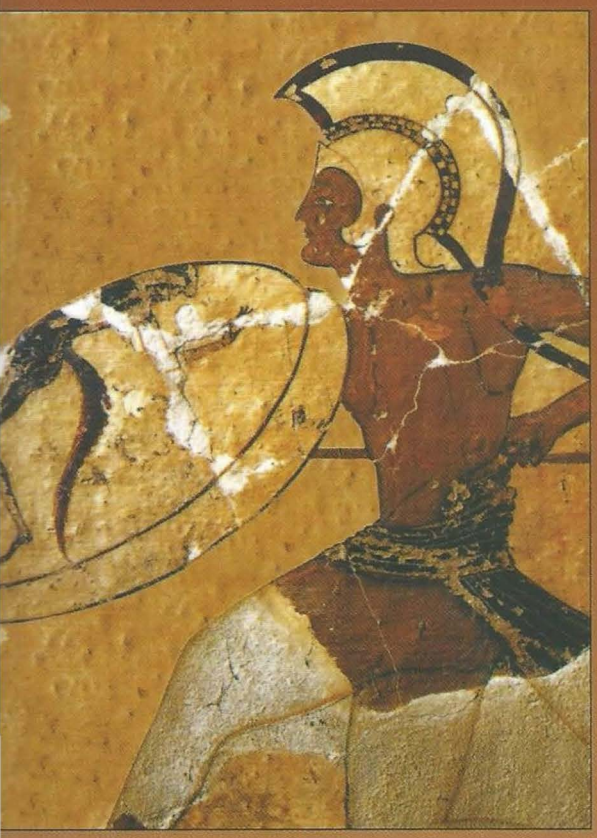
GIOVANNI BRIZZI

LE GUERRIER DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

DE L'HOPLITE AU LÉGIONNAIRE



L'ART DE LA GUERRE

ÉDITIONS DU ROCHER

L'ART DE LA GUERRE

Giovanni Brizzi vient ici d'écrire un ouvrage révolutionnaire qui constitue une grande innovation car, pour la première fois en Europe, la pure histoire militaire est traitée sous tous les angles, la stratégie et surtout la tactique y occupant une place essentielle. Le point de départ de la réflexion se situe à l'époque d'Homère, au temps des duels entre héros. C'est le moment où naquirent deux conceptions de la guerre, deux éthiques qui opposent d'un côté la force brutale symbolisée par Achille à l'astuce d'Ulysse aux mille tours. Les Grecs inventèrent ensuite le fantassin éternel, l'hoplite, et ce dernier à son tour engendra le légionnaire. Giovanni Brizzi nous présente les grands capitaines, d'Alexandre à Scipion, il décrit les grandes batailles, de Zama à Carrhae, et il analyse les grandes guerres, depuis le siège de Troie jusqu'aux campagnes de Trajan contre les Parthes. Il nous fait également découvrir que les Juifs, en inventant la guerre du peuple, représentèrent pour Rome une menace bien plus grande qu'on ne l'avait pensé. Ne se bornant pas à décrire, il fournit aussi des explications qui surprendront le lecteur. Alexandre a inventé la phalange parce que les paysans macédoniens étaient trop pauvres pour se payer une panoplie. Les Romains ont créé la légion manipulaire pour combattre dans les montagnes de l'Italie centrale, et la cohorte pour s'opposer aux habitants des hauts plateaux qui forment la péninsule Ibérique. Rome avait réussi à forger une armée tellement efficace qu'elle ne pouvait plus être vaincue par les Parthes. Sauf en cas d'erreur du commandement...
Oui, c'est bien là un livre exceptionnel.

Giovanni Brizzi est professeur d'histoire romaine à l'université de Bologne et il a enseigné à la Sorbonne. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, mentionnons une biographie d'Hannibal (Annibale, come un'autobiografia, *1994, récompensée par l'Académie italienne) et une histoire générale de Rome (*Storia di Roma, I, 1997*).*

La collection *L'Art de la Guerre* publie les textes essentiels des cultures stratégiques de tous les continents.

Atelier Jean-Paul Bertrand - Image © Londres, British Museum

Imprimé en France SAGIM-CANALE Courtry
966 169 1 ⁂ 21,90 €
ISBN 2 268 05267 2

Giovanni Brizzi

LE GUERRIER DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

De l'hoplite au légionnaire

Préface et traduction de Yann Le Bohec

L'Art de la Guerre

ÉDITIONS DU
ROCHER
Jean-Paul Bertrand

Préface

Le lecteur comprendra que je ne m'attarde pas sur les qualités du *Guerrier* de Giovanni Brizzi, un livre nouveau, original et intéressant ; elles justifient bien évidemment l'entreprise de traduction qui lui est proposée. Dans ces conditions, il sera plus utile de présenter les principales caractéristiques de l'ouvrage.

Ce livre est d'abord, fondamentalement, un livre d'histoire, d'histoire générale, d'histoire tout court. Ainsi, l'on y trouvera des paragraphes qui traitent de l'économie, d'autres qui concernent la société, la culture, les mentalités, la religion, etc. Rien n'y manque. Mais il prend comme point de départ l'histoire militaire et, dans cette discipline, ce qu'elle a de plus important et de plus négligé par les érudits, la tactique ; aucune enquête de ce genre n'avait jamais été menée avec tant de précision pour l'histoire grecque et romaine, et c'est là une innovation fondamentale qui fait qu'on lit ce livre, page après page, sans jamais s'ennuyer. L'auteur montre comment évolue la bataille en rase campagne, toujours en relation avec l'armement. Mais ces deux données, tactique et équipement, s'expliquent par des considérations éminemment historiques, celles qui ont été mentionnées.

Quelques exemples montreront comment sont établis les liens qui unissent les différentes parties de notre discipline.

Première question : qu'est-ce qui caractérise le guerrier grec des origines, celui de la guerre de Troie ou des grands conflits avec la Perse ? C'est qu'il est partagé entre l'ivresse extatique provoquée par le combat et la froide raison qui le conduit à inventer le stratagème. Interviennent ici les mentalités et la psychologie collective. Autres temps, autre interrogation : comment est née la célèbre phalange macédonienne ? Deux ambitieux, le père et le fils, Philippe et Alexandre, voulaient mettre sur pied une armée avec des paysans si pauvres qu'ils ne pouvaient même pas se payer une panoplie. Ils les dotèrent alors de la sarisse, cette longue lance qui les protégeait tout en les dotant d'une puissante force de destruction. Là, c'est l'économie qui fournira l'explication attendue. Autre étonnement encore : comment Hannibal a-t-il fait pour atteindre un tel niveau de génie dans le domaine de la guerre ? La réponse est plus complexe, parce qu'il faut d'abord prendre en considération, bien évidemment, les qualités individuelles du personnage. Mais il y a plus. Le général carthaginois, après avoir suivi les leçons de son père, s'est mis à l'école de la Grèce : c'est un phénomène de contact de civilisations que le lecteur pourra voir à l'œuvre. Venons-en, maintenant, à ce qui fut le meilleur instrument de guerre de tous les temps, la légion. Il n'y eut pas de miracle romain, et la naissance de ce corps s'explique par l'histoire sociale : riches, moins riches et pauvres n'avaient pas le même armement, puisque chacun devait s'équiper à ses frais ; les hommes furent donc répartis sur trois lignes. Puis, au cours de guerres contre les montagnards samnites, le terrain imposa de scinder chaque unité en des corps plus petits, les manipules et les cohortes. Ils permettaient aux généraux de déplacer leurs soldats dans des espaces étroits : en grande partie, la légion manipulaire et la tactique en cohortes sont filles de la géographie. Enfin, et ce n'est pas le moins étonnant, on apprendra que, contre les Parthes, les habitants de l'Iran actuel, les Romains ne pouvaient pas

perdre sauf si le commandement commettait de grosses fautes, comme firent à *Carrhae* les Crassus, le père et le fils. Ce déséquilibre prend sa source dans l'histoire sociale. L'Iran était un État féodal qui, face à la meilleure infanterie de l'époque, ne pouvait aligner que la cavalerie lourde, cuirassée, fournie par la noblesse, et la cavalerie légère des archers montés, recrutée chez leurs vassaux (ce sont eux qui lançaient la célèbre « flèche du Parthe »). Leurs charges pouvaient au mieux entamer la première ligne romaine. Alors comment se fait-il que Trajan ait été mis en difficulté en 117 ? La réponse, aussi étonnante que la démonstration est convaincante, se trouve dans des affaires de mentalités collectives et de religion : ce furent les Juifs qui, par leurs révoltes, ébranlèrent l'armée romaine. Les Juifs qui furent, pour elle, « l'autre menace », comme les appelle Giovanni Brizzi.

C'est ainsi que ce petit livre, en apparence sans prétentions, se hisse au niveau des plus grands. Il fait de l'histoire « totale » et les personnes qui s'intéressent aux questions économiques, sociales, culturelles, religieuses et aux autres problèmes, ne peuvent plus l'ignorer. Il fait aussi et surtout de l'histoire militaire, ce qui est d'autant plus méritoire que le chemin n'est pas facile, et il nous prouve que c'est une discipline d'une passionnante modernité.

Pour le lecteur, le moment de la découverte est maintenant arrivé. Il me pardonnera, je l'espère, de retenir son attention encore un bref instant, pour remercier deux amis : Christine Lorin de Grandmaison, qui a accueilli ce livre dans la collection qu'elle dirige, « L'art de la guerre », et le Recteur François Hinard qui, malgré de lourdes tâches, m'a beaucoup aidé.

Yann Le Bohec,
Université Paris IV-Sorbonne

Introduction

Et les deux sauvages peuples du Nord
se dressaient face à face, dans le crépuscule.
Et chacun entendit et reconnut dans son cœur
un grand coup sonore mêlé au vent.
C'étaient les murs vivants qui entouraient les humains,
les murs de Rome qui étaient en marche.

G.K. Chesterton

L'idée que j'avais eue au départ – rédiger un manuel d'histoire militaire romaine – m'apparut bien vite trop ambitieuse, en raison des dimensions qui m'avaient été imparties pour cet ouvrage. Il aurait fallu étudier l'armée des origines et ses liens avec les structures gentilices, la réforme servienne et le développement de la formation hoplitique, la légion manipulaire et la conquête de l'Italie, les pièges du Samnium et les conflits avec les Celtes, avec Carthage, avec Hannibal, et aussi les réformes militaires en Occident, l'empire du monde et la professionnalisation de l'armée, les mutations de l'époque impériale, les grands ennemis de Rome et l'âge des cavaleries, la crise et la décadence ; et puis, encore, les grands hommes et les grandes batailles, l'armement et les machines de guerre, la poliorcétique, le *limes* et les camps militaires ; et, tout du long, la hiérarchie, les grandes notions stratégiques, les mentalités et

leur évolution, et mille autres questions encore. C'étaient là des sujets trop nombreux et trop vastes pour qu'on puisse faire à peine mieux que résumer.

Il vaut mieux, dans ces conditions, procéder en quelque sorte par échantillons et suivre un *fil rouge*[1], c'est-à-dire nous limiter à isoler des données partielles. Il faut donc chercher, depuis l'archétype homérique, la trace du guerrier des origines, qu'il soit grec ou occidental, ce qui au fond fait peu de différence, et celle de l'hoplite, pour suivre ces deux combattants jusqu'au terme de leur évolution dans la personne du légionnaire romain. Ce dernier, en fait, et plus que tout autre peut-être, synthétise et résume les deux premiers protagonistes de la guerre ancienne. On cherchera ensuite, pour finir, les correspondances étroites qui unissaient ce modèle et les conceptions tactiques élaborées par Rome, par l'*Urbs*. Ce projet nous amènera, je l'espère, à cette conclusion : à la base même du personnage symbolique et millénaire que fut le soldat citoyen, le fantassin, qui domina les champs de bataille de toute l'Antiquité, se trouvaient une série de valeurs profondes qui émanaient de l'éthique même de la cité, la *polis*. Ou bien, ce qui revient au même, on verra qu'elles dérivent du sens que l'on a donné au mot *munus*, à partir du roi Servius[2] d'après la tradition : il désigne le devoir qui engage le citoyen envers l'État. Cette disposition d'esprit transcende les limites chronologiques de la République. Elle continue à être vivante et active dans le monde romain au moins jusqu'à la période de la Tétrarchie (284-305).

1. En français dans le texte.
2. Servius Tullius, roi mythique de Rome, qui aurait vécu au VIe siècle.

CHAPITRE I

La Grèce

1. Le guerrier des origines

Pour reprendre une belle citation de Thucydide[1], nous dirons que les Grecs considéraient la guerre comme « une maîtresse au caractère emporté, qui chasse le bonheur de la vie quotidienne ». Ainsi, comme l'a montré une étude récente, quand ils la faisaient, ils préféraient en atténuer la nature, se fiant surtout au « déploiement de la force » et recourant à « une lutte ouverte, visible, loyale ». Toutefois, dès les origines, ils prirent l'habitude de recourir également à « des stratagèmes, des ruses » qui les mettaient à même « d'utiliser de manière intelligente la situation du moment » et de pouvoir, « de la sorte, ... l'emporter également sur des ennemis plus puissants ». Certes, ils éprouvaient constamment des scrupules devant cette conduite. Mais, dans le même temps, ils y recouraient souvent, au besoin à contrecœur, parce qu'elle était une expression de la *metis*, de cette habile prudence qui était une de leurs caractéristiques favorites. En conclusion, quand ils faisaient la guerre, ils avaient « Achille comme modèle, mais ils se comportaient souvent comme Ulysse[2] ».

1. Thucydide, III, 2, 2.
2. Bettali, *Enea Tattatico*, p. 43 et 84.

Néanmoins, en ce qui me concerne, je ne partage pas totalement ce point de vue. Certes, le monde grec continua à débattre jusqu'à la fin du Ve siècle sur les différentes conceptions de la guerre et sur le rapport entre l'utile et l'honnête, si ce que dit Plutarque est vrai[1]. D'après cet auteur, certains Spartiates de la haute époque considéraient que les succès pourtant extraordinaires remportés par Lysandre, un des plus grands généraux de son temps, étaient indignes des Lacédémoniens, qui descendaient d'Héraklès. En effet, ses victoires étaient le fruit de la tromperie et du mensonge, en un mot du recours à toutes sortes d'actions sournoises. De là vint la réponse que leur fit ce même Lysandre. Il répliqua à ses détracteurs que, « quand on ne réussit pas à revêtir la peau du lion, on doit s'habiller avec la peau du renard ». Cette réponse cache à peine sous une métaphore ironique une conception précise : elle indique que l'*arete*, la valeur traditionnelle, ne suffit pas en cas de guerre. Le monde spartiate lui-même semble avoir finalement résolu ce dilemme, du moins si l'on en juge par un autre passage de ce même Plutarque[2]. Voulant opposer l'attitude des Spartiates à celle qui caractérise le triomphe romain, le biographe rapporte que, « (chez eux), le général qui a remporté la victoire par la ruse ou par la persuasion sacrifie un bœuf ; celui qui a vaincu en recourant aux armes sacrifie un coq. Les Spartiates, qui pourtant aiment beaucoup la guerre, considèrent que le succès est plus grand et plus honorable quand il est obtenu par l'éloquence et par l'intelligence plutôt que par la force et par le courage ». Cependant, on ne portait pas un jugement aussi favorable sur tous les aspects de la *metis*, du moins du point de vue de l'éthique. Il est probable que quelques-unes de ses pires manifestations furent exclues ou au moins condamnées pour des raisons morales jusqu'à une époque

1. Plutarque, *Lysandre*, VII.
2. Plutarque, *Marcellus*, XXII.

très avancée : les Grecs parlaient, entre autres, de *dolos*, de *mechane*, de *techne*, de *kerdos*, l'astuce et l'artifice, l'expédient et la malice. Mais il est vrai que la tradition spartiate avait fini, d'après Plutarque, par admettre sans restrictions non seulement *peitho*, la persuasion, mais encore *apate*, l'astuce.

En tout état de cause, quoi qu'en dise Plutarque, on peut faire remonter cette attitude à une très haute époque, peut-être aux origines mêmes de la culture grecque. L'anecdote de l'*hoplon krisis*, le jugement des armes, ne laisse aucun doute sur le choix « intellectuel » des Grecs. Il existe une tradition discutée, mais majoritairement répandue chez les auteurs anciens : les Achéens, symboliquement appelés à attribuer la panoplie divine du défunt Achille à leur meilleur guerrier, préfèrent l'astuce d'Ulysse au courage d'Ajax. Ce récit renvoie, il est vrai, à une phase peut-être ultérieure, car il s'inscrit, semble-t-il, dans la tradition du *Cycle*, la production épique d'inspiration homérique qui fut composée entre le VIIe et le Ve siècle. Mais on ne peut cependant pas douter, à mon avis, que la *metis* ait occupé une position dominante dès les poèmes homériques. On le voit non seulement dans l'*Odyssée*, qui est explicitement consacrée à Ulysse, le *polytropon*, l'homme aux mille tours par excellence, mais dès l'*Iliade*. Arès, le dieu de la violence brutale, succombe au combat non seulement face à Athéna[1], qui est le symbole de la *metis* et qui, comme on l'a dit, « dans l'Olympe divin, est l'intelligence incarnée[2] », mais encore face à Diomède[3], bien conseillé par la déesse, un humain qui n'aurait autrement que très peu de force à opposer à l'immense supériorité physique du dieu. On a dit[4] que, pour les Grecs, la guerre

1. Homère, *Iliade*, XXI, 383-414 : la supériorité de la déesse est explicitement mentionnée, en particulier aux vers 410-414.
2. Vernant, *L'individu, la mort, l'amour*, p. 34 (*Mortali e immortali*, p. 28).
3. Homère, *Iliade*, V, 837-863.
4. Garlan, *La guerre dans l'Antiquité*, p. 9.

est une partie essentielle de la vie, qu'elle représente une constante qu'il est impossible d'éliminer, comme pour nous l'hiver ou le mauvais temps. Il est alors normal que la *metis*, qui intervient dans le champ de toute action humaine, soit étroitement liée à une activité aussi importante que la guerre.

Le combattant grec des origines possède donc, depuis l'époque d'Homère, une nature double, que je qualifierais de « duelle ». Le personnage d'Ulysse, qui est *Dii metin atalanton,* « semblable à Zeus par la sagesse », modèle du *polumetis*, est l'homme rusé par excellence, sorte d'image sur terre d'Athéna, et il incarne parfaitement une de ces « âmes », et non la moindre, à savoir la dimension « intelligente » de la guerre.

Outre qu'il calcule, qu'il pense son action, le guerrier primitif est aussi un être très complexe, pour ne pas dire antithétique : il est un combattant d'instinct, quelquefois à l'état pur. Le héros se définit comme un être solitaire, inexorablement voué aux rencontres individuelles, au combat singulier, une épreuve qu'il affronte en se sentant poussé par une impulsion irrésistible et, pour ainsi dire, en état d'aliénation. Il la sublime au moment crucial du duel contre son égal. Ce duel, il l'affronte en proie à une sorte d'ivresse extatique, qui le fait sortir de lui-même, et il n'est plus vraiment *compos sui*, « maître de lui-même ». Cette deuxième « âme » est le produit de *menos*, l'ardeur inspirée par un dieu. Elle s'exprime par la *lussa*, « la furie guerrière ».

Cette attitude est très répandue dans les cultures antiques, surtout pendant leur phase primitive, à commencer par celle des Germains qui emploient pour la définir des mots comme *Ferg* ou *Wut*. « Le mot dans les langues nordiques antiques (*Wotan*) d'où dérive le nom d'*Odhinn*, *odhr*, ..., correspond à l'allemand *Wut*, "fureur", et au gothique *wods*, "possédé". Comme substantif, il désigne soit l'ivresse, l'excitation, le génie poétique (*cf.* l'anglo-saxon *Woth*, "chant"),

soit encore le mouvement terrible de la mer, du feu, de l'orage. Comme adjectif, il signifie "violent", "furieux", "rapide".»

En plus de ces termes germaniques, tous les mots indo-européens qui se rapportent à ces concepts renvoient à une force inspirée comme celle de la poésie, ou bien ils font allusion à la possession prophétique. Il en va ainsi du latin *vates*, «devin», par exemple, ou de l'ancien irlandais *faith*, et aussi, naturellement, des mots grecs *mania*, «folie» et *manteia*, «divination». Don surhumain, comme la possession mantique, la folie mystique du guerrier devient alors, en elle-même, la mesure de la faveur céleste. Elle permet de comprendre «comment le combat de deux armées peut être remplacé par un duel judiciaire dans lequel les dieux indiquent de quel côté, à leurs yeux, se trouve le droit [1]».

Je ne crois pas, toutefois, qu'Homère ait personnifié en Achille cette seconde «âme», si importante dans le combattant des origines. Destiné à être plus fort que son père, quel qu'il soit, le fils qui naîtra de Thétis constitue, dans le mythe, pour le dire avec les mots de Dante Alighieri, une sorte de «modèle stable du bon conseil pour l'éternité»: fixée *ab aeterno* par Thémis, cette caractéristique est en effet le secret jalousement gardé grâce auquel Prométhée espère forcer la volonté de Zeus. Achille est bien un héros extraordinaire, et d'authentiques forces cosmiques ont présidé à sa naissance, d'autant plus qu'il possède la faculté tout à fait exceptionnelle de choisir entre plusieurs destins différents. «Tel est bien le sens du destin d'Achille, personnage à la fois exemplaire et ambigu, en qui s'inscrivent toutes les exigences mais aussi toutes les contradictions de l'idéal héroïque...». Il se place donc, «en quelque façon, ... au-delà des règles ordinaires de ce jeu». Il se présente alors

1. Dumézil, *Les dieux des Germains* (*Gli dei dei Germani*), 4e édit., 1988, p. 71 et 84.

« comme un être en marge », retranché par un code de l'honneur très rigide « dans la solitude hautaine de son courroux[1]... ». Précisément pour cela, il est très souvent blâmé par les héros grecs et par les dieux eux-mêmes pour son *ate*, son « égarement ».

En raison de ces caractéristiques, Achille ne pouvait en aucune manière incarner pour Homère le symbole de la *lussa*. C'est à Diomède, plutôt qu'à lui, qu'incombe la tâche de personnifier la capacité mystique qui inspire le combattant individuel. Il en est ainsi non seulement parce que le fils de Tydée, mis à part Achille, paraît être le guerrier le plus fort de l'*Iliade*, capable de l'emporter en duel ou à l'exercice même contre le grand Ajax, fils de Télamon[2]. Il en est ainsi parce que, s'opposant verbalement à Agamemnon, il l'accuse principalement de mesquinerie comme avait fait Achille (il semble suivre le même code d'honneur, mais de manière moins excessive)[3] ; il en est ainsi surtout parce qu'il forme avec Ulysse un couple indissociable, dont les éléments se complètent merveilleusement quand l'occasion se présente.

Diomède est constamment associé à Ulysse dans les principales entreprises de la guerre de Troie. On les trouve d'abord dans l'expédition nocturne qui les mène dans le camp des Troyens, celle qui permet aux deux héros de ramener les chevaux divins de Rhèsos[4] (il est d'ailleurs significatif que, dans la circonstance, ce soit Diomède en personne qui ait choisi Ulysse comme compagnon). On les retrouve ensuite associés dans le meurtre de Palamède, dans l'expédition de Lemnos qui doit conduire Philoctète à

1. Vernant, *L'Individu, la mort, l'amour*, p. 42-43 (*Mortali e immortali*, p. 36-37).
2. Homère, *Il.*, XXIII, 811-824.
3. Homère, *Il.*, IX, 30-50.
4. Homère, *Il.*, X, 180-525.

Troie, dans le voyage qu'ils font à Scyros pour prendre le fils d'Achille, Néoptolème, et enfin dans le très célèbre vol du *palladium*. Diomède est chéri d'Athéna comme Ulysse et, quand il n'a pas à ses côtés la *metis* de la déesse en personne pour le secourir, il choisit en général de se fier à l'astuce d'Ulysse, dont il rappelle explicitement le lien très particulier qui le rend, jusque dans son regard, semblable à la déesse [1].

2. L'âge de l'hoplite

On peut à présent affirmer que, dès l'époque d'Homère, les Grecs avaient dépassé la dichotomie qui oppose la furie fanatique et en quelque sorte aveugle du héros solitaire au calcul habile du combattant expert et capable de survivre. Bien plus, ils avaient réussi à combiner ces deux caractères, en exprimant symboliquement leur synergie dans l'union entre Ulysse et Diomède, et ils avaient choisi ces deux héros pour personnifier la synthèse la plus ancienne et la plus authentique de l'excellence à la guerre.

Si donc le guerrier parfait naît, à l'origine, de l'alliance idéale entre le courage inspiré de Diomède et la perspicacité multiforme d'Ulysse, c'est surtout cette deuxième qualité qui est appelée avec le temps à prendre le dessus (d'ailleurs, il semble qu'elle l'emportait déjà, comme nous l'avons vu, dans le texte même de l'épopée homérique). C'est ainsi que la guerre tout entière se rationalise et perd, simultanément, sa dimension individuelle. Dans les plaines de Troie, la masse des humbles comptait peu, au fond ; elle était destinée surtout à faire ressortir par contraste la geste des nobles, qu'ils aient été Achéens ou Troyens. Au contraire,

1. Homère, *Il.*, X, 242-247.

au fur et à mesure que se développent le système de la *polis*, la cité-État, et ses structures sociales, l'affrontement individuel entre des combattants isolés est remplacé par l'action collective qui s'impose progressivement. Elle fait intervenir une partie beaucoup plus large du *demos*, c'est-à-dire le noyau des citoyens aisés.

C'est un nouveau corps d'égaux – égaux aussi dans le domaine politique, et cela est essentiel –, les possédants, dans lequel entrent tous ceux qui ont les moyens de se procurer l'équipement militaire nécessaire qui se charge de ce genre de lutte. Le protagoniste de la bataille n'est plus le prince homérique, le héros-devin pourvu de qualités exceptionnelles, mais la guerre est désormais confiée essentiellement à un groupe compact d'hommes, les hoplites, qui sont pesamment armés pour pouvoir supporter le choc de deux formations de citoyens qui s'affrontent en rangs serrés. L'institution de la phalange naît ainsi, au terme d'un processus lent et graduel (mais le combat en formation était déjà virtuellement présent dans Homère), et elle l'emporte définitivement à partir du milieu du VIIe siècle au plus tard.

Cette révolution tactique n'est pas due essentiellement à l'adoption du grand bouclier argien, l'*hoplon*, auquel l'hoplite doit son nom ; elle vient surtout de l'adoption d'un système double de prise en main composé d'un brassard (*porpax*) et d'une poignée (*antilabe*). La conduite du soldat et la conception même de la guerre changent grâce à cette innovation, en même temps que change l'arme. Plus maniable et plus efficace que le bouclier qui l'avait précédé, l'*hoplon* permet de protéger non seulement celui qui le porte mais aussi le compagnon d'arme qui se trouve à sa gauche. Il devient alors l'emblème du guerrier. Tandis que le héros homérique pouvait facilement s'en débarrasser, pour tourner, pour éviter le choc de l'ennemi et même pour fuir, l'hoplite, intégré dans des rangs, ne peut pas abandonner son arme sans mettre en danger la cohésion de la formation,

sans, en un mot, trahir ses compagnons d'arme. Le bouclier devient en somme l'élément le plus important pour la cohésion de la phalange. Il est le symbole même d'un indéfectible esprit de corps.

Tout l'armement de l'hoplite est conçu, du reste, pour une rencontre collective sans trêve et sans variété (document n° 1). Ce fantassin qui, pendant plus de deux siècles, domine sans contestation possible les champs de bataille de l'Hellade, est protégé par des jambières, par un casque de bronze, par une cuirasse, elle aussi en bronze et, plus tard, une veste en lin durci, et aussi par ce grand bouclier rond;

1. L'hoplite
(P. Connoly, *Greece and Rome at War*, Londres 1998, p. 45).

comme principale arme offensive, il utilise une lance et non une épée. Cette dernière, que ce soit la *machaira* ou la *kopis*, l'une et l'autre recourbées, est suspendue à son flanc comme elle l'était chez le guerrier homérique ; mais elle ne représente qu'une composante secondaire de la panoplie, et il ne l'emploie qu'en cas d'extrême nécessité. Certes, il arrive que l'hoplite soit amené à lutter dans un duel, et il sait certainement se battre aussi avec l'épée. Mais il ne recourt à cet instrument que dans les escarmouches qui précèdent la bataille et dans le cas où, isolé, il est contraint de lutter pour défendre sa vie, ce qui, par exemple, se produit sans doute dans la dernière phase de la rencontre des Thermopyles.

Cette circonstance, toutefois, n'est qu'une situation exceptionnelle, plus théorique que réelle. Les hoplites n'agissent que rarement seuls. D'habitude, comme nous l'avons vu, ces soldats combattent selon un ordre établi et ils sont disposés sur huit files ; chaque homme place son flanc contre le flanc de son compagnon de ligne et il compte sur son voisin de droite pour protéger son côté découvert par le bouclier (document n° 2). La lance est le principal instrument offensif. Elle n'est donc pas destinée à être jetée sur l'adversaire, comme dans le monde homérique. Il s'agit en fait, au moins dans la phalange classique, non d'un petit javelot, mais

2. La phalange hoplitique
(P. Connoly, *Greece and Rome at War*, Londres 1998, p. 38).

d'une longue et robuste haste de choc, et il est souhaitable, pour le salut de son propriétaire, qu'elle résiste pendant toute la rencontre. Avec l'arme bien tenue en main, l'hoplite décoche normalement un coup de la pointe, soit par-dessus son épaule soit au ras de l'ourlet du bouclier, droit devant lui ou du bas vers le haut, visant la poitrine ou l'aine de l'ennemi qui l'affronte dans la ligne adverse.

Par leur nature même, les hoplites se soumettaient à une règle commune, et c'est de cette règle librement acceptée que naquit et se développa le concept même de discipline. Occuper un poste précis dans les lignes et le tenir à tout prix, se déplacer en corps contre l'ennemi, accomplir n'importe quelle manœuvre comme un seul homme, ce sont là des comportements qui, en grec, peuvent se résumer, en substance, dans une notion qui exprime la capacité de disposer les rangs ou, plus généralement, l'ordre, ordre conçu avant tout comme une attitude mentale : la *taxis* (d'où vient le mot tactique). C'est ainsi que le terme d'*eutaxia* servit à définir la discipline. Au principe technique qui prévoit de la part de chaque soldat le maintien de sa position dans les rangs comme condition au parfait mouvement collectif de toute la formation, on finit par associer des valeurs éthiques : la discipline, l'ordre et l'esprit de corps. Sur le plan du comportement, la transformation ne pouvait pas être plus radicale. La *sophrosune*, la maîtrise de soi, fut désormais considérée comme vertu fondamentale ; et elle remplaça chez l'hoplite l'ivresse de la lutte, le vertige qui faisait du guerrier archaïque un homme possédé par la *lussa*, « la fureur ».

Bien qu'elle obéisse à une conception entièrement nouvelle, cette tactique n'ignore cependant pas les traditions du passé. La bataille d'hoplites conserve, au moins dans les débuts, beaucoup d'aspects rituels et pour ainsi dire ludiques. *Agon*, confrontation et combat en même temps, elle implique que le terrain de la rencontre soit choisi d'un commun accord, et son issue est jugée moins en fonction du

niveau des pertes que du contrôle de l'espace qui a été pris comme enjeu du conflit. C'est pourquoi, à l'issue de la confrontation, on dresse d'habitude un trophée sur le terrain. Dans l'idéal, un combat se termine par l'effondrement de l'un des adversaires : poursuivre l'ennemi en fuite serait commettre un acte d'*hybris*, un impardonnable excès. Cela reviendrait à dépasser en armes les limites de la lice, l'espace clos à l'intérieur duquel doit se livrer la bataille. Ce serait violer une règle de conduite bien établie. L'horreur des massacres qui suivent ordinairement, dans les batailles antiques, la débandade de l'une des armées engagées dans le conflit est ainsi épargnée au combattant grec, au moins dans les débuts, et le niveau des pertes reste pendant longtemps relativement limité. La rencontre entre phalanges présente donc des aspects de tournoi, et elle se réclame ouvertement des traditions les plus nobles et les plus respectées d'une vieille aristocratie guerrière.

Il nous faut trouver maintenant un personnage qui symbolise l'hoplite. Et la poésie épique se nourrit de l'évolution des valeurs. Alors que le héros de l'intelligence reste décidément, encore et toujours, Ulysse, l'autre figure de référence change. Vaincu par le fils de Tydée dans le duel simulé qui accompagne les obsèques de Patrocle, Ajax, fils de Télamon, prend une nette revanche. Déjà concurrents dans l'*Odyssée* pour recevoir les armes d'Achille dont ils ont défendu le corps épaule contre épaule, lui et Ulysse deviennent, dans le *Cycle* d'Homère, les protagonistes d'un célèbre débat dont l'enjeu est de savoir lequel a causé le plus de dommages aux ennemis troyens. Et ce n'est pas par hasard. L'héroïque ténacité, que lui reconnaît déjà l'*Iliade*, se prête parfaitement – beaucoup plus que *menos* et *lussa*, deux qualités individuelles – à symboliser la nouvelle éthique guerrière qui s'impose au sein du monde grec. Dans la comparaison entre Ajax qui se replie à pas lents devant les Troyens déferlant vers les navires et l'âne qui, ayant pénétré

dans un champ, continue obstinément à brouter son avoine malgré les coups portés contre lui par les enfants de garde aux moissons[1], l'animal n'est pas choisi par hasard ; il n'est évidemment pas le symbole de la bêtise, mais de la volonté inflexible de poursuivre un but. Les successeurs d'Homère y voient probablement une métaphore qui illustre la discipline et le sens du sacrifice, la capacité de résister et la maîtrise de soi. Ces qualités ont désormais remplacé chez l'hoplite la furie instinctive du guerrier archaïque. Le choix est, désormais, définitif. Ce n'est pas un hasard si Tyrtée, le chantre boiteux de Sparte, célèbre la « belle mort » du jeune homme tombé héroïquement en première ligne. Ce n'est pas un hasard non plus si les Lacédémoniens préfèrent le courage de leur compatriote Posidonios, qui est resté avec discipline à sa place dans le rang, préoccupé du bien collectif plus que de sa gloire personnelle, à l'héroïsme individualiste d'un autre Spartiate, Aristodème qui, à Platée, s'élance « comme un forcené hors des lignes[2] ».

3. L'évolution des dispositifs militaires grecs : de la phalange hoplitique à la phalange macédonienne. La naissance des peltastes

Comme nous l'avons vu, une rencontre entre phalanges se traduisait par un choc entre deux troupes d'hoplites, des hommes protégés par une cuirasse et armés d'un bouclier et d'une lance, disposés sur huit rangs ; elles se mettaient l'une en face de l'autre et elles commençaient à se heurter de front[3]. C'est le moment de la bataille qu'on appelle l'*othismos*, le choc. Les hoplites, les Spartiates surtout, étaient souvent

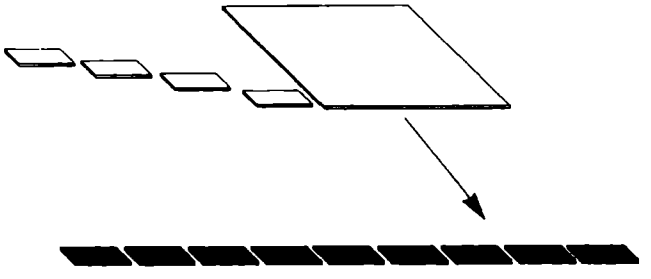
1. Homère, *Il.*, XI, 558 sv.
2. Hérodote, IX, 71.
3. Tarn, 1930, p. 3-4.

précédés et menés au combat par le joueur de *diaulos*, la double flûte qui rythmait le pas et maintenait compacte la formation. Ils se mettaient à environ un mètre de l'adversaire, et avançaient. C'est ainsi que, au moment crucial de la bataille, ils devaient ressembler aux joueurs d'une mêlée de rugby ou de football américain. La force de la phalange résidait avant tout dans sa cohésion, et le choc était toujours rigoureusement frontal. La manœuvre d'enveloppement par le flanc n'était jamais envisagée, et elle n'était jamais effectuée consciemment. Quand elle se produisait, elle pouvait, dans certains cas, être le fruit du glissement graduel vers la droite que les hoplites accomplissaient d'instinct, chacun s'appuyant sur son compagnon de ligne pour tenter de couvrir son flanc découvert en s'abritant sous le bouclier de celui-ci[1]. Mais elle pouvait, dans d'autres cas, résulter de l'effondrement d'une partie du dispositif adverse. Bien que des batailles de ce genre soient encore attestées à la fin du Ve siècle, et même au-delà, elles appartiennent surtout à la haute époque de l'histoire grecque, celle qui vit des luttes ponctuelles entre des cités isolées : Sparte contre Messène, par exemple ; Sparte contre Argos ; Athènes contre Mégare ; Sparte contre Athènes. Ou alors elles marquent, à Marathon, à Platée et à Himère, les étapes de l'héroïque résistance des Grecs contre les barbares. Mais déjà le cadre stratégique de la guerre du Péloponnèse, qui est infiniment plus complexe, semble, pendant quelque temps au moins, avoir relativisé l'importance de cette tactique pourtant si célèbre.

La phalange s'imposa ensuite à l'ensemble du monde méditerranéen, du moins du monde « civilisé » ; ce fut le résultat de l'inévitable confrontation avec la culture grecque. Elle évolua toutefois de manière différente en Occident et en Orient. Les premières transformations apparurent naturellement à

1. Ce mouvement est décrit par Thucycide en V, 71, 4.

l'intérieur du monde grec. En fait, à partir du IVe siècle, la Grèce dut affronter des formes de guerre toujours nouvelles. S'imposa alors la volonté d'empêcher le glissement vers la droite, un effet qui, dans la formation hoplitique, contraignait à confier cette partie du dispositif aux meilleurs d'entre les soldats parce qu'on attendait d'eux qu'ils s'opposent à la pression latérale de leurs propres collègues ; et ce choix comme on l'a écrit, se trouve probablement à l'origine d'une célèbre évolution tactique. C'est ici qu'il faut parler de la solution adoptée sur le champ de bataille de Leuctres, en Béotie (371 avant J.-C.), par le Thébain Épaminondas contre l'armée spartiate aux ordres du roi Cléombrote (document n° 3). Épaminondas aurait compris ce qui avait échappé jusqu'alors aux autres tacticiens grecs. Comme dans toutes les armées de la Grèce, le commandant de l'armée lacédémonienne plaçait ses troupes d'élite à l'extrême droite, où se trouvait d'ordinaire le roi. Et toute la formation tirait sa force et son équilibre de ce contingent. Durant la bataille, la poussée de l'aile droite, opposée à l'aile gauche ennemie, qui était plus faible, tendait en fait à faire tourner tout le système sur lui-même. Ce phénomène, aggravé par le mouvement de glissement décrit plus haut, risquait, en fin de compte, d'empêcher la rencontre d'aller à son terme.



3. La bataille de Leuctres (A. S. Bradford, *With arrow, sword and spear. A history of Warfare in the ancient World*, Londres 2001, p. 99).

Si l'on se fie à la reconstitution traditionnelle de cette bataille, Épaminondas aurait donc conçu le projet d'attaquer et de détruire en priorité les troupes d'élite spartiates pour provoquer l'effondrement de l'armée adverse. Quoi qu'il en soit, il aligna sur son aile droite, face au secteur ennemi le plus faible, des forces numériquement et qualitativement bien inférieures. Mais il les disposa, au moins selon Diodore, «en échelons»: il amincit progressivement les rangs de son aile gauche, et il maintint sa ligne en retrait, obliquement, avec le dessein d'éviter le plus possible à ces hommes le contact avec l'ennemi. Au contraire, à l'aile gauche, face aux troupes spartiates, il concentra un dispositif massif, peut-être cinquante rangs de soldats (dans la pointe, naturellement, et pas dans toute l'aile). C'étaient les hommes les meilleurs, renforcés par le Bataillon Sacré et par la cavalerie béotienne, qui était supérieure à la cavalerie spartiate (le Bataillon Sacré était une unité constituée par 300 citoyens thébains qui égalaient en valeur les Spartiates dans le maniement des armes). Alors que Cléombrote tentait encore de modifier son dispositif, son armée fut bousculée grâce à un emploi tactique efficace de la cavalerie béotienne. Les Spartiates payèrent le prix fort, en laissant sur le terrain leur commandant en personne et de 400 à 700 citoyens parmi ceux qui avaient été engagés. Il y a plus que le chiffre des pertes, déjà lourdes pour les Spartiates, et les spécialistes des sciences de la guerre ont depuis longtemps reconnu l'importance considérable de l'épisode de Leuctres. Leur point de vue s'explique d'abord par cette invention: le dispositif en échelons de la ligne béotienne; il contribua, en effet, à éliminer le phénomène de rotation qui, depuis toujours, affectait les armées grecques au combat et surtout à épargner l'aile faible des Thébains.

Mais la décision de rendre plus profonds et plus épais les rangs semble bien plus novatrice, en particulier si, comme on l'a pensé, cette mesure a été accompagnée par la modification

d'au moins une partie de l'armement traditionnel. Avec un dispositif aussi lourd, en effet, il aurait fallu adopter une pique sensiblement plus longue que la lance traditionnellement utilisée pour le choc, un instrument à tenir à deux mains. « Quand les lignes sont trop profondes pour que les armes puissent toucher l'adversaire, demande le jeune Cyrus[1], comment est-il possible de frapper l'ennemi et d'aider les amis ? » Cette question devait se poser depuis quelque temps aux tacticiens grecs. Une arme plus longue aurait permis non seulement de mettre en avant du dispositif une véritable haie de pointes, mais elle aurait accru l'efficacité des premières lignes de la phalange ; elle aurait ainsi permis de tirer le meilleur bénéfice d'une formation aussi massive, en accroissant de beaucoup sa capacité de pression. Ce choix aurait cependant impliqué l'adoption d'une protection individuelle plus légère. Il aurait surtout imposé le choix d'un bouclier plus petit, qui rendît possible le maniement de la lance avec les deux mains. Est-ce alors que les Thébains abandonnèrent le traditionnel bouclier « argien » pour prendre le bouclier appelé « béotien », dont la forme particulière permettait de laisser libre la main gauche ? Nous ne le savons pas. La réponse relève du domaine des hypothèses.

Des savants qui font autorité ont récemment remis en cause le rôle d'Épaminondas dans cette « révolution » tactique. Certes, les mesures adoptées par le Thébain étaient déjà en partie connues et elles avaient été appliquées par d'autres avant lui. Mais l'approfondissement des rangs, l'utilisation coordonnée de fantassins et de cavaliers, peut-être aussi l'adoption d'un bouclier plus petit et d'une lance plus longue, constituent des choix qui, s'ils ont bien été faits ensemble, ne peuvent pas être sans importance. En effet, ils semblent anticiper, pour l'essentiel, sur les grandes lignes de la réforme suivante, celle des Macédoniens.

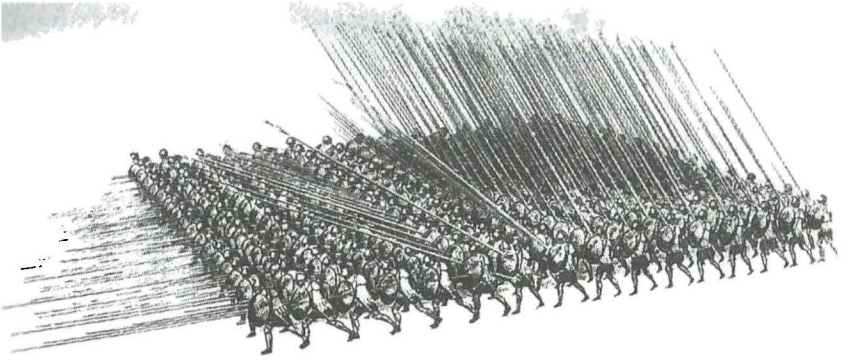
1. Xénophon, *Cyropédie*, VI, 3, 22.

Pour en revenir à cette dernière transformation, le terme de «phalange», mot qui remonte à Homère, définit la nouvelle et géniale création de Philippe II. Seigneur d'une terre d'antique noblesse féodale dont les membres sont traditionnellement des cavaliers, le Macédonien n'en doit pas moins résoudre un problème: comment appuyer sur une solide troupe de fantassins une cavalerie excellente mais numériquement réduite, formée par les nobles du royaume appelés les *hetairoi*, les «compagnons»? Les paysans et les montagnards destinés à former le gros de cette infanterie n'ont pas cette fréquentation innée des armes qui caractérise l'infanterie des cités grecques et ils n'ont pas les traditions séculaires qui forment la base même de l'*ethos* hoplitique. Bien plus, ils ne pourraient que très difficilement se pourvoir du coûteux armement qui équipe les guerriers grecs. La panoplie défensive des phalangites macédoniens est donc des plus réduites. Ils ne portent pas de cuirasse, mais seulement un casque et des jambières. Le bouclier, petit et rond, est une modeste rondache qui mesure à peine 60 cm de diamètre. Il est simplement suspendu au cou par une sangle de cuir qui laisse libres les deux mains, ce qui leur permet de manier la sarisse.

Plutôt médiocre chez l'hoplite, l'aptitude au corps à corps est presque inexistante chez le phalangite, qui est en plus affaibli par un armement inadapté. À distance rapprochée, il est plus gêné que défendu par la pique, trop longue et encombrante; sans aucun véritable armement défensif, il ne dispose pour le combat individuel que d'une très courte épée, faite surtout pour frapper d'estoc[1]. Mais peu importe. En fait, Philippe a compris que la véritable force de la formation fermée réside dans sa cohésion. Dans l'instrument de guerre qu'il a créé, il porte cette qualité à son apogée, au

1. Frapper de taille et d'estoc: avec le tranchant et la pointe du glaive (*N.d.T.*).

détriment d'ailleurs des capacités combatives de l'individu. Il augmente alors la densité et, plus encore, la profondeur des files, accroissant le poids et la résistance de la formation. Mais surtout, il fournit à ses « compagnons à pied » de la phalange, les *pezhetairoi*, la sarisse, une lance longue, selon Théophraste, de 12 coudées, soit plus de 5 mètres (en réalité, la longueur varie entre 12 coudées pour le modèle le plus ancien et 16 puis 14 pour les modèles suivants).



4. La phalange macédonienne
(P. Connoly, *Greece and Rome at War*, Londres 1998, p. 78).

C'est le recours à cet instrument qui révolutionne l'art de la guerre tel qu'il a été conçu jusqu'alors. La meilleure défense du phalangite ne lui est pas procurée par son petit bouclier rond mais par sa pique, le long bras qui lui permet de tenir l'ennemi à distance. D'arme offensive, la lance du fantassin se transforme ainsi en un incomparable instrument défensif (document n° 4). Les sarisses du centre et de l'arrière-garde sont dressées vers le ciel, et ainsi elles réduisent de beaucoup la force d'impact des flèches et des javelots qui, de toute façon, ne constituent pas une bien grande menace dans le monde grec. Celles des cinq premières files sont projetées en avant comme les piquants d'un hérisson. Et, comme les piquants d'un hérisson, elles dressent devant

le front de la phalange une impénétrable barrière de pointes sur laquelle tous les assauts viennent se briser.

Philippe et Alexandre font donner une instruction parfaite aux *pezhetairoi*, comme à toutes les unités de leur armée; ils en font de vrais spécialistes. Toutefois, ils ne demandent à leur nouvelle phalange rien d'autre que ce pour quoi ils l'ont conçue. Les souverains macédoniens ont avant tout compris les énormes possibilités offertes par la manœuvre d'enveloppement. La phalange peut certes opérer comme une force d'assaut, prenant l'ennemi de face. Mais là ne semble pas se trouver son objectif principal. Son emploi, aux mains d'Alexandre, doit être comparé davantage à celui d'une enclume que d'un marteau[1]. C'est la résistance inébranlable de ses carrés massifs, capables de briser les assauts de l'ennemi, qui permettra aux cavaliers d'assener un coup de masse décisif. Pendant que l'infanterie macédonienne résiste à la pression de l'adversaire, ce sont les troupes d'*élite*[2] qui ont pour mission d'emporter la décision; il s'agit de la cavalerie lourde des *hetairoi*, aux ordres du roi lui-même (ou du prince héritier...), et de la cavalerie légère fournie par les Péoniens[3], les Thraces, les Thessaliens. Après avoir culbuté les forces montées de l'ennemi qui leur faisaient face, ces unités détruisent sans peine son centre pendant qu'il est immobilisé par le bloc monolithique de la phalange.

L'armée macédonienne se compose également d'autres corps. Nous n'évoquerons ici que celui des hypaspistes, «les porteurs de bouclier». Alignés avec la phalange, les hypaspistes sont placés en général dans la ligne de bataille entre les fantassins et les cavaliers. Armés peut-être du bouclier argien et de la lance traditionnelle des hoplites, ils reçoivent

1. Snodgrass, *Arms and Armor of the Greeks*, 1967, p. 115.
2. En français dans le texte.
3. Peuple du nord de la Macédoine.

probablement la mission de protéger les flancs de la phalange, qui sont extrêmement vulnérables. Ce corps, plus souple et plus malléable, paraît parfaitement équipé pour remplir cette mission.

Il faut peut-être encore mentionner un dernier corps pour définir au moins partiellement le cadre de cette armée. De moins en moins soumises à un modèle, les opérations militaires ne recherchent plus les grandes plaines que pour les batailles importantes, pour ces batailles qui, même si elles sont souvent décisives, ne s'en font pas moins de plus en plus rares. Les États les plus faibles, surtout, tirent profit de manière croissante de la nature du terrain. Ils cherchent à mettre en difficulté les formations massives de l'infanterie lourde de l'ennemi, particulièrement gênées si elles sont contraintes de faire mouvement dans les montagnes de l'intérieur. C'est alors qu'un corps spécial prend de l'importance, celui des peltastes, troupes légères et agiles, pourvues surtout d'armes de jet ; ces soldats doivent leur nom à la pelte, le petit bouclier en forme de croissant qui entre dans leur dotation. Les peltastes ont été créés ou du moins ils sont devenus l'unité de prédilection du général athénien Iphicrate, à qui l'on doit, semble-t-il, l'allégement de l'armement des hoplites. Ils avaient montré depuis longtemps qu'ils étaient capables de mettre en difficulté des fantassins plus lourds grâce à leur souplesse. En 390, par exemple, ils ont complètement mis en déroute, près de Corinthe, une *mora*, un des six « régiments » qui composaient l'armée de Sparte. Ils ont même pu constituer une menace pour la phalange, dans des situations exceptionnelles. Celle-ci devait donc être convenablement accompagnée et protégée par des corps de troupes plus légers.

Sous la conduite savante de Philippe et sous celle, qui était géniale, d'Alexandre, la phalange apparut bien vite comme un corps invincible, au moins dans les grandes batailles en rase campagne. Le halo de légende, qui l'enveloppe pendant

toute l'Antiquité et qui, aujourd'hui encore, ne réussit pas à se dissiper, commence à se former autour de cette arme. Il est alimenté par des épisodes comme la bataille de Chéronée qui, dans l'été de 338, vit le triomphe de Philippe sur les forces coalisées des cités grecques, et qui donna à la Macédoine une hégémonie définitive sur la Grèce. Cette légende est également nourrie par les victoires répétées et fulgurantes qu'Alexandre le Grand remporta, dans les années suivantes, sur les armées des Perses. Certes, ces dernières avaient montré depuis longtemps leur infériorité dans la bataille contre des armées grecques. Les succès du Macédonien en sont donc, dans une certaine mesure, diminués. Mais quelques idées tactiques, comme la «double phalange» créée à Gaugamèle (331 avant J.-C.), pour repousser un éventuel retour de la cavalerie ennemie, mettent de droit le jeune fils de Philippe parmi les plus grands condottieri de tous les temps.

Bibliographie

1. Les passages cités sont extraits de: *Enea Tattico, La difesa di una città assediata (Poliorketika),* introduction, traduction et commentaire de Marco Bettalli, Pise, 1990; J.-P. Vernant, *L'Individu, la mort, l'amour. Le corps divin*, Paris, 1989, p. 34 (*Mortali e immortali: il corpo divino,* in: *L'individuo, la morte, l'amore,* trad. it., Milan, 2000, p. 28); *Id.*, *La Belle Mort et le cadavre outragé*, *ibid.*, p. 42-43 (*La bella morte e il cadavere profanato, ibid.*, p. 36-37); Y. Garlan, *La Guerre dans l'Antiquité*, Paris, 1972 (1999[2]; trad. it., Bologne, 1989), p. 9; G. Dumézil, *Les Dieux des Germains*, Paris, 1959 (*Gli dei dei Germani,* trad. it., Milan 1988[4]).

Un intéressant recueil de textes anciens a été publié par M.M. Sage, *Warfare in Ancient Greece. A Sourcebook,* Londres-New York, 1996.

Sur la guerre dans le monde grec, sur les mentalités, la conception de l'héroïsme, on verra au moins (mais ces travaux se situent à des niveaux très différents...) : C.M. Bowra, *The Greek Experience,* Londres, 1959; A. Brelich, *Guerre, agoni e culti nella Grecia arcaica,* Bonn, 1961; *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne,* sous la direction de J.-P. Vernant, Paris-La Haye, 1968; W.K. Pritchett, *The Greek State at War,* I-V, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1971-1991; Y. Garlan, «L'homme et la guerre», in: *L'Homme grec*, édit. J.-P. Vernant, Paris 1973, p. 65-102 (*L'uomo e la guerra,* in: *L'uomo greco,* édit. J.-P. Vernant, trad. it., Bari, 1991, p. 55-86); J. Rich et G. Shipley, *War and Society in the Greek World,* Londres, 1993; *Battle in Antiquity,* édit. A.B. Lloyd, Londres, 1996; *La Guerre en Grèce à l'époque classique*, textes rassemblés et présentés par P. Brulé et J. Oulhen, Rennes, 1999; V.D. Hanson, *Le Modèle occidental de la guerre*, Paris, 1990 (*The Wars of Ancient Greeks,* Londres, 1999).

Sur les valeurs exprimées par les poèmes homériques et sur la nette différence qui oppose l'*Iliade* à l'*Odyssée*: T. Krischer, «Arcieri nell'epica omerica: armi, comportamenti, valori», in: *Omero: gli aedi, i poemi, gli interpreti,* édit. F. Montanari, Scandicci, 1998, p. 79-100 (je ne partage qu'une partie de ses conclusions). L'ouvrage fondamental sur *metis* est celui de M. Détienne et J.-P. Vernant, *Les Ruses de l'intelligence. La metis des Grecs*, Paris, 1974 (*Le astuzie dell'intelligenza nell'antica Grecia,* trad. it., Rome-Bari, 1978). Cf. aussi: C. Diano, *Forma ed evento. Principî per una interpretazione del mondo greco*, Vicence 1952 (notamment p. 79).

Sur la guerre à l'époque héroïque: P. Greenhalgh, *Early Greek Warfare: Horsemen and Chariots in the Homeric and Archaic Ages*, Cambridge (G.-B.), 1973; H. van Wees, *Status Warriors. Violence and Society in Homer and History,* Amsterdam, 1992.

Sur la notion de *lussa* : J. Grüber, *Über einige abstrakte Begriffe des frühen Griechischen*, Meisenheim-am-Glan, 1963, p. 31-32 ; M. Détienne, « La phalange : problèmes et controverses », in : *Problèmes* cit., p. 112. Sur la notion de *menos* : G. Dumézil, *Horace et les Curiaces*, Paris, 1942, p. 16-23. Cf. également : M.L. Sjoerstedt, *Dieux et héros des Celtes*, Paris, 1940, p. 82 sv. ; J.-H. Michel, « La folie avant Foucault : furor et ferocia », *L'Antiquité classique* L (1981), p. 517-525 (en particulier p. 522-525).

Pour ce paragraphe, voir en outre : G. Brizzi, « Guerre des Grecs, guerre des Romains : les différentes âmes du guerrier ancien », *Cahiers Glotz* X (1999), p. 39-41 ; *id.*, « Il guerriero e il soldato : le linee del mutamento dall'età eroica dell'Ellade alla rivoluzione militare dell'Occidente », in : *Guerra e diritto nel mondo greco e romano*, édit. Marta Sordi, *C.I.S.A.* XXVIII, Milan, 2002, p. 87 sv.

2. Sur les règles de la guerre : J. Ober, « The Rules of War in Classical Greece », in : *The Laws of War : Constraints on Warfare in the Western World*, édit. M. Howard-G. J. Andreopoulos-M.R. Shulman, New Haven, Yale University Press, 1994, p. 12-26, 227-230. Les aspects sociaux de la réforme hoplitique ont été traités par V.D. Hanson, *The Other Greeks. The Agrarian Roots of Western Civilization*, New York, 1995.

Sur l'armement de l'hoplite : A. M. Snodgrass, *Early Greek Armor and Weapons,* Édimbourg 1964 ; *id.*, *Arms and Armor of the Greeks*, Ithaca, New York, 1967.

Sur la phalange, voir, entre autres : F. Adcock, *The Greek and Macedonian Art of War*, Berkeley, 1957 ; A.M. Snodgrass, « The Hoplite Reform and the History », *JHS* LXXXV (1965), p. 110-122 ; M. Détienne, « La phalange : problèmes et controverses », in : *Problèmes* cité plus haut, p. 119-142 ; P. Ducrey, *Guerre et guerriers dans la Grèce antique*, Fribourg, 1985 (Paris 1999[2]) ; V.D. Hanson, *Le Modèle*

occidental de la guerre, Paris, 1990 (*L'arte occidentale della guerra,* trad. it., Milan, 1990); *Hoplites: the Classical Greece Battle Experience*, édit. V.D. Hanson, Londres-New York, 1991. Certains auteurs (G. Cawkwell, *Philip of Macedon,* Londres, 1978, p. 150-153) croient que l'*othismos*, la phase du choc, était précédé par un moment, plus ou moins long, de duels; ce point de vue a été contesté, de manière décisive, par d'autres savants: J.A. Holladay, «Hoplites and Heresies», *JHS* CII (1982), p. 94-97. On trouvera une position en quelque sorte intermédiaire dans P. Krentz, «The Nature of the Hoplite Battle», *Classical Antiquity* IV (1985), p. 50-61; *id.*, «Casualties in Hoplite Battles», *GRBS* XXVI (1985), p. 13-20.

Sur l'armée de Sparte: H.L. Lorimer, «The Hoplite Phalanx with Special Reference to the Poems of Archilochus and Tyrtaeus», *Annual of the British School at Athens* XLII (1947), p. 76-138; P. Cartledge, «Hoplites and Heroes: Sparta's Contribution to the Technique of Ancient Warfare», *JHS* XCVII (1977), p. 11-27; J.F. Lazenby, *The Spartan Army,* Warminster, 1985; N. Sekunda-R. Hoon, *The Spartan Army*, Londres, 1998; S. Valzania, *Brodo nero. Sparta pacifica, il suo esercito, le sue guerre*, Rome, 1999.

En ce qui concerne les développements idéologiques, voir également Brizzi, *Guerre des Grecs* cité plus haut, p. 40; du même, *Il guerriero e il soldato* cité, p. 90 sv.

3. Sur l'allègement de l'armement: J.K. Anderson, *Military Theory and Practice in the Age of Xenophon*, Berkeley-Los Angeles, 1970 (en particulier, p. 25-37). Sur Épaminondas: P. Lévêque-P. Vidal-Naquet, «Épaminondas Pythagoricien ou le problème tactique de la droite et de la gauche», *Historia* IX (1960), p. 294 sv.; C.M. James, *Epaminondas and Philip II. A Comparative Study of Military Reorganization*, Lexington, 1980. Le rôle du général thébain dans l'évolution militaire grecque a été récemment mis en cause

par V.D. Hanson, « Epameinondas, the Battle of Leuktra (371 B.C.) and the "Revolution" in Greek Battle Tactics », *Classical Antiquity* VII (1988), p. 190-207. Autres personnalités : W. Lengauer, *Greek Commanders in the 5th and 4th Centuries B.C. : Politics and Ideology*, Varsovie, 1979.

Sur les peltastes : J. Best, *Thracian Peltasts and their Influence on Greek Warfare,* Groningen, 1969. Sur la cavalerie grecque : I.G. Spence, *The Cavalry of Classical Greece, A Social and Military History*, Oxford, 1993 ; L. J. Worley, *Hippeis. The Cavalry of Ancient Greece*, Boulder, 1993.

Outre les travaux cités plus haut (Snodgrass, *Arms and Armour* cité, p. 114-118 ; Ducrey, *Guerre et guerriers* cité, p. 91-93), sur le phalangite et la phalange, voir aussi : W.W. Tarn, *Hellenistic Naval and Military Development*, Cambridge, 1930 ; G.T. Griffith, « Makedonika. Notes on the Macedonians of Philip and Alexander », *PCPhS* N.S. IV (1956/57), p. 3-10 ; N.G.L. Hammond et G.T. Griffith, *A History of Macedonia.* Volume II : *550-336 B.C.,* Oxford, 1979, p. 418 sv. ; Pritchett, *Greek State* cit., p. 145 sv. Sur l'armement : M. Andronikos, « Sarissa », *BCH* XCIV (1970), p. 91 sv. ; M.M. Märkle, « The Macedonian Sarissa, Spear and Related Armour », *AJA* LXXXI (1977), p. 323-339 ; du même, « Usage of the Sarissa by Philip and Alexander of Macedon », *ibid.*, LXXXII (1978), p. 483-497.

B. Bar Kochva (*The Seleucid Army. Organization and Tactics in the Great Campaigns*, Cambridge, 1976, p. 55) relève que les phalangites ont quelquefois adopté la cuirasse, au moins sur les théâtres d'opération orientaux ; mais la parcimonie des témoignages utilisés (seul Plutarque, *Philopœmène,* IX relève son emploi de la part de l'armée achéenne) pousse à partager l'opinion de G.T. Griffith (*The Mercenaries of the Hellenistic World*, Cambridge, 1935), qui l'exclut. Cf. aussi M. Roux, « Recherches sur les aspects militaires de la conquête du monde gréco-hellénistique par

Rome au IIe siècle avant Jésus-Christ», *REA* XCV (1993), p. 445.

Sur la bataille de Chéronée: P. Rahe, «The Annihilation of the Sacred Band at Chaeronea», *AJA* LXXXV (1981), p. 84 sv.; J.T. Roberts, «Chares, Lysicles and the Battle of Chaeronea», *Klio* LXIV (1982), p. 367 sv.

Sur Alexandre: J.F.C. Fuller, *The Generalship of Alexander the Great*, Londres, 1958; R.D. Milns, «The Army of Alexander the Great», in: *Alexandre le Grand. Image et réalité* (= *Entretiens Ant. classique,* 22), Genève, 1976, p. 87-130; N.G.L. Hammond, *Alexander the Great: King, Commander and Statesman*, Londres, 1981; M.M. Markle, «Macedonian Arms and Tactics under Alexander the Great», in: *Macedonia and Greece in Late Classical and Early Hellenistic Times. Studies in the History of Art*, X, 1982, p. 82-111. Sur ses victoires, entre autres: E.W. Marsden, *The Campaign of Gaugamela*, Liverpool, 1966; N.G.L. Hammond, «The Battle of the Granicus River», *JHS* C (1980), p. 73 sv.; A.M. Devine, «The Location of the Battlefield of Issus», *LCM* V (1980), p. 3 sv.

CHAPITRE II

Rome : les origines

1. De l'armée de Servius à la légion manipulaire

Dès l'Antiquité, non seulement les Grecs mais encore tous les peuples de l'Occident se sont trouvés confrontés à un dilemme devant lequel il faut le dire, le soldat moderne, lui aussi, hésite encore aujourd'hui. Il leur a donc fallu choisir entre l'héroïsme, une force individuelle qui sublime, qui pousse l'homme hors de lui-même, qui le force à dépasser sa nature et ses limites, et la discipline, une adhésion sans conditions à une conception collective de la vie militaire, qui concerne surtout les champs de bataille, où l'armée doit fonctionner comme un ensemble parfaitement cohérent. La première de ces attitudes l'emportera toujours, également par la suite, surtout chez les peuples barbares du Nord et de l'Ouest européen. Rome, par exemple, connaît aussi au début de son histoire le *raptus* homicide, interprété comme une exaltation à la guerre qui est inspirée par un dieu. Et, bien que l'*Urbs* finisse par confiner cet instinct au monde de sa jeunesse mythique, elle continue à se rappeler la *ferocia* de Romulus, de Tullus Hostilius et d'Horace[1]. Ses

1. Michel, «La folie avant Foucault», p. 517-525.

citoyens se montrent incapables, même en pleine époque historique, d'échapper à la fascination qu'exerce sur eux la valeur individuelle ; par exemple, ils considèrent toujours que les dépouilles opimes sont bien plus prestigieuses que le triomphe (on appelle dépouilles opimes le trophée dédié à Jupiter Férétrien par un chef qui a tué en duel le commandant ennemi).

Et pourtant le modèle militaire grec semble l'emporter peu à peu, et pas seulement à Rome ; il se répand en effet très vite dans tout le monde « civilisé », à Rome comme à Carthage. Le choix de la phalange hoplitique, donc, ne s'impose pas seulement aux Grecs. Les deux grandes puissances de l'Occident méditerranéen, qui sont l'une et l'autre des *poleis*, finissent à leur tour, l'une et l'autre, par adopter cette structure qui convient merveilleusement à la cité-État.

Pour bien raisonner, il faut une fois encore partir de la réalité de l'Italie. Afin de structurer son organisation militaire, la cité du Tibre a choisi, à un certain moment, de recourir à la discipline qui deviendra ensuite, comme l'écrit Végèce[1], la force principale des armées romaines. Elle adopte en conséquence l'organisation en phalange. Un certain doute plane pourtant sur la date de cette transformation. Toutefois, et bien que l'on ait récemment proposé de situer sa première manifestation à l'époque de la loi des XII Tables[2], il est probable que Rome a connu un processus en tous points similaire à celui qui s'est imposé dans le monde grec. Puisque l'existence d'une norme rigide s'appliquant à la collectivité constitue, comme on l'a dit, le prélude indispensable au bon fonctionnement de la phalange hoplitique, il est probable que l'application du nouveau choix tactique doit être portée au mérite de la monarchie étrusque.

1. Végèce, *De re militari*, 2, 2.
2. Soit au Ve siècle avant J.-C.

Les souverains étrusques commencèrent par modifier les structures sociales qui préexistaient dans Rome ; et, naturellement, ils importèrent aussi, du monde d'où ils venaient, une organisation militaire que les Tyrrhéniens avaient auparavant empruntée aux Grecs. Celle-ci entraînait l'abandon des formes de guerre antérieures, qui étaient gentilices et encore fondées sur le combat individuel, et elle demandait l'adhésion à un nouvel archétype qui impliquait désormais tous les habitants aisés et qui prévoyait dorénavant de résoudre les guerres par des batailles rangées entre des formations serrées d'infanterie civique. La légion romaine dérive donc elle aussi, en premier lieu, directement de la phalange hoplitique. Mais, par rapport aux armées grecques qui accentuaient le caractère fermé de leur formation et qui en feront, comme Philippe et Alexandre, la base de la manœuvre d'enveloppement, elle évolua ensuite, comme nous le verrons, dans une direction opposée.

Quoi qu'il en soit, la réforme dite servienne qui, d'après la tradition, tire son nom du grand roi étrusque Servius Tullius, lia la structure militaire à un principe : ce sont les propriétaires fonciers, les petits propriétaires aussi, qui doivent pourvoir à la défense de la *res publica*, et ils le font en proportion de leur fortune, conformément à l'ordre social centuriate. D'après cette classification, la citoyenneté est organisée en fonction du cens qui distingue cinq classes différentes, dont chacune est subdivisée en un certain nombre de centuries : 80 centuries pour la première classe, 20 pour la seconde, la troisième et la quatrième, 30 pour la cinquième, plus 18 centuries pour les cavaliers (et 5 centuries d'*inermes*). C'est de cette répartition que l'on tire les forces armées de la *res publica* par le biais de la levée, mot auquel est lié le nom même de la légion (*legere* = choisir). À l'intérieur de chaque classe, les *seniores*, les anciens, forment la réserve, tandis que les *iuniores*, les plus jeunes, effectuent un service actif. Plus de la moitié des centuries, comme on le voit, sont attribuées

aux membres de la première classe et aux *equites*, les cavaliers, alors qu'au total ils sont bien moins nombreux que le reste de la population. Ces centuries constituent les unités de vote, et donc les deux premières classes censitaires contrôlent de fait les comices centuriates, les assemblées du peuple en armes. Mais, comme il est prévu que chaque centurie fournisse un pourcentage donné de soldats, ces unités ont en outre l'obligation de contribuer dans la même proportion à la constitution de l'armée.

Les différences de cens se reflètent donc soit dans le pourcentage d'hommes enrôlés soit dans leur armement et, par conséquent, aussi dans le rôle tactique des différentes composantes de l'armée. Les hommes de la première classe sont équipés d'un casque, d'un bouclier rond, de jambières, d'une cuirasse, d'une épée et d'une lance. Les hommes de la deuxième classe portent les mêmes armes, mais le bouclier est oblong, ce qui rend inutile la cuirasse. La troisième classe est équipée comme la seconde, mais sans les jambières. La quatrième a seulement des lances et des javelots. La cinquième et dernière n'a que des frondes et des pierres. Les autres, les *capite censi* ou *infra classem*, prolétaires ou non-possédants (dans le sens où ils ne possèdent pas de biens fonciers), sont dispensés du service militaire alors qu'ils représentent un pourcentage non négligeable de la population.

Les possédants seuls se mettent sur le pied de guerre, aux ordres d'officiers tirés en général du groupe le plus riche, celui des *equites*, qui forment une couche sociale à eux seuls. Alors que la première classe est composée d'hoplites au plein sens du terme, les soldats des deuxième et troisième classes peuvent eux aussi, avec leur armement, adopter des formations fermées qui rappellent la phalange grecque. À ce moment, l'arme principale du légionnaire est donc toujours la lance. Très forte, l'influence du modèle hoplitique perdure au moins en partie jusqu'à l'époque des guerres puniques ; elle transparaît clairement dans quelques

survivances tactiques et surtout, comme nous le verrons, dans la manœuvre confiée aux *triarii*.

Avec le temps, la légion continue à subir des transformations et des adaptations. Durant la période la plus ancienne de la République, la variante fondamentale est constituée par la légion dite manipulaire, qui tire son nom d'une subdivision célèbre, le manipule. Celui-ci s'impose à partir des guerres contre les Samnites. Les Romains sont contraints de donner plus de souplesse à la formation fermée. La légion « hoplitique », trop massive, s'est révélée peu adaptée aux engagements dans les montagnes du Samnium (nous y reviendrons) et elle s'est engluée dans le piège des fourches Caudines. On élabore alors une structure qui ne manque pas d'une certaine souplesse [1]. Et – comme ce fut peut-être le cas pour l'armée des origines, avant la réforme hoplitique – son bon fonctionnement dépend, à nouveau, de la valeur combative de chaque soldat. C'est vraisemblablement au début du IIIe siècle qu'elle prend sa forme définitive. Une description assez précise nous a été laissée par Polybe. Donnons la parole à l'historien grec [2] :

« Quand les conscrits ont rejoint le lieu désigné pour le rassemblement, les tribuns militaires choisissent parmi eux les plus jeunes et les plus pauvres, et ils les désignent comme vélites, soldats légèrement armés. Ceux qui suivent, en âge et en cens, forment les *hastati*, tandis que les hommes qui sont dans la pleine vigueur de l'âge sont recrutés comme *principes*, les plus mûrs servant comme *triarii*... Après avoir été répartis en fonction de leur appellation, de leur âge et de leur armement, les soldats sont partagés de telle sorte que chaque légion dispose de 600 *triarii* ou anciens, de 1 200 *principes* et d'autant d'*hastati*. Le reste, les plus jeunes, forment l'unité des vélites », également pour un total de 1 200 hommes.

1. Tite-Live, VIII, 6.
2. Polybe, VI, 21-23.

Les cavaliers, au nombre de 300, sont ensuite ajoutés à ce corps. « Si l'effectif de la légion, continue Polybe, dépasse les 4 000 hommes » (on parle alors de légions « fortes » ou « gonflées », ce qui fut courant pendant les guerres puniques), « la répartition se fait toujours proportionnellement, sauf que le nombre de *triarii* est toujours constant ».

« Les soldats les plus jeunes, les vélites, portent l'épée, quelques javelots minces et un bouclier léger de forme ronde..., d'un diamètre de trois pieds[1] », appelé parme. « Ils portent aussi un casque simple, qu'ils recouvrent parfois avec une peau de loup ou quelque chose de semblable soit pour se défendre soit pour se reconnaître, afin que les sous-officiers puissent distinguer ceux qui combattent avec courage... Les soldats un peu plus âgés, c'est-à-dire les *hastati*, disposent d'un armement complet. Leur panoplie se compose d'un bouclier rectangulaire (*scutum*) à la surface convexe, large de deux pieds et demi et haut de quatre[2]... Il est renforcé sur son bord par une plaque de métal pour repousser les coups de taille, au centre par un grand *umbo*[3] relevé et des parements métalliques... Ils portent une épée (*gladius*) qu'ils appellent "ibérique" suspendue au flanc droit ; elle est aussi efficace pour les coups de taille que pour les coups d'estoc. Ils disposent en plus de deux javelots lourds (*pila*) », de dimensions variées, et ils portent « un casque de bronze et des jambières ».

« Les *hastati* ont sur leur casque un panache composé de trois plumes droites, noires ou rouges, longues d'une coudée[4]. Ajoutées au reste de l'armement, elles semblent doubler la taille du soldat, dont l'aspect général paraît alors majestueux et terrible. Les légionnaires ont l'habitude

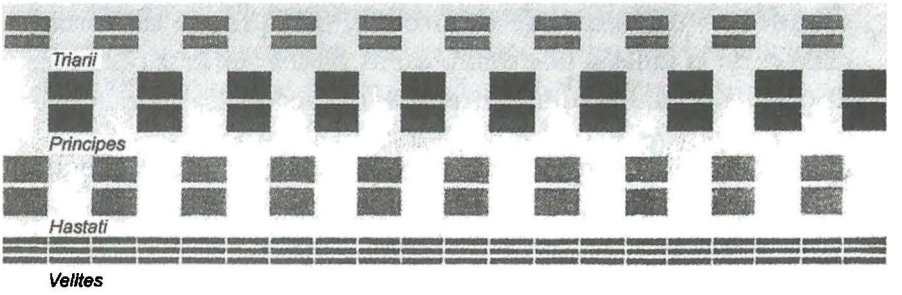
1. Soit 0, 296 m x 3 = 0, 888 m.
2. Soit 0,592 m sur 1,184 m.
3. *L'umbo* a la forme d'une demi-sphère.
4. Soit 0,444 m.

d'endosser une cuirasse de bronze, une plaque de forme carrée, de la taille d'une main, qu'ils fixent sur leur poitrine, et qu'ils appellent pour cette raison "pectoral[1]". Ceux qui ont un cens supérieur à 10000 drachmes portent au contraire une cotte de mailles en fer (*lorica*). *Principes* et *triarii* sont armés de la même manière, sauf que les *triarii* ont, au lieu de *pila*, de longues lances de choc (*hastae*).»

Très souvent utilisés comme éclaireurs, comme soldats d'avant-garde et comme fourrageurs, les vélites n'ont en général qu'une fonction durant la bataille en rase campagne : ils provoquent les premières escarmouches avec les troupes de ligne, et ils ouvrent les hostilités par des jets de javelots. Ensuite ils se retirent entre les files, évitant le contact avec l'infanterie lourde ennemie, car il leur serait fatal.

Quant aux *hastati* et aux *principes*, qui composent les deux premiers échelons des troupes de ligne, ils ont remplacé le *clipeus*, le bouclier rond de l'hoplite, par le *scutum*, de forme oblongue, comme le note Polybe. Ils ont surtout échangé la longue lance de choc contre des *pila*. L'emploi de ces derniers est étroitement lié à celui du glaive. C'est que le légionnaire des premiers rangs a définitivement choisi ce dernier instrument comme son arme personnelle et principale. Il commence par lancer des javelots et il arrive ensuite au contact avec l'ennemi. Ce qui suit, dans la phase principale de la rencontre, ce n'est pas le choc de deux phalanges mais une série de corps à corps longs et très durs, menés entièrement à l'épée. L'épée, du reste, demande de l'espace pour être correctement employée. De la sorte, sauf circonstances exceptionnelles, l'adoption de formations serrées est exclue. *Hastati* et *principes* sont amenés à livrer des combats purement individuels.

1. *Kardyophylax* en grec ; *pectorale* en latin.



5. La légion manipulaire
(P. Connoly, *Greece and Rome at War*, Londres 1998, p. 141).

L'infanterie lourde des légions est articulée sur trois lignes successives, les *hastati*, les *principes* et les *triarii*, et elle est divisée en trente manipules, dix pour chaque échelon. Au combat, ces unités sont disposées en quinconce, en sorte que les unités de la première ligne sont séparées l'une de l'autre par un espace égal à celui qu'occupe un manipule (document n° 5). Dans le même temps, les unités des lignes suivantes se placent automatiquement en face des passages laissés dans les lignes qui les précèdent. La fonction des *hastati* et des *principes* est fondamentalement offensive. Ce procédé leur permet de se remplacer les uns les autres en première ligne ou de se soutenir durant l'attaque, et de combler les vides dans les lignes qui les précèdent.

Face au dilemme qui, dans les armées de tous les temps, a souvent opposé les partisans de la valeur individuelle, source au moins potentielle de désordre, aux tenants de la force des actions collectives, qui sont efficaces mais dépourvues d'imagination, les Grecs ont fait assez vite un choix clair et définitif. Ils se sont donc tournés vers la structure monolithique créée par Philippe et perfectionnée par Alexandre. Ils ont, d'une certaine manière, radicalisé leur prédilection pour l'action collective déjà manifeste dans l'action de la phalange hoplitique. L'armée romaine, comme

on l'a dit, semble avoir fait un choix opposé. Et pourtant, en réalité, elle hésite entre les deux termes de l'alternative. En fait, la réforme manipulaire accorde de nouveau une grande importance à la capacité combative de l'individu et elle lui confie le rôle sans doute le plus important dans la première phase de la bataille; mais, dans la nouvelle légion, le corps à corps est réservé aux premières lignes. Si leur assaut échoue, les triaires entrent en jeu; dans ce cas, c'est à eux qu'incombe la dernière partie de la rencontre, la plus délicate. Leur intervention se place toujours à un moment critique, quand la situation se présente mal pour le déroulement de la bataille. En effet, les légions ne recourent à ce troisième échelon qu'en cas de grave difficulté. Ce n'est pas par hasard qu'une expression est passée en proverbe: *Res redacta est ad triarios*, «l'affaire en vint aux triaires». Ces derniers laissent filer entre leurs lignes les survivants des premières lignes, pour leur permettre de se réorganiser, puis ils serrent les rangs dans le but de barrer la route à l'ennemi qui a pris l'initiative. Toujours armés de la *hasta*, ils restent fidèles à l'ordre fermé, d'inspiration grecque. Réduits à une fonction purement défensive, à laquelle on recourt le moins possible, les triaires assurent donc la survie de l'ordre en phalange au sein de la légion.

Il ne reste qu'une précision à donner. Une armée consulaire se compose de deux légions, normalement accompagnées par autant d'ailes recrutées chez les alliés. Il s'agit de grandes unités qui ont les mêmes effectifs. La force de la cavalerie qui les compose est quelque peu différente. En effet, d'habitude les Romains demandent aux alliés de fournir trois cavaliers pour deux Romains. Ainsi, chacun des deux consuls dispose en théorie d'une armée forte de 16 800 fantassins et de 1 500 cavaliers.

2. *Fides* et stratagèmes

Bien qu'ils se soient montrés indécis quand il leur fallut choisir l'une des deux voies de l'alternative proposée par les Grecs dans le domaine de la tactique, les Romains ont su néanmoins faire preuve d'un certain esprit d'invention qui les a poussés à organiser la structure de la légion dans le sens indiqué plus haut. Mais l'autre dimension de la guerre, celle que nous pourrions appeler « intelligente » et qui chez les Grecs fut personnifiée par Ulysse, leur resta longtemps étrangère. De fait, à cet égard, ils furent solidement freinés par un *ethos*, une morale ancestrale à laquelle ils étaient très attachés.

Pour reprendre le parallèle proposé dans un passage précédemment cité, et digne d'intérêt, nous constaterons, avec Plutarque[1], « qu'à Sparte le législateur a inversé l'ordre des sacrifices adopté à Rome ». Les Romains avaient coutume, « en vertu d'un antique usage, de sacrifier un bœuf », au cours de la cérémonie que le biographe appelle « le grand triomphe ». Ce dernier était accordé aux généraux qui avaient vaincu l'ennemi au cours d'une bataille accompagnée d'une grande effusion de sang. Mais la tradition voulait qu'on ne sacrifiât qu'une brebis lors d'un « petit triomphe » qui récompensait ceux qui avaient rempli leur mission sans avoir eu besoin de recourir aux armes.

Il faut, évidemment, souligner deux points. D'un côté le texte contient quelques imprécisions. L'auteur a mal compris, par exemple, la vraie nature du triomphe, qui semble n'avoir été, à l'origine, qu'une cérémonie de purification célébrée pour expier le sang versé. Et donc on voit bien, dans ce cas, qu'une *caedes*, une effusion de sang moins abondante, s'efface avec une victime moins noble, moins

1. Plutarque, *Marcellus*, XXII.

importante. D'un autre côté l'auteur grec a encore plus largement trahi la réalité romaine. En vérité, « l'ovation », le sacrifice d'une brebis, n'a jamais récompensé, ni alors ni par la suite, la renonciation à l'usage de la force ; elle distingue simplement une victoire de portée réduite, ou elle souligne la nature d'un événement qui, bien qu'il ait été belliqueux, n'a eu qu'une importance mineure et n'apporte donc que peu de prestige.

Malgré cela, on ne peut pas discuter le bien-fondé de la remarque de Plutarque. Il est évident que les Grecs et les Romains ont adopté des attitudes différentes face à la *metis*. Cette précieuse qualité, qui était privilégiée dans le monde grec, comme on l'a vu, était non seulement condamnée par les Romains, mais encore complètement exclue de leur code de guerre le plus ancien. De fait, elle ne figure jamais parmi les attitudes mentales que les Romains – toujours d'après Plutarque – considéraient comme légitimes. Ils admettaient d'une façon ou d'une autre *homilia*, « la négociation », et *peitho*, « la persuasion », mais ils réprouvaient par exemple *apathe*, « la tromperie », qui était pourtant une composante fondamentale de la *metis* au point d'en devenir synonyme. Elle était, en effet, ouvertement opposée à la vertu romaine par excellence, c'est-à-dire la *fides*.

À l'origine, cette notion de *fides* définit en latin le comportement correct et loyal. Elle semble avoir représenté, pour le Romain de l'époque archaïque, la base théorique indispensable à tous les types de rapports « aussi bien publics que privés », *tam privatim quam publice*. D'après la tradition, Fides a été divinisée à l'époque de Numa Pompilius[1]. Elle a toujours été liée à la main droite qui, d'après les *physici*, « les anatomistes », en forme l'authentique sanctuaire corporel. Implicitement sous-entendue

1. Roi mythique du VIe siècle avant J.-C., un des fondateurs de la religion traditionnelle.

dans le geste effectué par Scaevola[1], la sacralité de la main droite a autorisé par antiphrase un parallèle avec le geste des flamines majeurs, et ce n'est pas un hasard. Ces derniers ont la main recouverte par un tissu blanc, *manu ad digitos usque involuta*, pour préserver la nécessaire pureté rituelle précisément quand ils sacrifient à Fides. Le recours à cette déesse est une constante symbolique qui dépasse de beaucoup les limites mêmes du monde romain. On l'invoque quand il faut fournir un gage pour un serment, ou quand il faut s'engager dans une action qui implique la volonté de se soumettre à une obligation et pour toutes sortes de comportements impliquant un rapport et donc la présence d'une autre partie. Il est une constante symbolique dont l'importance dépasse de loin les limites du monde romain.

Les mots *foedus* et *fetiales* sont également liés à *fides* par leur étymologie. Les fétiaux forment un collège de prêtres chargé de veiller au *fas*, c'est-à-dire au précepte divin et à la religion dans tout ce qui concerne les rapports avec les autres peuples. Ils ont précisément pour tâche de ratifier par un serment solennel les *foedera*, les traités internationaux. Toujours très étroit, le rapport entre la *fides* et le serment, qui la fait intervenir, qui lui donne naissance même là où elle ne devrait pas nécessairement être présente, est encore plus strict et plus contraignant dans le cas d'un traité entre deux États. Dans ce cas, le serment, le *ius iurandum*, forme l'axe du traité et il en constitue le fondement. La prière adressée à Jupiter durant le sacrifice lui demande de frapper celui qui violerait le pacte avec la même force qui a été employée pour frapper la victime rituelle. Elle prend comme garant le dieu maître de la foudre qui est symbolisée par l'arme en silex tenue dans sa main par le sacrificateur, le

1. Mucius Scaevola tue par maladresse un secrétaire au lieu du roi ennemi ; pour punir sa main droite, il la place sur un brasier ardent. D'où son surnom : Scaevola, « le Gaucher ».

pater patratus, le chef des fétiaux. D'une certaine manière, la *fides* que les contractants échangent n'est pas la simple affirmation d'une volonté humaine ; car celle-ci, même sincère, est changeante et potentiellement caduque. La *fides* est alors, au contraire, garantie par le dieu lui-même qui sanctionne les serments et punit les parjures.

Le Romain des origines semble évidemment avoir construit sur la *fides* l'ensemble de sa conception des rapports avec les autres peuples. Et la guerre, qui représente une phase de ces rapports, même si elle est pour un temps anomale, est elle aussi soumise aux mêmes règles. Les fétiaux sont par conséquent également chargés de la déclaration de guerre, et l'ouverture des hostilités est précédée par une très importante série de précautions, en fonction de règles morales et procédurales qui ont pour objet de garantir le caractère éthique du *bellum* qui va débuter et de le rendre *iustum* d'un point de vue sacral. Elles garantissent ainsi l'appui des dieux qui, seul, établit la différence entre les adversaires et assure la victoire.

La *fides* doit donc être le propre, en premier lieu, du chef de guerre, qu'il soit préteur ou consul. Le magistrat qui commande les armées de la République est appelé à poursuivre l'œuvre des fétiaux pendant la guerre et il doit posséder des caractéristiques religieuses bien précises. Dans ce but, il convient qu'il soit pourvu au plus haut point d'une qualité dont dépend son *imperium*, c'est-à-dire le pouvoir de mener ses concitoyens contre l'ennemi. Comme le rappelle Cicéron [1], on commence les hostilités sous le signe de la *vis*, « la violence », ou de la *fides* violée. On peut les terminer quand la *fides* est restaurée, quand les vaincus s'en réclament, parce qu'ils n'ont pas d'autre issue que l'extermination par un *bellum internecivum* [2]. Dans ce cas, l'homme

1. Cicéron, *De officiis*, I, 41.
2. *Bellum internecivum*, « guerre d'anéantissement » (*N.d.T.*).

qui a interrompu la paix est amené à la restaurer ; il accueille de nouveau les vaincus *in fidem* par l'imposition, une fois de plus, de sa main droite. Mais, pour assurer la victoire à son peuple, il doit maintenir intact le rapport spécial qu'il a noué avec les dieux. Il doit respecter également pendant la guerre les limites précises qu'ils lui ont fixées.

Tout conflit est, inévitablement, pure violence, une violence qui s'abat aussi sur les civils. Il existe des actes qui ne jettent aucun blâme sur ceux qui les accomplissent, quelle que soit la douleur qui accable ceux qui en sont les victimes[1]. À tout le moins quand on se trouve en présence d'un *iustus hostis*, d'un ennemi régulier, la guerre ne doit en aucune manière prendre l'aspect d'une tricherie. C'est pourquoi la *fides* doit être respectée, non seulement quand on l'entreprend, mais aussi quand on la fait et quand on la termine[2], *in... gerendo et deponendo* (= *scil. bello*). Il faut préserver une continuité de conduite qui, seule, garantit la faveur des dieux à celui qui la respecte.

Revenons un instant à l'aphorisme sans scrupules de Lysandre que nous avons choisi en raison de sa valeur d'exemple pour ouvrir ce volume. L'idée qu'il exprime revient également dans la biographie du personnage « parallèle » de Plutarque, Sylla. Papirius Carbo, qui fait allusion au caractère de son grand ennemi, remarque que, dans l'âme de Sylla, coexistent le lion et le renard. Et, des deux forces qui en forment le moteur, il affirme qu'il redoute davantage la seconde que la première[3]. À bien y réfléchir, toutefois, le sens de la phrase paraît complètement inversé par rapport au mot brillant du Spartiate. Pour comprendre parfaitement le point de vue romain, il faut sans aucun doute établir un parallèle avec un passage de Cicéron. D'après cet auteur, il

1. Tite-Live, XXXI, 30, 3-4.
2. Cicéron, *De legibus*, II, 14, 34.
3. Plutarque, *Sylla*, XXVIII.

existe en fait deux moyens de commettre l'*iniuria*, c'est-à-dire de violer le *ius*, le droit. On peut agir *aut vi aut fraude*, par la force ou par la tricherie. Et si la *fraus* est *quasi vulpeculae,* la *vis* est *leonis*; ces deux attitudes sont donc propres l'une au renard, l'autre au lion. À son avis, toutefois, bien que l'une et l'autre soient *ab homine alienissimum,* c'est-à-dire contraires à la nature humaine, *fraus odio digna maiore*, c'est la tricherie qui suscite le plus de répugnance[1].

Le tableau est en substance cohérent. Mais il comporte une constatation qui ne peut pas ne pas surprendre. Les Romains considéraient évidemment qu'il était déshonorant de faire la guerre à la façon des brigands, *more latronum. Cum iusto enim et legitimo hoste..., adversus quem et totum ius fetiale et multa sunt iura communia*, contre un ennemi régulier, envers lequel la loi des fétiaux garde toute sa valeur et avec lequel on partage beaucoup de règles de droit[2], la morale impose de combattre face à face, sans recourir à des pièges, des embuscades, des trahisons, des attaques de nuit, des astuces ou des expédients de quelque nature que ce soit[3].

La règle qu'on rappelle ici ne représente naturellement que la synthèse finale d'une série de principes moraux et juridiques qui sont l'objet d'innombrables violations comme, du reste, les règles de toutes les morales et les préceptes de toutes les religions. Bien plus, nous nous trouvons en face de la cristallisation ultime de la pensée des Romains. Résultat de couches successives et d'une formalisation religieuse *a posteriori*, ce tableau n'a peut-être été achevé de manière définitive, au moins sur le plan conceptuel, que par les théoriciens de la fin de la République. À l'opposé, le principe directeur, celui de *fides*, vient sans doute des origines et il

1. Cicéron, *De officiis,* I, 41.
2. Cicéron, *De officiis,* III, 29, 108.
3. Tite-Live, XLII, 47, 5 ; voir aussi Polybe, XXXVI, 2.

est très ancien ; il est lié de manière indissoluble à des rites assurément archaïques, comme le sacrifice des flamines majeurs, ou à la notion de *bellum iustum*, qui n'est pas seulement latine. Le rapport très particulier qui se crée avec l'ennemi dans ces circonstances semble donc également authentique et il est lui aussi très ancien.

À ce propos, on ne peut pas ne pas relever un fait. Le latin, qui doit tant d'apports à la langue grecque, et en particulier à son vocabulaire militaire et politique, né dans le sillon d'une tradition historiographique dont les premiers auteurs écrivent tous en grec, ne possède aucune expression qui permette de traduire littéralement le mot *strategema*, « stratagème ». L'extension sémantique de ce terme embrasse toute la vaste gamme des expédients et des raccourcis moraux, des astuces et des pièges divers, bien utiles et communément employés dans la diplomatie et dans la guerre.

Il y a encore une question au moins à laquelle il faudrait essayer de répondre : qu'était à l'origine « cette *Fides* dont le culte persista longtemps au sein des peuples latins[1] » ? La nature et la fonction originelle de ce concept ne seront peut-être jamais définies avec une certitude absolue, mais on peut avancer quelques suppositions. Au-delà de la version officielle, qui est le résultat de couches successives et d'une formalisation religieuse *a posteriori*, on devine la trace d'une valeur très ancienne, qui est le fruit de l'instinct et de l'individualisme, et qui persiste longtemps à l'intérieur du système qu'on définit par convention comme « romain ». Bien avant que n'existent les cités, avant que les lois et les traités ne soient fixées par écrit, quand régnait encore la sacralité primitive, l'idée de *fides* semble s'être affirmée comme un fondement essentiel d'une partie au moins de la société italienne primitive. Au moment même où deux hommes se

1. Piccaluga, « Fides nella religione romana di età imperiale », 1981, p. 707.

tendent la main droite en signe d'accord, d'un accord que tous deux entendent respecter, naît la plus ancienne société civile, la *koinonia* entre individus ; elle précède la *koinonia* entre États et elle est naturellement aristocratique parce qu'elle n'est ouverte qu'aux meilleurs. *Fides*, le comportement convenable et loyal, constitue selon moi la base, le fondement même de ce code de conduite. Au début, ce code organise les rapports entre les nobles, indépendamment de l'appartenance à une cité ou à une autre, parce qu'il est plus ancien que le régime de la cité. Et, du niveau personnel et gentilice, il en vient ensuite à alimenter le premier droit entre les peuples.

Comme nous l'avons déjà dit, cette attitude concerne également, au moins en théorie, le domaine des activités guerrières. À ce propos, on a parlé des « bonnes règles de la chevalerie antique » qui conditionnent le comportement des Romains. Nous avons dit que « l'observance de certaines règles de conduite à la guerre » est tenue en honneur « non seulement comme signe d'appartenance au monde civilisé, mais encore comme signe de respect à l'égard d'un ensemble de valeurs éthiques qui sont soumises à la rigueur des formes [1] ». De fait, il semble que s'instaure avec l'ennemi un rapport qui, dans la mesure où il répudie ostentatoirement toute félonie, rappelle d'une certaine manière l'éthique chevaleresque du Moyen Âge.

Ce genre de rapport, toutefois, n'est pas accepté toujours et partout. En effet, les relations entre États évoluent à partir des liens individuels et tous leurs caractères se modifient peu à peu. Ce ne sont pas seulement les préjugés théoriques et les façons d'agir qui changent, mais également les limites idéales qui existent et qui sont déterminées surtout par la nature des hommes, différents entre eux par leur

1. Frezza, « In tema di relazioni internazionali », 1967, p. 353-354 ; Frezza, « Le relazioni internazionali di Roma », 1969, p. 348-349.

origine et par leur patrimoine culturel. De même qu'au Moyen Âge tous ne respecteront pas également les préceptes de l'éthique chevaleresque, de même maintenant tous ne respectent évidemment pas la *fides* de la même manière. La mise en pratique de cette vertu semble conditionnée, dès le début, par des critères bien précis. Bien qu'il y ait quelques exceptions, les aristocrates réservent leur pleine loyauté surtout à leurs pairs. Et ils l'étendent, par conséquent, dans une certaine mesure, aux réalités politiques qui sont représentées ou exprimées par ces derniers.

Le lien de *fides* (et par conséquent l'obligation de mener un *bellum iustum*) est donc naturellement en vigueur en soi dès les origines, dans les premiers conflits avec des communautés que les Romains identifiaient comme des proches. Il s'agit essentiellement des populations de l'Italie tyrrhénienne, les Latins par exemple, puis les Étrusques et les Campaniens qui ont contribué dès les premiers siècles à former l'identité hétérogène des Romains. Ces peuples leur sont unis grâce aux liens de parenté établis entre les grands clans et entre les familles nobles et, par ce biais, ils se sont ensuite pleinement intégrés dans la citoyenneté. À une époque ultérieure, probablement, ce genre de rapport s'étendit à d'autres peuples encore, précisément par la définition d'un *ius* commun, le droit fétial; au nombre de ces peuples figurent ceux qui – bien qu'en quelque sorte dissemblables, comme les Samnites – sont liés à la République par un *foedus*, un traité régulier (ou par la rupture de ce traité...). Enfin, ce lien s'étendra partout, à toutes les communautés qui seront formellement reconnues par l'État romain.

Quand, pour une raison ou pour une autre, cette condition n'est pas remplie ou vient à manquer, la *res publica* pense, au fond, que toutes sortes de compromis sont possibles. Et une guerre éventuelle constitue dans ce cas non pas un *bellum iustum* mais un *latrocinium*. Il est par conséquent difficile de croire que les Romains ont vraiment tout

ignoré de la guerre par ruse, même dès les débuts de leur histoire. On peut constater que les aristocrates de l'*Urbs*, qui représentaient surtout les *poleis* de l'Italie tyrrhénienne, ont bien vite commis des entorses à leur respect de la *fides*. En particulier, ils faisaient manifestement parfois des exceptions dans leurs rapports avec ceux qu'ils ne considéraient pas comme leurs semblables. On constate alors qu'ils se sentaient très libres d'employer des méthodes de combat différentes de celles auxquelles ils étaient accoutumés, par exemple à l'égard d'ennemis comme les Celtes ou à l'égard de réalités politiquement anomales à leurs yeux, comme la démocratie, dans laquelle ils ne pouvaient en aucune manière se reconnaître.

Il y a, cependant, une conclusion que nous devons toujours envisager comme vraisemblable : bien qu'elles fussent ressenties comme inévitables, ces formes de lutte n'en continuèrent pas moins à leur répugner profondément. Elles étaient perçues comme des activités inférieures, indignes même d'être mentionnées. Il faut donc se résigner, parfois, à mener des conflits pour ainsi dire plébéiens. Ils ont des règles ou, mieux, ils imposent des conditions qui leur sont propres, et qui sont moins aisément avouables. On s'y plie, si l'on y est contraint par les circonstances ou par des ennemis de nature particulière. Mais on essaie ensuite très vite de retourner à la normalité et d'effacer même de la mémoire les traces d'un acte qui, en dernière analyse, reste condamnable ou, au moins, *ignobilis*.

Il me paraît très difficile de douter de l'existence d'une attitude de ce genre et de sa sincérité profonde, si l'on se rappelle que le concept de stratagème fait précisément défaut dans la pensée romaine des origines. Ou plutôt, ce qui manque, au moins jusqu'à la fin du IIIe siècle, c'est une interprétation positive de ce concept qui n'a été admise que plus tard. Les termes qui étaient utilisés au début pour traduire ce mot, *fraus* ou *perfidia*, *dolus* ou *calliditas*, n'en

recouvrent que partiellement l'aire sémantique. Ils possèdent en latin une valeur profondément péjorative qui est totalement étrangère à l'original grec. C'est pourquoi il semble assuré que la vocation de la République pour des guerres de ruses ait été limitée à l'origine, réduite à des contextes bien définis. Elle est ralentie par des freins éthiques bien plus forts que ceux qui existaient dans le monde grec.

3. La légion à l'épreuve. Des Samnites à Pyrrhus

Quand les Romains affrontèrent les peuples de l'Apennin et en particulier le plus terrible d'entre eux, les Samnites, sur leur terrain, à savoir les massifs montagneux de la Molise, ils furent contraints de se déplacer à l'intérieur de théâtres d'opérations très difficiles. Et surtout ils durent s'adapter à des formes nouvelles de lutte, comme cette guérilla qui, dans la montagne, trouvait un terrain privilégié.

Ce n'est évidemment pas tout le territoire des Samnites qui possédait le caractère décourageant des plateaux du Matese, le *mons Tifernus* de l'Antiquité, qui était l'acropole du peuple des Pentri. Pour y arriver depuis la plaine, il n'y a que peu d'accès. L'âpreté du milieu naturel et le relief élevé transformaient la montagne en un système défensif particulièrement efficace. Ils contraignaient l'attaquant soit à tenter une très éprouvante escalade des parois soit à prendre le contrôle des passages ouverts par l'érosion des eaux ou par la main de l'homme. Mais ces ouvertures étaient presque toutes des chemins rétrécis, des passes abruptes, longues et impraticables ; il était aisé de les barrer, même avec de faibles effectifs. Au contraire, le réseau dense de chemins muletiers permettait aux défenseurs de se déplacer facilement par les voies intérieures, les mettant à même d'affronter n'importe quelle menace. En revanche, le cœur des

plateaux ne posait que de petits problèmes, de nature surtout logistique, liés pour l'essentiel aux maigres ressources de la montagne. Mais les formes de défense mises en place avaient résolu ces problèmes, semble-t-il, depuis longtemps.

De toute évidence, les Romains durent constater que le problème militaire samnite n'était en rien facile à résoudre. Les Samnites, *in montibus vicatim habitantes*[1], donc répartis dans leurs montagnes en habitat dispersé, ne connurent pas de véritable processus d'urbanisation avant le cours du Ier siècle avant J.-C., après qu'ils furent entrés définitivement dans la confédération romaine, c'est-à-dire au terme de la guerre Sociale (90-88 avant J.-C.) et du terrible pogrom ordonné par Sylla (82 avant J.-C.). Leur monde ne se caractérisait pas aux origines par une ou plusieurs grandes *poleis* ; il ne comptait pas même un minimum d'établissements urbains bien délimités qu'il eût été facile de conquérir et d'occuper. Il se présentait au contraire sous la forme d'une myriade de sites mineurs dispersés sur tout le territoire. Les habitats civils se prêtaient mal à la construction de remparts, soit en raison de leur position, car ils n'étaient pas enracinés dans le roc, soit parce que les populations étaient trop dispersées. Mais, surtout pendant la période qui va depuis les guerres contre Rome jusqu'à la fin de l'invasion d'Hannibal, les Samnites entreprirent de se doter de plus en plus fréquemment de structures fortifiées spécifiques qui semblent n'avoir eu aucun rapport avec les communautés villageoises et qui relèvent le plus souvent d'une typologie originale.

Et, quand il y avait une correspondance topographique entre le centre fortifié et l'établissement habité, le lieu retranché paraît avoir été placé par les Samnites sous l'autorité non du *vicus* mais de la communauté tout entière. Il

1. Tite-Live, IX, 13, 7.

semble que cette population a conçu son propre domaine comme s'il avait été formé de plusieurs cercles qui devaient être protégés tous ensemble. La partie montagneuse du Samnium était dans sa totalité parsemée de points fortifiés et de travaux défensifs de différents types qui, comme on l'a dit, semblent ne pas avoir coïncidé, en règle générale, avec les centres habités. Puisqu'on voulait défendre la région tout entière ou, plutôt, exercer sur elle une interdiction active, on avait installé dans l'intérieur du pays des obstacles de nature et de caractères divers qui barraient les accès et protégeaient les passages intermédiaires. On avait aussi disposé sur ce territoire une série très variée d'infrastructures stratégiques. Elles consistaient, entre autres, en l'établissement d'un réseau qui permettait le renseignement visuel le long d'axes choisis avec soin. Ce système comprenait également une chaîne de points d'appui externes, destinés au guet et à l'alarme, ainsi qu'un entrelacs épais de chemins muletiers pour la communication interne. De nombreux obstacles avaient été disposés les uns à la suite des autres le long de ces sentiers, pour les fractionner, probablement avec des fortifications et des ponts mobiles, qui ont vite disparu, dès l'Antiquité, et qui étaient placés à cheval sur les points de passage obligés.

Ce système isolait en fait une série de compartiments étanches et il découpait aussi quelques grandes aires protégées. L'efficacité militaire devait donc venir des caractéristiques de l'ensemble bien plus que de la capacité de résistance de chacune des installations fortifiées. Et, réciproquement, l'efficacité de ces derniers tenait aux relations des hommes qui les occupaient, à leur interdépendance, c'est-à-dire à l'appui qu'ils pouvaient se prêter les uns aux autres. Les *oppida*, les centres bâtis sur des hauteurs, étaient disposés en forme de chaîne sur des positions élevées, et leur situation leur permettait de contrôler de vastes territoires ou des ensembles montagneux. Ils avaient été pourvus de

plusieurs périmètres de murailles concentriques, hautes et massives et presque impénétrables, et ils avaient reçu deux fonctions. Ils servaient de lieux de rassemblement provisoires pour les défenseurs qui se dispersaient ensuite vers chaque secteur menacé ; ils fournissaient également des refuges pour les fuyards et pour le bétail qui, notons-le au passage, garantissait l'autosuffisance des approvisionnements de l'ensemble.

Si l'on accepte de reconnaître ces fonctions aux plateaux du Samnium, il est peut-être possible de supposer qu'elles entraient dans des stratégies de défense bien définies. Quand les postes d'observation signalaient l'approche d'une armée ennemie venue pour une invasion, les fugitifs trouvaient protection non seulement dans les structures isolées mais encore dans les espaces plus larges que formait l'intérieur de ces plateaux. Composé, comme on l'a dit, d'une série de fortifications reliées entre elles et placées les unes à la suite des autres pour protéger l'ensemble du territoire, le système créé par les Samnites rappelle d'une certaine manière les régions fortifiées du XIXe siècle : elles étaient assez grandes pour que les troupes chargées de les défendre ne puissent pas s'y trouver bloquées, mais pas assez étendues pour que l'envahisseur puisse s'en emparer en franchissant le rayon protecteur des places fortes qui le composent.

Du reste, ce genre de système fournissait aux défenseurs de nombreuses possibilités de salut. Grâce aux chemins et aux passages qui étaient cachés à la vue de l'ennemi, les Samnites avaient le plus souvent la possibilité de se soustraire à la pression des légionnaires ; ils abandonnaient en cachette et petit à petit les points d'appui attaqués. Mais ils étaient ensuite tout prêts à reprendre ceux qui n'avaient pas été occupés par des garnisons assez nombreuses. De la sorte, ils contraignaient les Romains à se demander toujours s'ils accepteraient de disperser leurs forces dans de très

nombreux postes, au risque de les voir anéanties une par une; ou s'ils préféraient, au contraire, renoncer aux avantages acquis par des opérations militaires de plus vaste portée.

Ces conditions expliquent toute la conduite de la guerre dans le Samnium. Malgré la diffusion du *kardiophylax*, cette plaque de métal qui protégeait la poitrine et qui, d'après la typologie samnite, se présentait le plus souvent sous la forme d'un triple disque, ce peuple, comme tous les peuples de l'Apennin, privilégiait un armement léger, principalement fondé sur l'emploi du javelot, qui n'annulait pas l'avantage fourni par l'agilité. Et c'est pour cette raison qu'il ne s'adonnait que peu à la bataille en rase campagne. Le recours à cette tactique, durant les guerres samnites, resta un événement rare, qui ne fut presque jamais attesté. Contre un ennemi toujours présent et menaçant, mais prompt à éviter le contact, qui contraignait les Romains à le pourchasser et qui refusait le combat quand les conditions ne l'avantageaient pas, les opérations étaient donc le plus souvent constituées « de marches, de contremarches, d'embuscades, d'assauts contre des villes ou des forteresses [1] ». Elles étaient aussi faites de ruses, c'est-à-dire d'offensives suivies de retraites et surtout de retours offensifs et d'opérations poliorcétiques toujours répétées contre les mêmes objectifs, plusieurs fois conquis et perdus par les Romains en quelques années seulement.

Certes, les Romains finirent par vaincre la résistance du Samnium, mais pas, semble-t-il, par résoudre complètement le problème qu'il posait. La région fut entièrement encerclée par des colonies. Les chemins de la transhumance intérieure furent coupés, et tous les contacts avec les Étrusques, les Gaulois et les autres populations de l'Apennin qui avaient participé à la lutte contre Rome furent interrompus. Mais,

1. En français dans le texte. D'après Saulnier, *L'Armée et la guerre chez les peuples samnites*, 1983, p. 85.

malgré tout, la résistance continua à fermenter chez les Samnites. Laissés en marge du vaste processus d'osmose qui avait englobé presque tous les autres habitants de l'Italie, ils répondirent toujours par la suite à une sorte d'appel, de vocation qui les mettait systématiquement sur le chemin d'une confrontation avec l'État hégémonique. Ils se déclarèrent d'abord alliés de Pyrrhus, puis d'Hannibal, avant de prendre la tête des alliés rebelles au cours du *bellum sociale*[1]. Finalement, ils donnèrent une âme à la dernière résistance du parti marianiste, qui fut tragiquement noyée dans le sang par Sylla à la Porte Colline (82 avant J.-C.).

Pour se déplacer avec quelques chances de succès dans un tel milieu, les Romains durent adapter leur légion et lui donner un aspect bien différent de la structure hoplitique des origines, qui était trop rigide. L'unité manipulaire, vue plus haut, était parfaitement adaptée à ce but. Cependant, elle n'était pas encore prête à résoudre le problème qui lui sera posé quelques années plus tard, quand elle devra pour la première fois se mesurer à une phalange de type macédonien, se battre contre l'armée commandée par Pyrrhus, le roi d'Épire, qui était venu en Italie pour secourir Tarente.

C'est dans l'assaut que résidait la principale faiblesse de la formation romaine. Constituée seulement pour le choc frontal, elle se trouva immédiatement en difficulté quand elle dut faire face à la manœuvre d'enveloppement mise au point par l'école hellénistique. La légion était encore très mécanique et très répétitive dans ses mouvements de base. À l'action des *pezhetairoi*, les fantassins de type macédonien, elle ne pouvait opposer que les assauts sans cesse renouvelés de ses lignes de soldats. Ces attaques courageuses, confinant au suicide, finissaient en fait par se briser comme des vagues

1. Guerre de ses alliés (*socii*) contre Rome.

sur l'écueil d'un bloc massif d'hommes protégés par l'épaisse barrière de leurs longues piques, un bloc qui ne pouvait en aucune manière être pénétré, en tout cas pas par une attaque frontale. Le roi d'Épire avait en outre la possibilité de déployer sur le champ de bataille une excellente cavalerie, et il amenait avec lui, pour la première fois en Italie, vingt éléphants venus des Indes.

Les deux premières batailles contre Pyrrhus se soldèrent pour les Romains par autant de défaites. Elles leur coûtèrent respectivement 7 000 et 6 000 morts. Mais, d'après le récit le plus vraisemblable, Pyrrhus, pour sa part, aurait laissé 4 000 hommes, et tous des meilleurs[1], sur le champ de bataille d'Héraclée (280 avant J.-C.) et il en aurait perdu encore 3 500 à Ascoli Satriano (279 avant J.-C.). Alors que le biographe grec dépeint, non sans emphase, la lutte inégale entre le glaive et la sarisse, la menace la plus grave pour les forces épirotes vint, semble-t-il, des lourds *pila*, ces armes de jet dont avait été équipée l'armée romaine. De fait, ce n'est pas par hasard si Pyrrhus avait mélangé tantôt aux éléphants et tantôt à la phalange des archers et des lanceurs de javelots recrutés parmi les populations italiennes. Nous avons dit que, parmi les fonctions dévolues aux troupes légères, figuraient de tout temps la recherche du renseignement et la poursuite des fuyards, et aussi la protection des troupes de ligne contre le harcèlement des auxiliaires ennemis. Cette mission était d'autant plus importante en Italie que, dans le passé, les armées hellénistiques n'avaient jamais dû se mesurer avec une infanterie lourde, dotée dans le même temps d'armes de jet. Et surtout, elles n'avaient jamais affronté des instruments qui aient possédé une efficacité comparable à celle du *pilum* romain. En mêlant à ses fantassins des troupes italiennes, qu'il était certes difficile d'associer à une

1. C'est ce qu'aurait admis le roi lui-même d'après Plutarque, *Pyrrhus*, XVII, 7-8.

formation serrée, Pyrrhus ne cherchait sans doute pas en priorité à rendre plus flexible son propre dispositif, comme on l'a dit (ce qui, du reste, eût été d'une utilité pour le moins douteuse). Il visait, grâce aux traits dont ces derniers étaient pourvus, à créer un espace libre pour protéger sa précieuse phalange contre les *missilia* des légionnaires.

Même si l'on ne tient pas compte du triomphalisme habituel des sources romaines, la dernière bataille livrée contre Pyrrhus, celle de Bénévent (275 avant J.-C.), ne fut pas, elle non plus, une véritable victoire, au moins sur le plan tactique. Ce que l'on peut dire, en fait, c'est que l'Épirote tenta de détruire l'armée de Manius Curius Dentatus avant qu'elle ne fasse sa jonction avec celle de l'autre consul, et qu'il n'y réussit pas. Au terme d'une journée incertaine, quand il apprit que Lucius Cornelius Lentulus approchait, il décida de se retirer. Les forces qui lui restaient n'étaient plus en état d'affronter les deux armées consulaires réunies.

Échec tactique, la bataille de Bénévent représenta au contraire pour Rome un incontestable succès stratégique. Dans les rencontres mentionnées plus haut, l'armée de Pyrrhus avait subi de lourdes pertes. Il faut leur ajouter celles qui avaient été supportées en Sicile, où le roi était passé pour combattre les Carthaginois, alors alliés de Rome. Elles ne sont pas quantifiables, mais elles furent certainement lourdes elles aussi, en particulier lors de la déroute navale qui marqua le retour à travers le détroit de Messine. Beaucoup des morts, sinon la majeure partie d'entre eux, appartenaient probablement au corps des phalangites. Précieux par leur fonction dans la bataille, ces derniers représentaient une composante de l'armée qu'il était impossible de remplacer, au moins dans de brefs délais. La raison de l'échec de Pyrrhus est donc stratégique et doit être cherchée, à mon avis, dans l'épuisement progressif de ses meilleures troupes et en particulier dans la disparition quasi totale de l'infanterie de ligne qui l'avait accompagné depuis

l'Épire. Les troupes d'*élite*[1] engagées à Bénévent semblent être composées pour l'essentiel d'Italiens, pourvus d'un armement mal adapté à un combat en ordre clos. C'est ainsi que l'armée qui fut contrainte par les légions à céder le terrain n'était plus – ou au moins n'était plus intégralement – une phalange de type macédonien. L'état de ses troupes qui étaient complètement épuisées, la fronde toujours plus prononcée des alliés grecs et la forte lassitude des Italiens furent les facteurs qui finirent par contraindre le roi d'Épire à abandonner la partie et à quitter la péninsule.

Bibliographie

1. G. Dumézil, *Les Dieux des Germains*, Paris, 1959, p. 68-69 (*Gli dei dei Germani* cité, p. 84), aborde le problème du duel judiciaire d'une manière générale; pour le changement de cette pratique rituelle de la part des Romains, outre le même Dumézil (*Horace et les Curiaces*, Paris, 1942), voir aussi R. Bloch, *App. IV.* (*Combats singuliers entre Gaulois et Romains : faits vécus et traditions celtiques*) à Tite-Live, *Histoire romaine, Livre VII,* Les Belles Lettres, Paris, 1968, p. 108-117. Sur les « dépouilles opimes » : M. Rampelberg, « Les dépouilles opimes à Rome des débuts de la République à Octave », *Revue française de droit français et étranger* LVI (1978), p. 191-214. Cf. aussi Michel, *La Folie avant Foucault*, Paris, 1981, p. 517-525.

Pour l'organisation centuriate, outre les travaux classiques de P. Fraccaro (« La storia dell'antichissimo esercito romano e l'età dell'ordinamento centuriato », in : *Atti del II congresso nazionale di studî romani,* III, Rome, 1931, p. 91-97 = Id., *Opuscula*, II, Pavie, 1957, p. 287-292), cf., entre autres :

1. En français dans le texte.

F. De Martino, « Territorio, popolazione e ordinamento centuriato », *BIDR* LXXX (1977), p. 1-22 ; J.-C. Richard, « Classis-infra classem », *RPh* LI (1977), p. 229-236 ; Id., « Proletarius. Quelques remarques sur l'organisation servienne », *AC* XLVII (1978), p. 438-447 ; Id., « Notes sur la participation militaire dans la Rome archaïque », *DHA* XII (1986), p. 185-204 ; C. Ampolo, *La città riformata e l'organizzazione centuriata. Lo spazio, il tempo, il sacro nella nuova realtà urbana*, *Storia di Roma*, I, Turin, 1988, p. 203-259.

Pour l'armée archaïque et pour le passage de l'armée hoplitique à l'armée manipulaire, on lira, entre autres : Garlan, *La Guerre* cité, p. 100 ; Ed. Meyer, *Das römische Manipularheer, seine Entwicklung und seine Vorstufen, « Kleine Schriften »*, II, Halle, 1924, p. 193-329 ; A. Alföldi, *Der frührömische Reiteradel und seine Ehrenabzeichen*, Baden-Baden, 1952 ; P. Fraccaro, « L'ordinamento manipolare », in : *Opuscula*, IV, Pavie, 1975, p. 41-57 ; Id., « Livio VIII.8 », *ibid.*, 59-64 ; J. Cels Saint-Hilaire et C. Feuvrier Prévotat, « Guerres, échanges, pouvoir à Rome à l'époque archaïque », *DHA* V (1979), p. 104-136 ; W. Markov-H. Helmert, *L'histoire à travers les batailles, de Kadesh à Hiroshima*, Leipzig, 1980, p. 63 ; J. Martinez et Pinna Nieto, *Los origenes del ejército romano*, Madrid, 1981 ; Id., « La introducción del ejército hoplitico en Roma », *CTEER* XVI (1982), p. 33-44 ; Chr. Saulnier, *L'Armée et la guerre dans le monde étrusco-romain (VIIIe-IVe siècles)*, Paris, 1980 ; R. Bloch et Ch. Guittard, *Introduction à Tite-Live, Histoire romaine, Livre VIII*, Les Belles Lettres, Paris 1987, en particulier CXIV sv. Sur les aspects militaires du système d'alliances des Romains : V. Ilari, *Gli Italici nelle strutture militari romane*, Milan, 1974. Sur le changement de perspective, changement également idéologique, voir P.-M. Martin, « Mutation idéologique dans les figures de héros républicains entre 362 et 269 avant J.-C. », *REL* LX (1982), p. 150 sv.

On a parfois pensé que le modèle militaire samnite se trouvait à l'origine du changement d'organisation des Romains. Sur les rapports entre ces deux types de structures, fort différents, il existe des travaux récents et excellents : A. Rouveret (« Tite-Live, *Histoire romaine* IX, 40. La description des armes samnites ou les pièges de la symétrie », in : *Guerre et sociétés en Italie aux Ve et IVe siècles avant J.-C. Les indices fournis par l'armement et les techniques de combat. Table ronde É.N.S., Paris, 5 mai 1984*, textes réunis par A.-M. Adam et A. Rouveret, Paris, École normale supérieure, 1986 [1988], p. 91-120), qui met en garde contre les symétries factices et contre les représentations du récit de Tite-Live ; au contraire, elle fait apparaître la perception des liens qui existent entre des structures et des mentalités différentes ; D. Briquel (« La tradition sur l'emprunt d'armes samnites par Rome », *ibid.*, p. 65-89) souligne un fait : l'origine samnite d'une partie de l'armement (*scutum*, *pilum*) reste une donnée qui ne permet, en réalité, aucune conclusion certaine sur les transformations des structures militaires romaines. Quant à Ch. Guittard (« Les sources littéraires et historiques concernant l'armement du légionnaire romain », *ibid.*, p. 51-64), il préfère la tradition qui met en rapport l'introduction du *scutum* avec l'établissement du *stipendium* à celle qui la situe à une époque de peu antérieure aux guerres samnites. Il préfère donc une époque placée peu avant l'incendie gaulois. Toutefois, et quoi qu'il en soit, l'abandon du *clipeus* n'aurait pas été en soi un élément décisif pour attribuer à une époque plus ancienne la modification de la légion. À mon avis, en fait (cf. G. Brizzi, « I Manliana imperia e la riforma manipolare : l'esercito romano tra ferocia e disciplina », *Sileno* XVI/1-2, 1990, p. 185-206, surtout p. 205-206), l'adoption du bouclier rectangulaire n'entraîne pas nécessairement la fin de la formation hoplitique, qu'il faut au contraire mettre en relation avec la disparition de la *hasta*, la lance de choc, et avec son remplacement par le *pilum*, arme de jet.

2. Les passages cités dans le texte sont extraits de G. Piccaluga, «Fides nella religione romana di età imperiale», in: *ANRW,* II, 17, 2, édit. W. Haase, Berlin-New York, 1981, p. 707; et de P. Frezza, «In tema di relazioni internazionali nel mondo greco e romano», *SDHI* XXXIII (1967), p. 353-354; *id.*, «Le relazioni internazionali di Roma nel terzo e secondo secolo a.C.», *SDHI* XXXV (1969), p. 348-349.

L'opinion dominante sur le triomphe est qu'il s'agit à l'origine d'un rite de purification. Cf., par exemple, G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer,* Munich 1912[2] (réimpr. 1971), p. 104; W. Ehlers, «Triumphus», *PW* VII A (1948), col. 496; G.-Ch. Picard, *Les trophées des Romains*, Paris 1954, p. 124-131; G. De Francisci, *Primordia civitatis*, Rome, 1959, p. 303. Seul Versnel (*Triumphus. An Inquiry into the Origin and Meaning of the Roman Triumph*, Leyde, 1970) a voulu voir dans le vainqueur qui retourne dans sa cité le guerrier qui porte sur lui le *mana* des ennemis tués. Sa thèse ne semble pas avoir convaincu beaucoup de lecteurs.

Le volume fondamental sur Fides (bien qu'il n'en étudie pas toujours tous les aspects) est dû à G. Freyburger, *Fides. Étude sémantique et religieuse depuis les origines jusqu'à l'époque augustéenne,* Paris, 1986; il faut encore lire, bien qu'ils soient anciens, les travaux (tous en français) de Boyancé et de Piganiol, d'Heurgon, Grimal, Hellegouarc'h (que je me dispenserai de citer, parce qu'ils sont présents dans la bibliographie générale). Pour divers niveaux d'application de cette valeur, excellent article de M.A. Levi, «Manus, fides, fides publica», *PP* XL (1985), p. 308 sv.

On a beaucoup écrit sur le *bellum iustum.* Parmi les travaux les plus récents: S. Albert, *Bellum iustum. Die Theorie des "gerechten Krieges" und ihre praktische Bedeutung für die auswärtigen Auseinandersetzungen Roms in republikanischer Zeit,* Kallmünz, 1980; S. Clavadetscher-Thürlemann, *Bellum iustum. Versuch einer Ideengeschichte*, Zurich, 1985; G. Achard,

«Bellum iustum, bellum sceleratum sous les rois et sous la république», *BollStLat* XXIV (1994), p. 474-486; J.-L. Ferrary, «Ius fetiale et diplomatie», in: *Les relations internationales. Actes du Colloque de Strasbourg, 15-17 juin 1993*, édit. É. Frézouls et A. Jacquemin, Paris 1995, p. 411-432; et aussi (en dernier lieu, avec quelques idées nouvelles) L. Loreto, *Il bellum iustum e i suoi equivoci. Cicerone ed una componente della rappresentazione romana del Völkerrecht antico*, Naples 2001.

Le problème de *fides* est complètement traité, du point de vue de ses rapports non seulement avec la politique et la diplomatie mais encore avec le sentiment le plus intime des Romains (également et surtout dans le domaine de la guerre...) par G. Brizzi, «La "cavalleria" dei Romani. L'etica aristocratica fino all'età delle guerre puniche», in: *Forme dell'identità cavalleresca,* 2 (= «L'immagine riflessa», XII/2, 1989), p. 311-341. Voir aussi, pour les premières formes d'intégration et pour l'origine du *ius gentium*, Id., «Forme di integrazione a Roma tra l'età monarchica e la prima Repubblica: qualche ulteriore considerazione», in: *Integrazione mescolanza rifiuto. Incontri di popoli, lingue, culture in Europa dall'Antichità all'Umanesimo, Atti del convegno internazionale, Cividale del Friuli, 21-23 settembre 2000*, édit. G. Urso, Rome, 2001, p. 115-227.

3. En général, sur le Samnium, la nature de son territoire et son habitat: E. T. Salmon, *Il Sannio e i Sanniti,* trad. it., Turin 1985, p. 85-86. Cf. A. La Regina, *Sannio, Pentri e Frentani dal VI al I sec. a.C.*, Rome 1980, p. 37.

Selon le dernier auteur cité (Id., «I Sanniti», in: *Italia omnium terrarum parens. La civiltà degli Enotri, Choni, Ausoni, Sanniti, Lucani, Brettii, Sicani, Siculi, Elimi*, Milan, 1989, p. 362-376), les centres peuplés n'auraient pas été destinés à une fonction normale d'habitat, ils n'auraient constitué que le système défensif des différentes communautés.

Contra, d'autres auteurs ont pensé à une fonction d'habitat plus ou moins permanent : par exemple, S.P. Oakley, *The Hill-forts of the Samnites (= Archeological monographs of the British School at Rome, 10)*, Londres, 1995, p. 141-142. Cf. aussi C. Letta, « "Oppida" », "vici" e "pagi" in area marsa », in : *Geografia e storiografia nel mondo classico, CISA XIV*, Milan 1988, p. 217-233 ; Id., « Dall' "oppidum" al "nomen" : i diversi livelli dell'aggregazione politica del mondo osco-umbro », in : *Federazioni e federalismo nell' Europa antica, Bergame, 21-25 settembre 1992*, édit. L. Aigner Foresti, A. Barzanò, C. Bearzot, L. Prandi, G. Zecchini, Milan, 1994, p. 387-405.

La définition de la région militaire est reprise de celle qui est proposée dans l'*Enciclopedia Militare,* s.v. *regione militare*, citée par F. Russo, *Dai Sanniti all'esercito italiano. La Regione Fortificata del Matese*, Rome, 1991, p. 44, note 83.

Outre les travaux de D. Briquel et d'A. Rouveret déjà cités, on verra, pour les structures militaires des Samnites : Chr. Saulnier, *L'Armée et la guerre chez les peuples samnites (VIIe-IVe siècles)*, Paris, 1983 (en particulier, pour l'armement, p. 17-33, 84-86). À ces œuvres, nous ajouterons quelques contributions de l'auteur : l'article intitulé « Società e guerra nelle culture antiche d'Italia », in : *Antiche genti d'Italia,* édit. P.G. Guzzo, S. Moscati, G. Susini, Rome, 1990, p. 89 ; et la partie consacrée aux Samnites dans un essai plus large sur la guerre en montagne (problème sur lequel il faudra revenir) : « Scene di guerra in montagna », in : *Gli antichi e la montagna. Les anciens et la montagne. Atti del Convegno – Aosta, 21-23 settembre 1999,* édit. S. Giorcelli Bersani, Turin, 2001, p. 199-201, 208.

Sur Pyrrhus : G. Nenci, *Pirro. Aspirazioni egemoniche ed equilibrio mediterraneo,* Turin, 1953 ; P. Lévêque, *Pyrrhos*, I-II, Paris, 1957 ; J. Carcopino, *Profils de conquérants*, Paris, 1961, p. 9-108 ; D. Kienast, « Pyrrhos », n° 13, *PW* XXIV,

1963, col. 108-165 ; P. Garoufalias, *Pyrrhos King of Epirus,* Londres, 1979.

Sur la bataille d'Ausculum : K. J. Beloch, *Griechische Geschichte*, IV, 2, Berlin-Leipzig 1927[2], p. 465 sv. (en particulier p. 470, note 1) ; L. Pareti, *Storia di Roma e del mondo romano*, II, Turin 1952, p. 20 ; G. De Sanctis, *Storia dei Romani*, II, Florence 1960[2], p. 379 ; M.D. Marin, *Topografia storica della Daunia antica*, Naples, 1970, p. 115 (la rencontre n'eut pas lieu sur le Carapelle, comme l'affirment, entre autres, R. Von Scala, *Der pyrrische Krieg*, Diss. Berlin-Leipzig 1884, p. 148, note 4, et E.T. Salmon, « A Topographical Study of the Battle of Ausculum », *PBSR* 1932, p. 44-51, mais sur l'Ofante). Sur la campagne de Sicile : I.A. Vartsos, « Osservazioni sulla campagna di Pirro in Sicilia », *Kokalos* XVI (1970), p. 89-97.

En se fondant sur les études de Koechly, A.-J. Reinach (*pilum*, in : Daremberg-Saglio, *DictAnt* IV, 1, Paris, 1907 [réimpr. anast. Graz 1969], p. 482) avait déjà formulé l'hypothèse que la plupart des pertes qui ont été infligées aux forces épirotes venaient des *pila*.

C'est à Lévêque (*Pyrrhos* cité, 2, p. 516-536, en particulier 525-527) que l'on doit la meilleure reconstitution de la bataille de Bénévent ; cette reconstitution, à ma connaissance, n'a pas été reprise récemment ni soumise à un nouvel examen. Bien qu'ils aient rapporté les événements de manière assez générale, deux auteurs semblent se référer au texte de Lévêque : Ed. Will, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30),* I, Nancy 1979[2], p. 129-130, décrit cette bataille ; et G. Marasco (dans les notes au récit fait par Plutarque de la bataille : *Vite di Plutarco,* V, *Demetrio e Antonio-Pirro e Mario* ; *Arato* ; *Artaserse* ; *Agide-Cleomene e Tiberio-Gaio Gracco*, édit. G. Marasco, Turin, 1994, p. 380, notes 72 et 73).

Deux articles de l'auteur sont consacrés aux batailles entre les Romains et Pyrrhus, mais deux d'entre eux sont encore sous presse : G. Brizzi, *Fatti d'arme sull'Ofanto : considerazioni*

sulla battaglia di Ausculum (279 a.C.); et Id. : « Ancora sul confronto tra legione e phalange : qualche ulteriore considerazione », in : *Poikilma. Studi in onore di Michele R. Cataudella in occasione del 60° compleanno*, édit. S. Bianchetti *et al.*, La Spezia, 2001 [édit. 2002], p. 189-200.

CHAPITRE III

Carthage et Rome

1. L'avant-guerre

Nous aurions tenu des propos assez différents sur Carthage si l'objet de ce livre avait été la marine de guerre, que les Carthaginois ont toujours considérée comme l'élément le plus précieux de leur organisation militaire. Les Carthaginois furent capables de mettre en œuvre, au cours du Ve siècle, un programme visant à la construction de quadrirèmes ou tétrères, puis, ensuite, de quinquérèmes ou pentères ; ces navires constituaient les principaux et les plus modernes des vaisseaux de ligne au temps du conflit avec Rome qui eut pour enjeu la Sicile (264-241 avant J.-C.). Ils se montrèrent aussi capables de construire des navires très modernes, recourant à des technologies d'avant-garde qui permettaient un montage très rapide de la coque par l'assemblage d'éléments préfabriqués. Enfin, grâce à leurs amiraux, ils conçurent une tactique très novatrice dans le domaine de la guerre navale, et ils conservèrent longtemps des flottes supérieures à toutes celles qui naviguaient en Méditerranée. À l'intérieur de la partie occidentale de cette mer, ils purent ainsi exercer pendant des siècles une vraie et originale thalassocratie.

L'apport des Puniques à l'évolution de l'art militaire terrestre est au contraire bien différent. Certes, on ne connaît

que bien peu de choses sur leur organisation tactique archaïque, et encore n'est-ce qu'à travers des métaphores, de manière incomplète, grâce aux sources classiques et aux données de l'archéologie. Il est néanmoins permis de penser que les armées de la cité africaine ont conservé pendant longtemps beaucoup de caractères primitifs et de traits qui renvoyaient aux structures de la mère patrie orientale (comme les chars à faux, par exemple, dont l'emploi est encore attesté pendant les expéditions de Sicile dans les années 480, 396, 345 et 340). Bien que les Puniques aient été considérés (et nous verrons pourquoi) comme un peuple peu courageux et, ce qui est pire, médiocrement intéressé par la guerre, du moins selon un préjugé commun à toute l'Antiquité[1], ils se sont pourtant finalement résolus à rénover leur appareil militaire et ils l'ont organisé, lui aussi, sur le modèle grec. En fait, au plus tard à la bataille de Crimisos (339 avant J.-C.), non seulement les Carthaginois mirent en ligne des formations d'infanterie lourde, mais encore, du moins si l'indication[2] selon laquelle ils constituèrent un « bataillon sacré » sur le modèle thébain est juste, ils tentèrent de s'aligner sur les innovations les plus récentes de la science militaire grecque. Il ne s'agit pourtant que de mesures fondées exclusivement sur l'imitation, sans originalité, parce qu'il leur manquait un élément essentiel du modèle grec, à savoir la participation, l'implication émotionnelle dans un phénomène, la guerre, qu'ils cherchaient toujours à chasser de leur vie quotidienne à la différence des Hellènes.

On constate, dans les cités-États de la Grèce et à Rome, l'existence d'un lien étroit entre les droits politiques et les devoirs militaires ; à l'origine, l'assemblée populaire n'était rien d'autre que l'armée civique appelée à émettre des avis

1. On verra, par exemple, Polybe, VI, 52, 3-4, et Diodore de Sicile, V, 38, 3.

2. Voir encore Diodore de Sicile, XVI, 80, 4 ; XX, 10, 6 ; 11, 1.

politiques. On a remarqué qu'on ne trouve rien de semblable à Carthage. Il faut probablement chercher la cause première de cette attitude dans la forte vocation mercantile de cette cité. De manière générale, en effet, l'aventure militaire n'attirait pas beaucoup un peuple plus tourné vers la navigation et le commerce[1]. Et l'activité guerrière menée pour le seul goût du hasard semble avoir toujours été sans attraits pour lui. Les Carthaginois espéraient que les guerres seraient brèves, surtout si elles devaient avoir un coût élevé en termes d'obligations militaires, de destructions et de pertes humaines. Et ils se résignaient sans trop de douleur à les terminer, même par une défaite, si le destin ne leur avait pas été favorable. Une seule cité, même si elle était peuplée, ne pouvait pas sans s'épuiser mettre en campagne les armées qui étaient nécessaires pour une politique de conquêtes. Il était impossible de soustraire des citoyens à leur famille, à leur travail, à leurs affaires, en leur demandant d'exposer ou de sacrifier leur vie dans des expéditions fréquentes et lointaines, sans détruire ce commerce et cette industrie qu'ils voulaient au contraire développer en ouvrant de nouveaux marchés[2].

L'habitude d'affronter la guerre en tenant compte de l'utilité et des avantages qu'elle pouvait procurer, conditionna évidemment les choix des Carthaginois dans le domaine de la politique extérieure. Cette tradition n'empêcha pas la naissance, par moments, d'un authentique impérialisme, évidemment de nature très mercantile. En conséquence, elle influença à la longue de manière décisive – et là jouèrent aussi des raisons de politique intérieure – toute leur attitude dans le domaine des affaires militaires, au moins terrestres. À l'origine, les armées puniques avaient été composées de citoyens, en apparence plutôt fiers de leurs

1. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, p. 541.
2. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, II, p. 331.

qualités militaires, s'il est vrai qu'ils avaient coutume de porter des anneaux aussi nombreux que les campagnes militaires auxquelles ils avaient participé. Par la suite, elles eurent de plus en plus recours, et de manière de plus en plus massive, d'abord à leurs sujets et à leurs alliés, puis à des mercenaires, organisant les uns et les autres en unités autonomes.

Parce que tous les soldats de Carthage étaient des professionnels qui recevaient un salaire régulier, il n'est pas toujours facile d'établir une distinction nette entre les différentes forces qui composaient ses armées. Il semble certain, toutefois, que les mercenaires étaient liés par un contrat qui s'achevait à la fin de la guerre. En général, il fixait le montant du salaire et il comportait des clauses et des indemnités particulières.

Quoi qu'il en soit, la présence de mercenaires finit par s'imposer de manière exclusive. Et la composition des armées carthaginoises devint ainsi toujours plus hétérogène ; elles regroupaient des forces venant de tous les secteurs de la Méditerranée. On y voyait des *Afri* ou Libyens, indigènes africains qui combattirent donc pour Carthage, et des Numides, les Berbères de l'intérieur du continent, qui formaient une merveilleuse cavalerie légère ; des Corses et des Sardes ; des Baléares, eux aussi appartenant à une population insulaire, spécialisés dans l'usage des frondes ; des Gaulois ; et, particulièrement nombreux dans la dernière période, celle des conflits avec Rome, des Ligures, des Ibères, et aussi des contingents de troupes grecques. Même les officiers subalternes étaient des mercenaires. Venus avec leurs contingents nationaux, ils vivaient avec leurs troupes et ils partageaient leur vie quotidienne.

Au terme d'un processus de désaffection à l'égard de l'armée qui semble s'être développé de manière croissante et continue, les citoyens furent finalement exemptés de tout service militaire sauf pour le cas où il aurait fallu défendre le

territoire africain. Au moins à partir du IIIe siècle, il n'y eut comme Carthaginois, au sein des armées, que les officiers supérieurs et les commandants en chef ; ils étaient choisis parmi les membres de l'aristocratie. Pourtant, les Carthaginois n'étaient traditionnellement pas bienveillants à l'égard de leurs généraux[1]. Concrètement, ces derniers étaient exposés à toutes sortes de sanctions et à de vrais dangers physiques : non seulement ils pouvaient être condamnés à des amendes, révoqués ou tout simplement mis à mort, mais encore ils étaient constamment suspectés par une oligarchie jalouse de son propre pouvoir et prompte à réagir au moindre doute à l'égard de celui des siens qui pourrait nourrir des tentations d'autoritarisme. La crainte que suscitait cette hostilité était telle que même les hommes les meilleurs étaient souvent enclins à refuser d'assumer quelque poste de commandement que ce soit.

2. Les réformes des Barcides : la première phase

Le tableau, essentiellement statique, qui a été brossé au paragraphe précédent n'est naturellement valable que pour les premiers siècles. Il concerne l'organisation militaire de Carthage au temps des interminables conflits avec les Grecs d'Occident, surtout pour le contrôle de la Sicile. Vers la fin du premier conflit avec Rome, on assiste toutefois à une surprenante métamorphose ; d'abord longs et hésitants, les progrès de Carthage dans ce domaine subirent une accélération inattendue à partir du milieu du IIIe siècle. Il n'est pas possible de savoir avec précision quels facteurs culturels et sociaux l'ont facilitée et rendue possible. Mais l'évolution générale de cette période et la progressive hellénisation de la

1. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, II, p. 425-426.

cité africaine ne furent certainement pas étrangères au processus. Il semble, – et ce n'est pas un hasard –, que cette hellénisation a reçu un appui aussi remarquable qu'enthousiaste chez les Barcides, la famille d'Hannibal, celle qui, d'ailleurs, a mené à bonne fin cette mutation tactique.

Il est également possible que le climat ait profondément changé dans la cité à la suite des difficultés provoquées par ce que l'on appelle la révolte des mercenaires (ce terrible conflit, survenu au terme de la première guerre « punique », avait éclaté avec le soulèvement des troupes ramenées de Sicile et il s'était étendu ensuite à tout l'empire de Carthage, pas seulement aux Libyens : 241-238 avant J.-C.). On peut voir un symptôme évident et concret de l'évolution (on se rappelle ce qui a été dit plus haut sur la méfiance de l'oligarchie punique à l'égard du pouvoir excessif des chefs militaires) dans une mesure législative, inspirée par Hamilcar et lancée avec l'appui de son gendre Hasdrubal le Beau : elle permettait aux armées puniques de choisir elles-mêmes leur commandant[1]. Un si grand changement interne, politique et culturel, libéra peut-être pour la première fois, dans ce domaine et à ce moment, le « génie » punique, lui permettant de se manifester complètement. Et il amorça un processus qui, étendu par la suite à Rome, aurait profondément influencé les solutions tactiques appliquées dans tout l'Occident.

D'après la tradition, ce fut un mercenaire grec combattant pour les Carthaginois, le Spartiate Xanthippe, qui, durant la guerre pour la Sicile (264-241 avant J.-C.), leur apprit la manœuvre d'enveloppement de type macédonien ; il leur enseigna aussi, dans la bataille de Tunis, à vaincre les légions de Régulus, jusqu'alors invaincues, *non virtute sed arte*[2], non pas par le courage mais par la science de la guerre. Cette vraie révolution éclata à ce moment précis en plein

1. Polybe, I, 82, 4.
2. Végèce, *De re militari*, 3, *praef.*

cœur de la cité africaine. Comme pour Philippe II et Alexandre le Grand, les progrès ou, mieux, le véritable bond en avant accompli dans l'art militaire antique, furent effectués grâce aux leçons de deux personnalités extraordinaires, de deux généraux parmi les plus grands de tous les temps, l'un et l'autre d'origine punique et eux aussi, comme Philippe et Alexandre, père et fils. En l'espace d'une génération seulement, naquirent à Carthage d'abord Hamilcar puis Hannibal Barca.

Quoique certains auteurs aient douté qu'on puisse vraiment parler d'une tradition militaire en quelque sorte familiale chez les Barcides, qui aurait culminé avec la dernière et la plus grande figure de la famille, il semble incontestable que les deux personnages principaux ont été liés, entre eux et avec Xanthippe, par une sorte de « fil rouge [1] », de ligne conceptuelle ininterrompue. Hamilcar, plus jeune que le Spartiate, ne fut pas le commandant des Puniques à la bataille de Tunis, contrairement à ce que croyait Cicéron [2]; il a seulement pu, au mieux, y servir comme officier subalterne. Mais il a certainement été lié à Xanthippe, qu'il semble avoir pris pour modèle personnel, et dont il prolongea les conceptions.

Comme son fils par la suite, Hamilcar dut lire jusqu'à les connaître par cœur toutes les œuvres contemporaines consacrées à l'art de la guerre, les *Éphémérides royales* d'Eumène de Kardia et l'histoire de Ptolémée Sôter, les *Praxeis* de Kallisthène (qui racontait les exploits d'Alexandre le Grand) et les *Mémoires* de Pyrrhus, le récit de son historien, Proxène, et, évidemment, le journal de Xanthippe. Et il est assuré que, dans la suite, devant trouver un maître grec qui puisse éduquer son fils aîné dans la péninsule Ibérique, il le chercha dans le milieu laconien, et il le découvrit dans la

1. En français dans le texte.
2. *De officiis*, III, 26, 99.

personne du célèbre Sosilos de Sparte, qui aurait suivi son élève en Italie et serait devenu son historien.

Une sorte de parallèle entre les deux figures de Spartiates a du reste été tracée par Végèce, qui, après avoir rappelé le souvenir de Xanthippe, affirme[1] qu'Hannibal, sur le point de se mettre en marche contre Rome, fit choix d'un instructeur spartiate, *cuius monitis tot consules tantasque legiones inferior numero interemit*, « grâce aux conseils de qui il tua tant de consuls et détruisit tant de légions ». Au-delà du sous-entendu naïf de cet auteur tardif qui, entre les lignes, semble attribuer au maître des mérites qui appartiennent tous à l'élève, ce qui importe ici c'est de rappeler que ce fut son père qui donna ce maître à Hannibal, alors que ce dernier était encore enfant. Et ainsi on peut dire que ce choix fait apparaître une continuité en quelque sorte idéale entre Xanthippe et Hannibal, et que le rapprochement entre les tactiques respectives met en évidence, comme nous le verrons, une sorte de *sphragis*, une marque commune qui ne peut mentir.

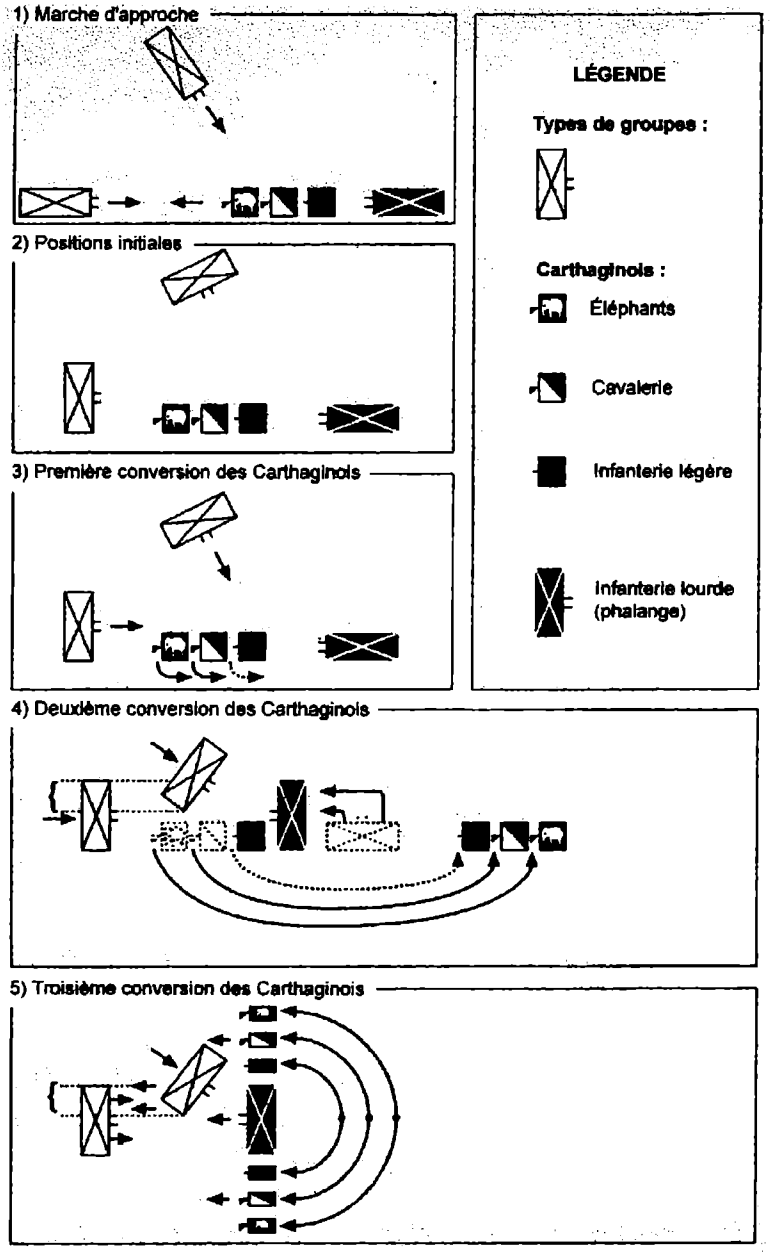
Pour les deux premiers personnages, les renseignements disponibles sont, cependant, assez limités. Pour autant que nous le sachions, Xanthippe ne fut l'acteur que d'un seul grand fait d'armes, la bataille dite « de Tunis », qu'il a précisément remportée contre Régulus. Pour Hamilcar, en revanche, les sources rapportent une multitude de rencontres mineures : il en fut le protagoniste d'abord en Sicile contre les Romains, puis durant les opérations pour la conquête de l'Espagne, dans la dernière partie de sa vie. Elles mentionnent aussi au moins trois grands épisodes, tous survenus durant l'*inexpiabile bellum*, la guerre des mercenaires. Il s'agit de la bataille du *Bagradas* (la Medjerda), du blocus des insurgés à Prion et de la victoire définitive sur les

1. Passage cité.

dernières forces rebelles de Matho, remportée malgré la supériorité numérique de ce dernier. Mais seul le premier événement permet d'entrevoir une conception de sa tactique, parce que le second se réduit à une géniale opération de siège destinée à épuiser l'ennemi, et parce que nous ne savons rien du troisième, ni les préliminaires, ni la localisation, ni les modalités des opérations.

À la rencontre de Tunis (255 avant J.-C.), les Romains adoptèrent l'ordre de bataille habituel, avec un écran de vélites chargés de couvrir l'infanterie lourde et avec la cavalerie aux ailes ; ils ne modifièrent que la densité et la profondeur des manipules, peut-être dans le but de s'opposer en quelque manière à la charge des éléphants. Xanthippe plaça au centre de son dispositif la phalange de citoyens, et il protégea son front avec les éléphants, garnissant les ailes avec les mercenaires et les cavaliers, toujours supérieurs en nombre à ceux des Romains.

Le déroulement de la rencontre est, au fond, simple et facile à reconstituer. À l'attaque des éléphants et de la cavalerie puniques répond une marche en avant des légions. Celles-ci remportent un succès partiel, s'il est vrai que, s'infléchissant encore plus vers l'extérieur, peut-être pour éviter la charge des fauves, l'aile gauche de Régulus a réussi à repousser les mercenaires qu'elle avait en face d'elle, les poursuivant jusqu'à leur camp. Mais ailleurs ce fut le désastre. Pendant que les cavaliers puniques chassaient du champ de bataille les forces montées des Romains, inférieures en nombre, les éléphants bousculaient avec impétuosité les vélites et attaquaient le centre adverse. Malgré leur résistance, les survivants de ce noyau furent finalement anéantis. Ceux qui réussirent à s'ouvrir une route parmi les éléphants furent broyés dans leur rencontre avec la phalange carthaginoise, encore intacte. Les autres furent écrasés entre les fauves qui chargeaient et les cavaliers qui, entre-temps, étaient revenus pour les attaquer sur les flancs et à revers.



6. La bataille du *Bagradas*
(L. Loreto, *La grande insurrezione libica contro Cartagine del 241-237 a. C.*, École fr. de Rome, Rome 1995).

Dans la bataille du *Bagradas* (document n° 6), qui eut lieu peut-être dans la belle saison de l'année 240 avant J.-C., et qui fut conduite par Hamilcar contre les forces numériquement très supérieures de deux armées rebelles, le Barcide dut son succès à l'admirable mouvement coordonné effectué tantôt par la phalange tantôt, et surtout, par une avant-garde composée de contingents, non mêlés entre eux, d'éléphants, de cavaliers et de troupes légères. Pendant que ces dernières glissaient sur le flanc gauche de l'armée en marche, se plaçant en un premier temps à l'arrière-garde, l'infanterie lourde opéra une conversion, passant de l'ordre en colonne à l'ordre de bataille. La manœuvre fut ensuite achevée par les autres unités qui firent une conversion pour se placer sur les flancs du dispositif. Ce mouvement déséquilibra un ennemi dont les deux corps, venant de points opposés, d'Utique et du pont sur le *Bagradas*, étaient en contact visuel, mais ne s'étaient pas encore réunis. Les troupes d'Utique étaient plus proches et probablement convaincues qu'elles pourraient surprendre l'armée punique qui était en ordre de marche et elles attaquèrent les premières. Mais, comme on l'a dit, entre-temps Hamilcar avait réagi et il avait disposé ses hommes en formation parfaite, présentant un front élargi. Déconcerté encore plus par la manœuvre initiale du Barcide, qui avait fait reculer sa propre avant-garde, le premier contingent des insurgés se présenta alors pour le choc dans un complet désordre, et il fut vite repoussé. Se repliant sans ordre, il rencontra ensuite l'autre corps d'armée rebelle, qui accourait depuis le pont du *Bagradas* et qui fut mis en déroute à son tour, probablement sous les coups de la cavalerie et des éléphants d'Hamilcar.

Il n'est pas facile de juger la valeur tactique du Barcide à partir de ce seul épisode. Pour évaluer ce qu'il a accompli en Sicile, il faut voir qu'il y a mené une des formes de lutte qui semble lui être propre, la guérilla, l'incursion rapide, le coup de main agile et audacieux. C'est ce qui ferait de lui

– qu'on pardonne le parallèle – une sorte de Garibaldi punique. Mais, au Bagradas, il n'avait sous ses ordres qu'un corps réduit, à peine plus de 10 000 hommes. De la sorte, nous ignorons quels auraient été ses talents de manœuvrier avec des effectifs plus importants et ce qu'il aurait pu faire dans une vraie bataille en rase campagne.

On a rapporté que les Romains, qui s'y connaissaient, ont dit qu'il fallait le compter au nombre des grands capitaines, et cela pas seulement parce que Cornelius Nepos l'avait placé parmi les *excellentes duces exterarum gentium*, « les grands capitaines des nations étrangères », et pas seulement parce que Polybe[1] a écrit explicitement qu'il était « le meilleur général par son jugement et sa hardiesse » de toute la première guerre punique. En ce qui concerne la fin des hostilités en Sicile, quand les Puniques durent évacuer Lilybée, Drépane et Eryx (241 avant J.-C.), la *res publica*, encore respectueuse de son éthique de guerre traditionnelle, lui a permis de conserver ses armes et surtout de garder avec lui les déserteurs, geste d'une extraordinaire signification et honneur qui, à ma connaissance, n'a jamais été accordé à un autre, ni avant ni après lui ; il impliquait que Rome reconnaissait ne pas l'avoir vaincu.

Il est possible de tirer quelques autres conclusions vraisemblables de l'emploi des éléphants tel qu'il a été fait par les deux généraux. L'un et l'autre se montrèrent de véritables maîtres dans le recours à cette arme offensive. Cependant, Xanthippe et Hamilcar disposèrent les animaux de manière apparemment différente, Xanthippe sur le front de sa formation, devant la phalange des citoyens, Hamilcar sur les ailes. Mais la diversité n'était qu'apparente, parce que les dispositifs répondaient pour l'un et l'autre à un même critère, celui d'appuyer la composante tactique la plus faible

1. Polybe, I, 64, 6.

de leur dispositif. Force extrêmement versatile et pas toujours très sûre, les éléphants pouvaient être placés sur les flancs pour appuyer une charge de cavalerie ; ils pouvaient être disposés sur le front de l'armée, pour filtrer et émousser les attaques de l'infanterie ennemie. Si mon hypothèse est juste[1], ce choix incite à penser que la composante la plus faible de l'armée de Xanthippe devait être son infanterie lourde, peut-être alors composée d'hoplites. Et il faut croire qu'au *Bagradas* Hamilcar, évidemment très attentif à tous les développements récents de la science militaire grecque, avait au contraire, peut-être pour la première fois dans l'histoire militaire punique, aligné des unités de phalangites armés à la macédonienne.

S'il en est ainsi, ses choix furent reniés par Hannibal au moins dans ce domaine, comme nous le verrons. Hamilcar, toutefois, lui avait montré pour la première fois comment il est possible d'effectuer une manœuvre enveloppante en faisant reculer son propre centre pour le soustraire à la poussée des ennemis et en avançant en même temps les ailes de son infanterie. On ne peut pas omettre une comparaison, en quelque sorte inévitable, naturellement, avec les chefs-d'œuvre tactiques que son fils a accomplis par la suite. La manœuvre du *Bagradas* rappelle celle de Cannes, celle de l'Ofante, contre les Romains, par la grâce de danseur ou plutôt de torero, avec laquelle le général accompagna, en l'évitant, l'attaque du corps ennemi. Elle rappelle surtout quelques développements que nous retrouverons à la bataille de Zama : retrait des premières lignes, placées initialement à l'arrière de l'armée, puis sur ses flancs, pour allonger le front ; elle rappelle également – tentative réussie, car Spendios n'est pas Scipion l'Africain –, l'attaque de l'ennemi avant qu'il n'ait organisé ses lignes.

1. Brizzi, « Amilcare e Santippo : storie di generali », p. 34-36.

3. Les réformes des Barcides : Hannibal

Hannibal a repris à ses deux prédécesseurs les grandes lignes de leur tactique, en lui conférant davantage de finesse et de précision, avec la supériorité d'un génie. La continuité, entre ces trois personnages qui, pour un temps très court, donnèrent toute sa grandeur à l'armée punique, paraît, comme nous le verrons, indiscutable. Elle semble d'ailleurs confirmer l'existence, au sein de la famille barcide, d'une tradition, d'une sorte d'école de guerre idéale dont les origines premières doivent être recherchées dans la figure de Xanthippe. On peut dire, en substance, que le Spartiate avait introduit à Carthage les techniques militaires hellénistiques ; qu'Hamilcar les avait consolidées et renouvelées ; et qu'Hannibal, finalement, les avait transformées et portées à la perfection, leur greffant en partie des éléments empruntés au modèle romain.

Des trois capitaines, ce dernier fut de loin le plus grand. Le guerrier antique, en particulier le Grec, tient du lion et du renard, nous l'avons vu (d'une manière ou d'une autre, ce *topos* revient sans cesse, pas seulement dans l'aphorisme attribué à Lysandre que nous avons cité plus haut, et, en fin de compte, il se concrétise dans l'admirable portrait du *Prince* de Machiavel). C'est alors que, pour leur malheur, les Romains rencontrent un homme qui semble incarner en lui l'idée même du soldat parfait, un homme qui réunit vraiment en lui toutes les âmes du combattant : le Carthaginois Hannibal.

En ce qui concerne le renard, on peut dire que le Barcide atteint à la perfection les qualités de cet animal au point d'entraîner tout son peuple dans la *damnatio*, la condamnation morale que les Romains prononcèrent contre lui. Le résultat fut que tous les Carthaginois furent accusés d'être voués par nature à la tromperie et à la trahison ; ce reproche reprend partiellement un vieux *topos* des Grecs, celui de la « barbarie punique ». Pourtant, le reproche des Romains

concerne, à mon avis, quelque chose de complètement différent, il possède une connotation qui, au contraire, tire son origine de la culture grecque.

Durant leur conflit avec Hannibal, qui en devint donc le symbole et l'incarnation, les Romains firent pour la première fois l'expérience directe de ce comportement, de ce manque de scrupules, qui était le fruit d'un choix, celui de séparer d'un côté l'éthique de la politique et de l'autre l'éthique de la guerre, ce qui revenait à nier la *fides*. C'est peut-être pour cette raison que, généralisant, ils finirent par attribuer ce comportement à tous les Carthaginois, d'autant plus que, chez le Barcide, il est par définition une *perfidia plus quam punica*[1], «une perfidie plus que punique». Arnaldo Momigliano, un des plus grands maîtres de notre temps, soupçonnait déjà la *punica fides* d'avoir «son correspondant dans la *graeca fides*[2]». En effet, le fils d'Hamilcar l'hérita, non du tempérament punique, mais de son éducation grecque et, en particulier, spartiate; son maître, ne l'oublions pas, avait été le Lacédémonien Sosilos. Bien que les Romains ne l'aient pas compris au début, ce comportement n'était, en fait, rien d'autre que le recours, en diplomatie ou à la guerre, à l'astuce et à l'expédient, la pratique constante et très habile du stratagème sous toutes ses formes, en un mot l'usage de la *metis*. Toujours convenable et digne d'éloges pour lui comme pour ses maîtres les Grecs, elle paraissait cependant étrangère et complètement insupportable aux Romains. Quoi qu'il en soit, leur code éthique archaïque, qui ne prévoyait pas, au moins entre égaux, le recours aux stratagèmes, les laissa longtemps sans défense face à son extraordinaire habileté.

En ce qui concerne le lion, Hannibal est un des plus grands généraux de tous les temps. Au cours d'une

1. Tite-Live, XXI, 4, 9.
2. Momigliano, *Saggezza straniera*, p. 7.

rencontre purement inventée, qui aurait eu lieu à Éphèse en 191 avant J.-C., Scipion lui aurait demandé d'établir une hiérarchie des plus grands généraux de tous les temps. Hannibal lui aurait répondu qu'il plaçait en premier Alexandre le Grand, qui avait été capable de vaincre des armées innombrables avec une poignée d'hommes et de s'aventurer jusqu'aux limites extrêmes du monde. Il aurait mis au deuxième rang Pyrrhus, qui avait enseigné à tout le monde l'art de fortifier les camps et qui, plus que tout autre, avait possédé la capacité de se concilier l'estime et la sympathie générales. Il se serait réservé à lui-même le troisième rang. À l'objection amusée de Scipion, qui lui demanda ce qu'il aurait dit s'il avait réussi à vaincre à Zama, le Barcide aurait rétorqué que, dans ce cas, il se serait placé au-dessus de tous les autres. Totalement imaginaire, on l'a dit, l'anecdote n'en repose pas moins sur des éléments réels. Elle pourrait en fait cacher, comme nous le verrons, une réelle considération d'Hannibal pour son adversaire.

En tout cas, il y a une excessive modestie dans cette hiérarchie. Supérieur à Pyrrhus et, au moins dans la tactique, égal à Alexandre, le Barcide est en réalité le représentant le plus remarquable de la tradition militaire hellénistique. Bien qu'il ait été vaincu parce que la puissance écrasante de l'ennemi romain l'imposait, sa stratégie visa, comme celle d'Alexandre, à faire mouvement rapidement vers le cœur de l'État adverse et à le frapper au cours d'une série de victoires remportées en rase campagne. Il cherche, en un mot, à mener un vrai *Blitzkrieg*, une « guerre éclair ». Quant à la tactique à laquelle il se fiait pour obtenir les succès qu'il espérait remporter, elle consistait en cette manœuvre d'enveloppement qu'il appliqua plusieurs fois sur les champs de bataille d'Italie avec une incomparable maestria. Mais les solutions qu'il avait adoptées pour l'appliquer sont tout à fait nouvelles et elles transformèrent définitivement l'art de la guerre de son temps. C'est pourquoi il est considéré comme

un authentique génie militaire, et il ne peut en aucune manière être enfermé dans le cadre étroit d'une école ni d'un courant de pensée.

Sa réforme est née d'une constatation en apparence très simple, pour ne pas dire banale : pour réussir, une manœuvre tactique, même celle des Macédoniens, doit être adaptée aux troupes dont on dispose, et non l'inverse. Contraint d'utiliser des contingents tirés de milieux que la défaite de Carthage a beaucoup réduits à l'issue du précédent conflit, Hannibal ne peut dorénavant compter que sur des troupes d'origine presque exclusivement barbare. Il lui est interdit de faire des levées dans le sud de l'Italie, en vertu du traité de paix avec Rome ; et les recruteurs puniques semblent désormais tenus à l'écart du monde grec. Pour faire une force efficace d'un vrai ramassis de peuples sauvages, il est donc nécessaire de tirer le meilleur parti des caractéristiques des diverses ethnies qui le composent, en coordonnant leur action durant la bataille dans la mesure du possible.

Comme nous l'avons vu, la tactique hoplitique et, plus encore, la tactique de la phalange fondent leur efficacité sur la cohésion parfaite d'une formation serrée. Mais elles demandent un long entraînement, une discipline à toute épreuve et l'habitude du maniement des armes qui sont utilisées dans ce cas, comme la lance de choc ou la très longue sarisse macédonienne. Les souverains hellénistiques eux-mêmes ont dû recourir à cet entraînement, contraints qu'ils étaient par la pénurie toujours croissante de soldats d'origine grecque à équiper « à la macédonienne » des contingents barbares ; mais il n'est pas facile de transformer en phalangite un Galate, un Pisidien ou un Lycaonien.

Il est peut-être plus difficile encore d'y entraîner un guerrier occidental. Les populations au sein desquelles la cité africaine peut désormais recruter ses mercenaires fournissent des cavaliers souvent excellents, par exemple les Numides et les Celtes. Mais leurs fantassins, même les meilleurs,

emploient comme arme principale l'épée et non la lance parce qu'ils sont le plus souvent habitués à combattre au corps à corps et parce qu'à la manière des barbares ils continuent à concevoir la bataille uniquement comme une longue série de duels individuels.

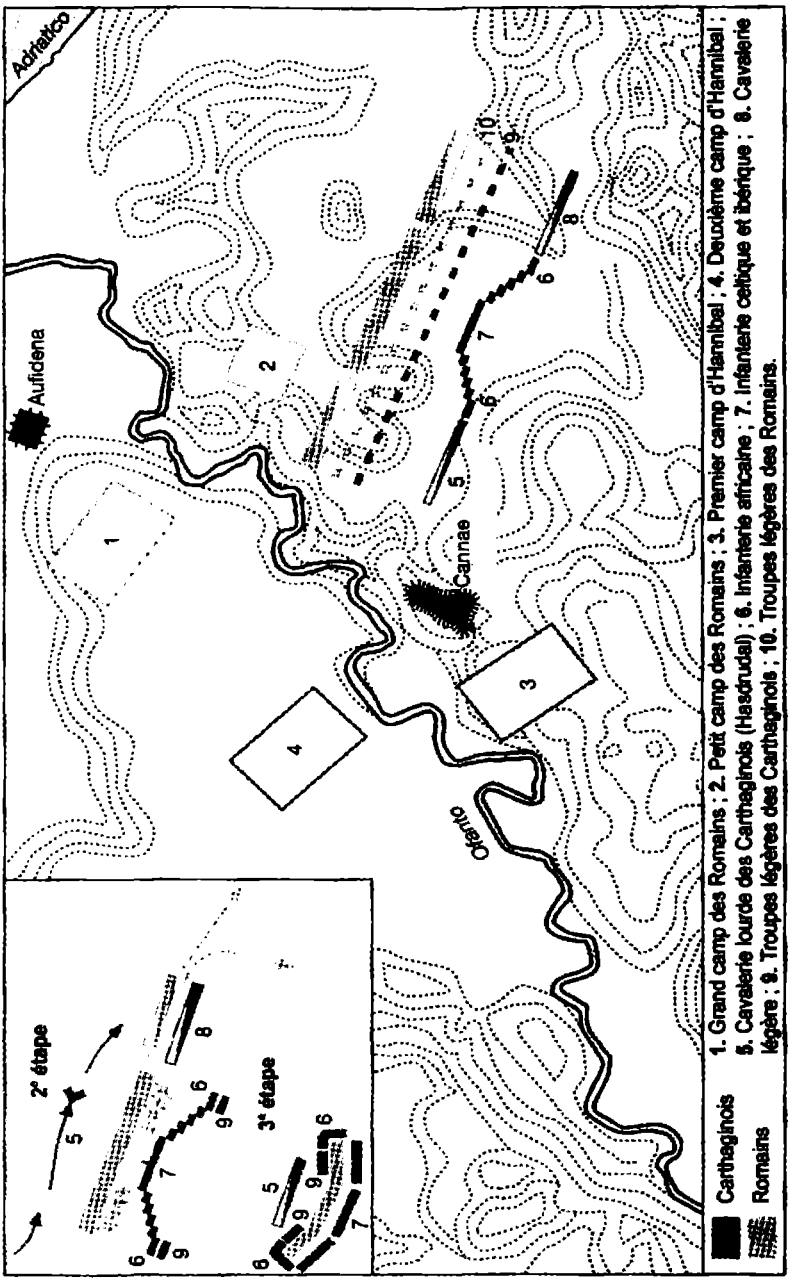
Au fond, même les Libyens, qui forment l'ossature des armées puniques, et qui ont pourtant jusqu'alors été armés et utilisés à la grecque, présentent des caractéristiques semblables. C'est ainsi que, dans le passé, ils se sont souvent montrés décevants quand ils ont été contraints à se battre en formation serrée. Il faut donc qu'Hannibal renonce aux conceptions jusqu'alors en vigueur, même dans l'esprit de son père, et qu'il mette à profit les qualités des différents corps de troupe. Il convient aussi de changer, tout en les adaptant, l'armement et la manière de combattre de l'infanterie libyque. C'est ainsi qu'en laissant la lance à certaines de ses unités, car elle est utile pour s'opposer à l'armement des triaires romains, Hannibal donne à tous les contingents de son infanterie de ligne l'épée comme principal instrument offensif. Outre les Ibères et les Gaulois qui en sont déjà pourvus, les Libyens eux aussi reçoivent très vite cette arme qui est plus adaptée au combat rapproché. C'est ce que prouve une anecdote : après les victoires du Trasimène et de Cannes, ses soldats échangent leurs armes contre celles qu'ils viennent de prendre aux morts romains, d'authentiques combattants à l'épée, qui possèdent des armes certes proches des leurs, mais de qualité supérieure.

Là se trouve certainement une des innovations majeures introduites par Hannibal. Son armée, pourtant moins puissante et moins compacte que les formations hellénistiques contemporaines, qui étaient fondées sur le bloc massif de la phalange, se révèle plus malléable et plus souple. Elle est divisée en *speirai*, petites unités tactiques dont nous ignorons l'effectif, mais qui semblent comparables aux manipules des Romains plutôt qu'aux articulations internes de la

phalange, et qui sont organisées en fonction de l'origine ethnique des différents peuples. Elle possède donc d'importantes qualités manœuvrières. Moins contrainte de maintenir un ordre rigide, elle est donc moins dépendante de la nature du terrain sur lequel elle combat. Et, ce qui compte le plus, cette structure maintient très vivaces chez les hommes qui en font partie la férocité naturelle et la capacité individuelle de combattre qui en constituaient les caractéristiques les plus authentiques (qualités qui, semble-t-il, sont en déclin dans les armées grecques).

Cette situation n'empêche pas qu'un problème en apparence difficile à résoudre se pose immédiatement au Barcide. Parce qu'il a abandonné le modèle traditionnel, renonçant totalement au bloc massif de la phalange et à son inébranlable résistance, il semble s'être interdit toute possibilité d'exécuter de manière satisfaisante la manœuvre d'enveloppement telle que l'ont conçue Philippe et Alexandre le Grand. Son père, pourtant, lui a montré une première piste à suivre, en lui conseillant de faire reculer, au cours de la bataille, le centre de son dispositif pour le soustraire à l'attaque de l'ennemi, et de faire avancer les ailes en même temps. Hannibal s'inspire de l'exemple de son père, et il porte sa tactique à un niveau de perfection. Confiant dans un centre souple, capable de fléchir sans se briser, il fait en sorte que l'enveloppement de l'ennemi puisse être préparé par une partie de l'infanterie, puis achevé par la cavalerie dans une seconde phase de la lutte. Il était absolument impossible de mettre en œuvre cette tactique avec le bloc rigide de la phalange.

Hannibal construisit son chef-d'œuvre dans la plaine apulienne de Cannes le 2 août 216 avant J.-C. (document n° 7). Pour en finir avec le Carthaginois, qui sévissait en Italie depuis près de deux ans et qui avait déjà obtenu au moins quatre grandes victoires, les Romains mettent des forces imposantes à la disposition des deux consuls en charge,



7. La bataille de Cannes
(G. Brizzi, *Il guerriero, l'oplita, il legionario*, Bologne 2002, p. 72).

Lucius Aemilius Paullus et Caius Terentius Varron : une armée composée de huit légions « fortes » et, naturellement, d'autant d'alliés, soit quelque 80 000 hommes, Romains et *socii* additionnés, s'avance dans la plaine de l'Ofante ; ces hommes sont rassemblés pour écraser l'ennemi sous le poids des effectifs.

Pour conserver un espoir de vaincre face à une force aussi considérable, Hannibal doit contenir à tout prix, pendant la première phase de la bataille, la pression que la masse des colonnes de légionnaires exerce sur son centre. Il lui faut attendre le temps nécessaire pour que sa cavalerie, qui est la meilleure, puisse revenir et prendre l'ennemi à revers. Il répartit donc ses vétérans libyens, peut-être 10 000 hommes en tout, en deux unités de même effectif. Il les dispose en rangs encore plus profonds que d'habitude et il les met sur les flancs, les tenant quelque peu en retrait. Il place ensuite le reste de son infanterie lourde, les Ibères et les Celtes, en demi-cercle, la convexité tournée vers l'ennemi. Ne pouvant compter que sur des troupes très inférieures en nombre à celles des Romains qui ont, sur le champ de bataille, semble-t-il, au moins 65 000 fantassins, Hannibal amincit progressivement les rangs aux extrémités de son dispositif où le choc sera moins violent et moins direct, parce que les ennemis convergeront vers le centre, depuis les ailes qui ne seront pas engagées dès le début. Mais il faut que tout son front recule avec ensemble sans se briser. Une fois contenu l'élan des légionnaires, les deux corps d'infanterie libyque pourront agir comme les mâchoires d'un immense piège à loups, en prenant en tenaille la formation ennemie.

Chaque phase se déroule exactement comme il l'avait prévu. La cavalerie lourde punique, après avoir anéanti les forces montées romaines sur la gauche, passe derrière les lignes des combattants à pied pour porter secours aux Numides qui sont aux prises, sur l'autre aile, avec les *socii* de Rome. Le centre punique commence très lentement à

reculer, serré de près par les lourdes colonnes romaines. Ces dernières continuent à s'entasser contre le centre, parce que les légionnaires y convergent progressivement à la recherche, instinctivement, d'un contact avec l'ennemi. Pendant le repli lent et continu des Gaulois et des Ibères, le dispositif punique maintient son ordre pour l'essentiel. Mais il change d'aspect pour présenter aux Romains, qui se pressent en un formidable coin, non plus la convexité mais la concavité de leur demi-cercle.

Pour empêcher que le front punique, dangereusement tendu, ne se brise, ce sont les infanteries légères qui interviennent les premières, pour soutenir par l'arrière les lignes des Ibères et des Gaulois, dont elles renforcent la résistance. Puis, au bon moment, sans jamais avoir été engagés, parce que les ennemis se sont très imprudemment concentrés sur le centre, les vétérans libyques se portent sur les flancs de la formation romaine qui a pris la forme d'un immense carré. Comme s'ils avaient été à la manœuvre, il suffit désormais aux Africains d'un ordre précis pour qu'ils effectuent une simple conversion et qu'ils enferment dans un étau le corps de bataille ennemi. L'encerclement est achevé par la cavalerie lourde punique. Après avoir chassé du champ de bataille les dernières forces montées de l'ennemi, elle laisse aux Numides le soin de les poursuivre et elle fait une conversion pour prendre les légionnaires à revers.

Alors commence le massacre. Le consul Paul Émile, Servilius Geminus, consul de l'année précédente, et l'ancien maître de la cavalerie Minucius Rufus succombent dans la pire défaite de l'histoire de Rome. Et avec eux, parmi la foule des morts anonymes, périssent les questeurs, vingt-neuf tribuns militaires, c'est-à-dire presque tout l'encadrement des légions, ainsi que quatre-vingts sénateurs et un très grand nombre de chevaliers. La grande armée romaine, envoyée pour détruire les troupes d'Hannibal, a cessé d'exister. Même si l'on préfère les chiffres de Tite-Live, à la

place des données épouvantables et peut-être excessives de Polybe, qui parle de 70 000 morts, on constate que Rome laisse sur le champ de bataille 47 500 fantassins et 2 700 cavaliers, tandis que 19 000 hommes sont faits prisonniers. Seuls 15 000 Romains eurent la possibilité de fuir.

Même au-delà de la réalité en quelque sorte arithmétique de la victoire, que l'on ne peut pas comparer, du point de vue des pertes humaines, avec ce qui a pu être relevé en terre hellénique, il est important pour nous de remarquer que le Barcide a porté le retrait du centre, conçu par son père au Bagradas, à un point de perfection apparemment absolue, permettant à des forces recrutées dans l'Occident barbare de réaliser une manœuvre pour laquelle était jusqu'alors nécessaire l'apport d'une formation de phalangites. Apparemment, avons-nous dit. En effet, un homme sera capable de transformer ces manœuvres en une sorte de mouvement mécanique parfait qu'il sera possible de répéter à chaque occasion, un homme qui va se présenter, peu de temps après, en champion de Rome. Il est en quelque manière son élève et, pour l'essentiel, le quatrième représentant de ce qu'on pourrait définir comme l'école tactique occidentale : Publius Cornelius Scipion, l'Africain.

4. Le temps de *Mens*

Les Romains, entraînés dans la guerre peut-être la plus impitoyable et la plus difficile de leur histoire, réussirent néanmoins à résister. Pour surmonter la crise et pouvoir enfin modifier le cours du conflit, ils devaient transformer radicalement et leur mentalité et leur organisation militaire qui paraissait encore inefficace.

Ils accomplirent leur premier progrès dans le domaine de la psychologie collective. Une anecdote semble mettre cette transformation sous le signe et la protection d'une entité

abstraite qui est liée à *Fides* et qui, dans le même temps, lui est opposée. La troisième défaite que les Romains avaient subie en moins d'un an sous les coups d'Hannibal, celle qui s'était déroulée durant l'été de 217 sur les rives du lac Trasimène, parut brusquement grave, et elle souleva à Rome une très vive émotion. Elle fut attribuée à la négligence et au mépris pour la religion traditionnelle du consul mort au combat, Caius Flaminius, plus qu'à sa *temeritas* ou à son *inscitia*, son étourderie ou son incompétence. Ce mouvement d'opinion avait trouvé un soudain crédit grâce à Quintus Fabius Maximus, alors dictateur. Des réparations s'imposaient donc, avant tout dans le domaine des rites. Sur l'instance de Fabius en personne, on procéda par conséquent à la consultation des *Livres sibyllins*, le plus important parmi les textes de la mantique romaine. Et la réponse, évidemment inspirée par le dictateur lui-même, suggéra, entre autres mesures, la consécration d'un temple à la Vénus Erycine, l'Aphrodite du mont Eryx, et d'un autre à *Mens*, la déesse de la Raison. Conformément à ce qui avait été écrit dans les livres prophétiques, le premier devait être voué par celui qui détenait alors la charge la plus haute dans la cité, et donc par le dictateur en personne, tandis que le second échut à Titus Otacilius Crassus, qui avait revêtu la préture en cette année. Les deux *aedes* furent ensuite consacrées en 215 par les mêmes personnages, pour l'occasion porteurs du titre de *duumviri*; et elles s'élevèrent au Capitole, l'une à côté de l'autre.

Le geste visait aussi, à n'en pas douter, à honorer les communautés amies de Sicile, et en particulier Segeste. Cette cité se vantait d'avoir des origines communes avec Rome; c'est sur son territoire que se dressait l'Eryx, avec le célèbre et très vénéré sanctuaire d'Aphrodite, fondé selon la tradition par Énée en personne. C'est au nom de cette parenté qu'au cours du précédent conflit elle était passée du côté des Romains. Dans un moment aussi difficile pour la *res*

publica, elle prenait une importance considérable, dans les domaines à la fois de la stratégie et de la propagande. Elle pouvait remplir de précieuses fonctions et contrôler la côte occidentale de la Sicile, jadis propriété des Puniques.

Cette situation privilégiée ne suffit toutefois pas à expliquer le lien avec *Mens* qui apparaît, dans le rite, comme une parèdre, comme une projection ou, mieux, comme une émanation d'Aphrodite[1]. De la sorte, ce deuxième culte devait répondre, aux yeux des Romains, à des exigences bien claires à leurs yeux. Pour les Romains, Vénus Erycine était liée, sans aucun doute, et depuis une époque très ancienne, au cycle troyen. La même caractéristique pouvait donc s'appliquer à *Mens*, qui en dépendait. Les témoignages explicites à ce sujet font néanmoins défaut et le processus d'abstraction d'où est née cette figure répond, en outre, à un usage typiquement romain.

De plus, à bien examiner l'affaire, l'habileté qui émane directement de *Mens* (et dont on éprouvait un besoin désespéré, surtout après l'embuscade du Trasimène) fut considérée comme une qualité inhérente non seulement à Vénus mais encore à son fils, Énée, ancêtre du peuple romain. Déjà défini par Homère comme *boulephoros*, « aux sages conseils[2] », le fils d'Anchise joua de plus en plus dans la tradition des années suivantes le rôle du « héros de l'intelligence » : *boulais aristos*, « le meilleur pour les conseils » d'après Lycophron[3]. Il devint enfin *nous*, « la raison » des Troyens, par opposition à Hector, *cheir*, « la main ». Et il se montra plus dangereux que ce dernier pour la cause des Achéens, précisément grâce à ce trait de caractère[4]. La

1. Schilling, *La Religion romaine de Vénus depuis les origines jusqu'au temps d'Auguste*, p. 218.
2. *Il.*, V, 180 ; voir VI, 77.
3. *Alexandra*, 1235.
4. Philostrate, *Heroica*, p. 302 de l'édition Didot.

comparaison entre les deux héros suggère, de manière immédiate et inévitable, le parallèle avec la dialectique entre Ulysse et Ajax, et donc entre *arete* et *metis*, implicite dans l'épisode rapporté plus haut de l'*hoplon krisis*.

À quoi tend ce débat ? Examinons maintenant la situation de l'été 217, surtout du point de vue psychologique. Il est superflu de redire que les Romains se trouvaient contraints d'affronter la menace la plus grave de leur histoire. Celle-ci est représentée par un ennemi qui était non seulement un maître incomparable pour la tactique, mais encore plus que quiconque versé dans toutes les sortes de stratagèmes. L'opinion publique romaine attribuait en grande partie ses dernières défaites, depuis La Trébie et surtout depuis Trasimène, à l'efficacité de ces stratagèmes. Et elle n'avait pas tout à fait tort.

Hannibal, toutefois, est l'élève d'un Grec, plus précisément d'un Spartiate. C'est dans les enseignements de Sosilos qu'il faut chercher les fondements et l'essence de ses *artes*, de ses dangereux artifices. On commença – et Fabius certainement avant tous les autres – à comprendre que la *fides punica* était, pour reprendre une citation d'Arnaldo Momigliano, une *graeca fides*. On comprit aussi que la valeur grecque qu'il fallait prendre comme référence était précisément celle de *metis*. Il conviendrait désormais de lui opposer celle de *mens*. Énée, héros de l'ingéniosité dans le mythe tardivement élaboré à Rome, était si abondamment pourvu de cette perspicacité qu'il pouvait représenter l'équivalent troyen, et donc aussi romain, du *polymetis Odysseus*, l'« Ulysse aux mille tours ».

Parce que la guerre est fondée sur une valeur à laquelle les Romains n'envisagent pas de renoncer, la *fides*, elle continue à obéir à des règles précises qui n'admettent pas de dérogation en présence d'un ennemi régulier, un *iustus hostis*, ce qu'Hannibal reste malgré tout. Néanmoins, contre un adversaire très habile et impitoyable comme le Carthaginois,

on pouvait utiliser les mêmes méthodes que lui. Et, quel que soit son comportement, le recours à la *fraus*, « la tricherie », au *dolus*, « la ruse », à la *calliditas*, « l'habileté », reste interdit ; même dans les circonstances présentes, il est banni par une coutume ancestrale.

En vérité, on ne peut pas non plus recourir à *mens* le cœur léger. On ne doit pas oublier, en effet, que « le verbe *mentiri*, d'où est tiré le substantif *mendacium* » se trouve « linguistiquement apparenté à *mens* ». Le concept de *mendacium*, qui n'est pas totalement incompatible avec la *fides*, entretient avec elle un rapport différent : elle « peut être niée par la *fraus* et le *dolus*, alors qu'elle n'est que trompée, paralysée dans ses effets et détournée de sa destination par le *mendacium*[1] ». Quoi qu'il en soit, c'est seulement à travers la médiation d'Énée, le héros *pius* par excellence et l'ancêtre du peuple, qu'il est possible, en l'adaptant, d'assimiler au moins partiellement une pratique qui n'est pas romaine.

Au-delà du modèle mythique, les Romains ont été sans doute également encouragés à recourir à cet archétype par le souvenir d'événements plus proches de leur époque ; on pense, par exemple, à la conquête du sanctuaire d'Aphrodite durant le précédent conflit avec Carthage. Ces événements semblent chargés d'une forte valeur symbolique. En effet, le lieu sacré, qui avait été occupé en 249 avant J.-C. par Lucius Junius Pullus, avait été défendu avec succès contre le père de l'actuel ennemi, Hamilcar Barca, au cours d'un long duel fait de pièges. Dans les moment difficiles, on pouvait adresser une demande de secours exceptionnelle, à Vénus Erycine, inspiratrice de cette importante victoire, à condition, bien sûr, de le faire par l'intermédiaire de son fils Énée.

À travers la *mens*, ce n'est qu'une partie de la *metis* qui était assimilée. C'était une forme de prudence, tout à fait

1. Montanari, « Mens », p. 201.

particulière, tournée vers la protection et vers la défense contre les pièges de l'ennemi, plutôt que vers l'attaque avec les moyens de ce dernier. Comme on l'a dit, on demande à *Mens*, la Raison, « l'antidote à associer à la *fides romana* pour affronter les ruses d'Hannibal[1] ». Fabius Maximus est devenu sans conteste le véritable promoteur de ce concept. Expression d'une sagesse en quelque sorte socratique, marque de celui qui reconnaît qu'il n'est pas à la hauteur de son adversaire, le choix du Temporisateur se reflète dans toute la stratégie romaine des années suivantes, surtout dans celle qui a suivi le désastre de Cannes. Et elle se traduit dans la *cunctatio*, dans la prudente attente qui évite le pire ; elle constitue la caractéristique dominante et bien connue de ses actes.

Ce comportement, bien qu'il se réduise à une attitude très passive, parce qu'il est subordonné en théorie à ces principes éthiques traditionnels qu'il adoucit sans les écarter, va toutefois constituer un premier pas vers une grande crise des valeurs, crise – comme on l'a dit –, « non pas dans le système, mais du système[2] ». Et donc il mène vers une transformation profonde des mentalités et de la morale romaines. Le premier interprète de cette crise est Fabius en personne. Défenseur ouvertement acharné et inflexible des valeurs les plus traditionnelles de sa patrie, le *Cunctator* est en réalité un homme qui, autant qu'Hannibal, « utilise des moyens religieux à des fins laïques[3] ». Il veille, dans toutes les circonstances, à sauver les apparences. Mais, quand l'occasion se présente, il n'hésite pas à agir pour obtenir le meilleur profit et pour rendre la pareille à Hannibal, en employant ses méthodes, quelles que soient les réserves d'ordre moral ou religieux qui peuvent s'opposer à cette conduite. Au

1. Montanari, « Mens », passage cité.
2. Montanari, « Mens », p. 181.
3. Cassola, *I gruppi politici romani nel III secolo a. C.*, p. 345.

moins à deux reprises, lors de la reconquête d'Arpi en 213 et, plus tard, en 210, durant la prise de Tarente, Fabius montre une fourberie sans scrupules. Et il s'arrange ensuite pour effacer toute trace de sa félonie, éventuellement au prix du sang de ceux qui l'ont aidé.

Un chemin s'ouvre alors vers la *nova sapientia*, vers cette liberté d'esprit et de comportement que quelques membres du Sénat condamnèrent encore un demi-siècle plus tard, au temps de la guerre contre la Macédoine. Si, peu après la victoire sur Hannibal, Titus Quinctius Flamininus recourt de manière habituelle à la *metis*, cette attitude du « libérateur » de la Grèce peut être, dans une certaine mesure, un hommage instinctif de sa part aux principes de la nouvelle culture qu'il aime tant. Bien vite, cependant, les « affaires » de mensonges et d'intrigues, de subversion et d'assassinats, dans lesquelles la *res publica* est impliquée, commencent à se multiplier sans mesure, et pas seulement en Orient. On peut donc dire que, à partir du deuxième quart du IIe siècle avant notre ère, les Romains furent aveuglés par une arrogance qui ne se connaissait plus de frein et qu'ils firent de cet instrument un usage bien pire, et de loin, que leurs maîtres grecs. Le blâme encouru de la part des *veteres et moris antiqui memores*, ceux qui avaient encore à cœur de respecter la coutume des ancêtres, bien qu'il soit encore très rigoureux, au moins formellement, ne suffit plus. Ce qui prévaut désormais, c'est l'attitude sans préjugés qui privilégie l'utilité au détriment de l'honnêteté, et ce n'est peut-être pas un hasard si Ulysse, encore et toujours symbole de la *metis*, devient pour les Romains le dernier symbole d'une *sapientia* qu'on ne qualifie plus désormais d'aucun adjectif [1].

1. Horace, *Épodes*, I, 2, 17.

5. La réforme de Scipion

Au lendemain de Trasimène déjà, comme nous l'avons vu, la *res publica* avait cherché à modifier, au moins en partie, la conception archaïque de la guerre qui était la sienne. Elle l'avait fait en recourant à l'intuition de Fabius Maximus. Tout de suite après Cannes, au moment le plus difficile de son histoire, elle essaya aussi de renouveler son appareil militaire, qui s'était révélé inadapté pour faire face à un ennemi punique très habile.

Les Romains devaient toutefois se convaincre que cette guerre était très différente de celles qu'ils avaient menées jusqu'alors, et que la victoire ne pouvait être obtenue qu'au prix de sacrifices immenses et en versant beaucoup de sang. La République réagit donc en mobilisant toutes les énergies dont elle pouvait disposer, et elles étaient nettement supérieures à celles de Carthage. L'organisation politique de l'État romain, qui avait étendu la *civitas* bien au-delà des murs de la Ville, intégrant un nombre toujours croissant de communautés de la péninsule, rendait disponibles pour la guerre des réserves d'hommes qui, malgré les pertes, étaient encore immenses. Cette organisation politique avait également permis d'établir des liens avec les *socii*, les alliés de la fédération, et elle les avait fondés sur une coopération militaire. Pour répondre aux besoins de l'armée, il fallut abaisser le cens minimum. Mais le Sénat put enrôler des effectifs énormes et, pendant presque toute la deuxième phase du conflit, il maintint en activité de vingt à vingt-cinq légions. Il demanda aux soldats de rester en campagne sans être relevés, même pour de longues années, souvent sur des fronts très éloignés.

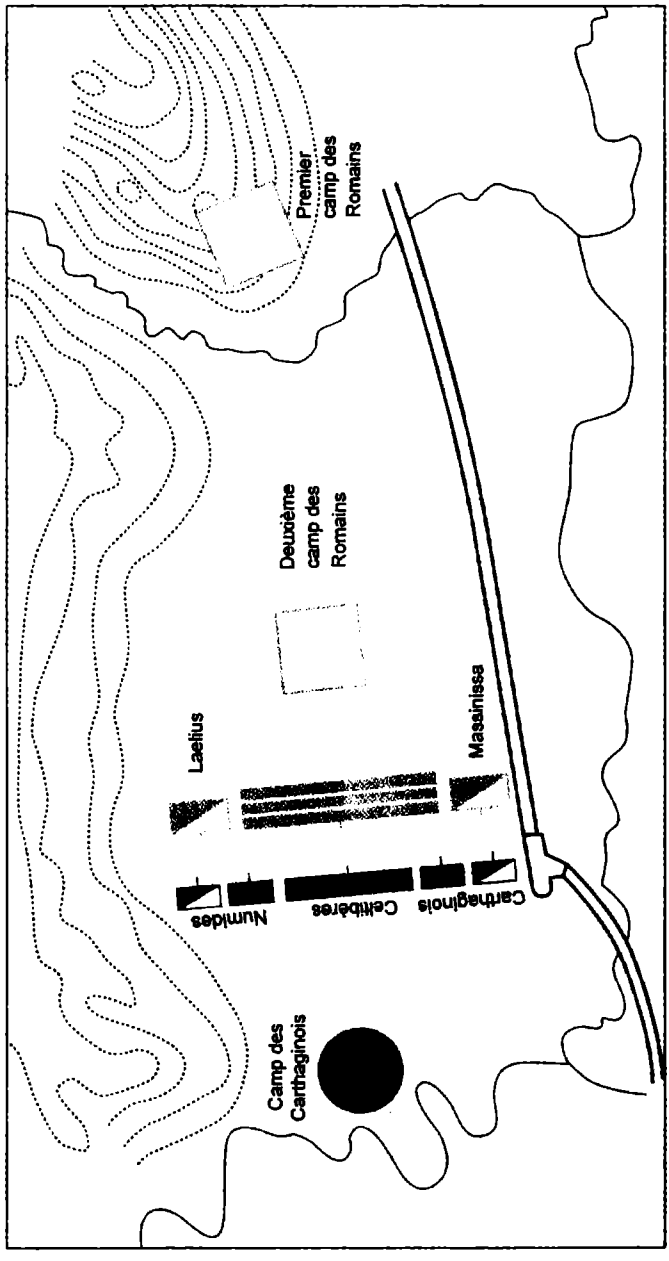
La formation des recrues fut perfectionnée, et les jeunes soldats furent soumis à des exercices complexes qui comprenaient à la fois une préparation athlétique, le maniement d'armes et la bonne exécution de manœuvres. Pour l'octroi

des commandements, on ignora tout critère autre que la capacité du général. Et, afin d'avoir des chefs capables et expérimentés pour diriger les armées, on recourut systématiquement à la pratique de la prorogation, qui maintenait en poste pendant plusieurs années de suite les généraux qui avaient fait leurs preuves.

Se fondant sur le gigantisme d'un appareil « pachydermique », ces mesures prouvent toutefois, sans le moindre doute, qu'après le choc tragique de Cannes on n'envisageait plus d'affronter Hannibal en rase campagne. Elles montrent aussi que, conformément aux conseils de Fabius Maximus, on préférait épuiser peu à peu les forces ennemies. Les Romains n'avaient pas encore acquis la maturité tactique nécessaire, et ils ne croyaient même pas qu'ils pourraient l'atteindre. Ce saut qualitatif, la République ne réussirait à l'accomplir que grâce à l'œuvre de Publius Cornelius Scipion, le futur Africain. En réfléchissant avec soin sur les vicissitudes générales de la guerre et sur ses expériences personnelles, le fils encore jeune du consul vaincu au Tessin sut finalement pénétrer les secrets qui, jusqu'alors, avaient rendu invincible le Carthaginois. C'est pourquoi on peut dire qu'il fut, en même temps, le rival le plus digne et l'élève le plus habile d'Hannibal.

Le processus fut graduel. Déjà, pendant la campagne d'Espagne, Scipion affronta et vainquit les deux frères d'Hannibal, Hasdrubal et Magon, à *Baecula* (208 avant J.-C.) et *Ilipa* (207 avant J.-C.). Il prouva qu'il avait pleinement compris les leçons de son illustre modèle. Mais il ne réussit à accomplir son chef-d'œuvre tactique que sur la fin du printemps de 203, dans une bataille qui eut lieu en Afrique, aux *Campi magni* (document n° 8), une vaste plaine comme l'indique son nom, à cinq jours de marche d'Utique (il s'agit peut-être de l'actuelle La Dakla, vers Béja ou Souk el-Arba).

Dans la rencontre qui l'opposa aux forces du roi de Numidie, Syphax, et d'Hasdrubal, fils de Giscon, le Romain



8. La bataille des *Campi magni* (*Archeo* 7, 1992).

disposa au centre les légionnaires, répartis selon leur habitude sur trois lignes, les *hastati*, les *principes* et les *triarii*. Et il rangea les cavaliers aux ailes, les Italiens aux ordres de Laelius à droite, et les Numides, commandés par Massinissa, à gauche. De leur côté, les Puniques opposèrent la cavalerie citoyenne d'Hasdrubal aux Numides de Massinissa et les Numides de Syphax aux cavaliers italiens. Les fantassins de Carthage se trouvaient, comme d'habitude, au centre; on y voyait surtout une importante force de mercenaires celtibères, venus d'Espagne.

Les forces montées de Scipion, supérieures par le nombre, par l'entraînement et par le moral, eurent rapidement le meilleur sur les cavaliers qui leur étaient opposés. Mais, après les avoir repoussés, elles entreprirent de les poursuivre, sans se soucier le moins du monde d'attaquer de dos les fantassins ennemis. Or, dans le plan conçu par Scipion, Laelius et Massinissa avaient seulement pour mission de dégarnir l'armée punique sur ses ailes, pas de l'envelopper. Cette dernière tâche, c'est à ses *principes* et à ses *triarii* que le commandant romain la réservait en totalité. Tandis que les Celtibères, qui ne connaissaient pas la région et n'avaient donc que bien peu d'espérance de salut, se préparaient à résister jusqu'au dernier, Scipion mit en pratique sa manœuvre, une manœuvre révolutionnaire et très simple à la fois. Derrière l'écran des *hastati*, qui continuaient à combattre le centre ennemi, les deux lignes de bataille suivantes se tournèrent, l'une vers la droite et l'autre vers la gauche. Après avoir serré les rangs, les hommes se mirent en colonne, allongeant le front et enveloppant ensuite par une simple conversion l'infanterie des Puniques dont les flancs étaient dégarnis. Cette dernière, encerclée, fut complètement détruite.

Le Romain avait certainement puisé son inspiration dans le souvenir des victoires d'Hannibal et surtout de la démonstration, claire et terrible, faite dans la rencontre qui

avait eu lieu sur l'Ofante. Mais, alors que jusqu'à présent il s'était efforcé, avec un succès croissant il est vrai, d'imiter les manœuvres enveloppantes de son ennemi, il avait cette fois introduit une innovation décisive. Scipion avait en effet compris que, par leur nature même, les légions constituaient l'instrument le mieux adapté à la manœuvre d'enveloppement sur le champ de bataille, et qu'on pouvait même la simplifier, à condition que l'on modifiât la vocation des triaires qui était de combattre en ordre clos. Il y avait une autre condition : que l'on apprît aux fantassins romains qu'ils pouvaient combiner au bon moment le repli d'une de leurs lignes de bataille avec l'avancée soudaine sur les côtés des deux autres, mises en colonnes et agissant non plus en unités isolées mais en contingents entiers. Ainsi, dans la conception qu'il avait élaborée, les *principes* et les *triarii* ne constituaient plus un simple appendice de la première ligne, ils n'étaient plus destinés à la renforcer en avançant isolément leurs manipules ou à la relever lors du choc frontal. Ils étaient, au contraire, organisés comme des unités tactiques indépendantes, capables d'intervenir avec tout ou partie de leurs forces.

La parabole commencée trente-sept ans plus tôt non loin de là, sur les berges du *Bagradas*, trouve son achèvement en ce lieu. Entre la manœuvre qu'Hamilcar avait alors inventée et le chef-d'œuvre d'Hannibal qui l'avait suivie, le progrès est très évident. La tactique de Scipion présente l'avantage d'une bien plus grande simplicité. En effet, d'un côté, la première ligne des légionnaires, qui peut avancer et aussi se replier dans les passages laissés dans l'ordre de bataille, opposera, en quelque sorte instinctivement, au besoin, la résistance élastique qu'Hannibal avait confiée aux Gaulois et aux Espagnols de Cannes. D'un autre côté, la deuxième et la troisième ligne seront toujours prêtes à sortir au bon moment sur les côtés pour mettre en œuvre avec une grande efficacité la manœuvre en tenaille qui, dans la plaine de

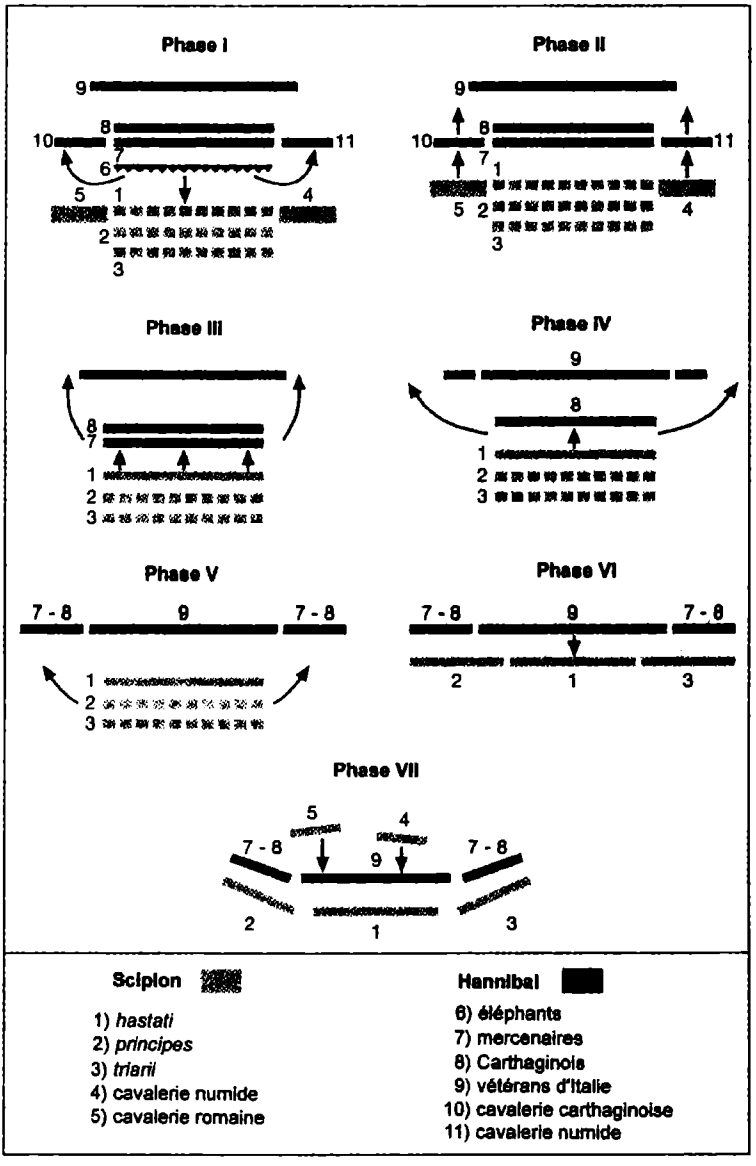
l'Ofante, avait été confiée aux unités de vétérans libyques. En outre, alors que le Carthaginois a toujours eu besoin d'un nombre suffisant de cavaliers pour fermer le cercle autour de l'ennemi, l'intuition de Scipion confie aux seules légions le soin, dans certaines conditions, d'effectuer la manœuvre.

Aux *Campi magni*, l'élève a, au moins momentanément, dépassé le maître. Il a amélioré un processus qui transforme non seulement l'armée romaine, mais encore toute la structure militaire de l'Occident. Avantage momentané, toutefois. En effet, la confrontation directe entre ces deux extraordinaires capitaines prouvera encore, malgré sa défaite, une certaine supériorité d'Hannibal.

6. Zama

Il n'est pas inutile de parler ici de l'exceptionnel fait d'armes qui mit un terme à la deuxième guerre punique. En effet, non seulement il a imprimé sa marque sur les développements ultérieurs de l'art de la guerre, qui s'expliquent par l'extraordinaire intuition de Scipion, mais encore il a de nouveau donné le spectacle d'une confrontation entre les deux plus grands généraux de l'époque. Il illustre à merveille les qualités du vaincu, et, peut-être pour la dernière fois avant la bataille de *Carrhae*, il met en cause pour un bref instant la supériorité militaire des Romains, qui est toute neuve, face à l'habileté d'un seul homme.

Après être retourné en Afrique, Hannibal s'était enfoncé en vain dans l'intérieur du pays, pour tenter d'intercepter les forces que le nouveau roi de Numidie, Massinissa, envoyait à son ami Scipion. L'arrivée inopinée dans le camp romain d'un important contingent de cavaliers numides mettait le Carthaginois en position d'infériorité. Ce dernier, dans ces conditions, aurait certainement préféré conclure un



9. La bataille de Zama (*Archeo* 7, 1992).

accord avec son rival sans avoir à tenter le sort des armes. Mais un entretien avec Scipion ne donna aucun résultat. Le Barcide dut accepter une bataille qu'il considérait, lui le premier, comme très difficile. Elle eut lieu durant l'été de l'année 202, non loin de Zama.

Bien qu'il ait réussi, au prix de notables efforts, à rassembler une force d'environ 40 000 hommes, et quatre-vingts éléphants – quelque peu supérieure numériquement à celle de son ennemi –, il ne pouvait pas se satisfaire de ce résultat. Les troupes dont il disposait étaient composées en partie de mercenaires, soldats courageux mais indisciplinés et peu portés aux manœuvres, et en partie de citoyens, pleins de bonne volonté mais très peu formés au combat. Hannibal ne pouvait compter que sur un unique contingent, celui qui était formé par les merveilleux vétérans d'Italie, courageux et d'un moral à toute épreuve, disciplinés et aveuglément fidèles. Mais ces troupes, certes toujours formidables, étaient très peu nombreuses et épuisées par des années de batailles continuelles. De plus, leur général devait être particulièrement préoccupé par la politique de la Numidie, en ce moment alliée de Rome ; elle avait apporté à Scipion, et non à lui, la précieuse et excellente cavalerie qui avait tant contribué à ses victoires dans le passé.

Face à Hannibal se trouvait au contraire une armée plus homogène et plus souple, entièrement composée de vétérans, forts d'un moral très élevé en raison des récents succès remportés en terre africaine ; elle était en outre, pour la première fois, nettement supérieure pour la cavalerie. Il avait contre lui un commandant à la stature très supérieure à ceux qu'ils avaient affrontés jusqu'alors, un commandant qui avait complètement assimilé et amélioré ses propres conceptions tactiques.

Il se posait donc un double problème. Pour avoir quelques chances de succès, Hannibal aurait dû oublier tous les concepts qui lui avaient permis de remporter ses précédentes

victoires, car ils étaient dépassés et devenus inapplicables ; en effet, la situation militaire avait profondément changé. Une bataille de cavalerie était, cette fois, complètement exclue, parce qu'elle aurait été perdue dès le départ. L'unique espoir qui lui restait, un mince espoir il est vrai, consistait à pousser l'adversaire à mener une bataille d'infanterie. Hannibal pensait que ce n'était pas impossible, à la fois en raison de l'instinct des Romains qui étaient par nature des fantassins plutôt que des cavaliers, et en raison de la volonté qu'il devinait chez le commandant ennemi ; ce dernier devait vouloir expérimenter contre lui la manœuvre effectuée aux *Campi magni*. Il est vrai qu'une fois obtenu ce premier résultat, Hannibal aurait dû ensuite annihiler les conséquences de la très efficace tactique de Scipion. Mais il avait réfléchi à fond sur le sujet, et il tenait déjà certainement prêtes des contre-mesures.

Ce fut probablement Scipion qui, affichant sa confiance, sortit de son camp le premier. Les troupes amenées par Massinissa, 6 000 fantassins et, surtout, 4 000 cavaliers numides, s'étaient jointes à son armée, forte initialement de 23 000 fantassins et de 1 500 cavaliers italiens. Il avait en plus 600 Berbères montés, aux ordres d'un chef peu connu, appelé Dacamante. En voyant la disposition des effectifs sur le terrain, Hannibal devait comprendre l'intention de Scipion : renouveler, si c'était possible, la manœuvre réalisée contre Syphax et Hasdrubal, fils de Giscon. Il avait en effet disposé les légions sur trois lignes, mais il les avait divisées en contingents numériquement égaux et il avait quelque peu espacé les lignes de bataille, de façon à ce que la deuxième et la troisième puissent se déplacer de manière autonome. Il avait aussi renoncé au dispositif habituel, en quinconce, rangeant les manipules en colonnes : se souvenant de la rencontre de La Trébie, à laquelle il avait participé tout jeune, le Romain craignait par-dessus tout les éléphants d'Hannibal et il espérait les pousser à s'engager dans les

corridors opportunément laissés entre les rangs. Quant aux troupes légères, vélites et Numides, il les avait placées non sur le front de l'armée, mais entre les files et derrière les manipules pour les protéger des pachydermes. La cavalerie se trouvait, comme d'habitude, aux ailes, Massinissa et ses Numides à droite, Caius Laelius avec les Italiens à gauche.

Avant de sortir à son tour, Hannibal donna à ses troupes des ordres précis. Il demanda aux cavaliers de n'opposer qu'une résistance feinte, puis de se retirer rapidement en entraînant avec eux, le plus loin possible, les forces de Laelius et de Massinissa. Il ordonna aux mercenaires et à l'infanterie civique de ne pas s'engager à fond lors de la première rencontre, mais de rompre le contact très vite, puis de se replier rapidement et d'aller se placer sur les flancs de la dernière ligne de bataille, sans semer le désordre dans les rangs des troupes qui suivaient. Le piège était prêt ; on pouvait affronter les Romains.

Enfin, les forces puniques sortirent elles aussi de leur camp. Les 4 000 cavaliers étaient naturellement placés aux ailes, les Numides à gauche, face à Massinissa, les Carthaginois à droite, opposés à Laelius et aux Italiens. L'infanterie, forte de 36 000 hommes, était déployée au centre, derrière l'écran des éléphants. Elle était, pour la première fois, divisée en trois lignes : les mercenaires, 11 000 hommes environ, étaient placés devant, puis venaient les Libyens et les Carthaginois, soit 10 000 hommes en tout, enfin la ligne la plus nombreuse, à l'arrière, regroupait les 15 000 vétérans d'Italie. Profitant de l'épais nuage de poussière soulevé par l'armée en marche qui cachait ses mouvements, Hannibal ordonna à ces derniers, au moment opportun, de s'arrêter l'arme au pied. Continuant à avancer pour se porter au contact de l'ennemi, les deux premières lignes distancèrent la troisième d'environ un stade, soit 177, 6 m.

La charge initiale des éléphants n'obtint, apparemment, aucun autre résultat que de causer quelques pertes à l'infan-

terie légère de Scipion. Une partie des fauves en furie fut finalement canalisée par les couloirs opportunément laissés libres entre les files, et ils s'échappèrent donc sans causer de dommage au dispositif romain, tandis que les autres se retournaient contre les ailes de l'armée d'Hannibal. C'est précisément à ce moment que les forces montées romaines passèrent à leur tour à l'attaque. La cavalerie punique se dispersa alors pour donner l'impression de la déroute, conformément aux instructions reçues ; elle fut poursuivie, comme Hannibal l'avait prévu, par les hommes de Laelius et de Massinissa. Les deux lieutenants se rappelaient le déroulement de la rencontre des *Campi magni*, et ils pensaient que leur commandant serait en mesure de vaincre avec sa seule infanterie. Scipion, pour sa part, était très sûr de ses possibilités. Et, tandis que les deux commandants de cavalerie se désintéressaient de la bataille qui commençait derrière eux, leur chef ne se souciait pas de les retenir pour qu'ils y participassent.

Tandis que les cavaliers s'éloignaient, la rencontre entre les troupes de ligne commençait dans la plaine. Brusquement, les *hastati* s'engagèrent contre les mercenaires d'Hannibal. Scipion se prépara alors à étendre son propre front pour écraser l'ennemi. Mais il dut immédiatement y renoncer, parce qu'il s'aperçut que les vétérans d'Italie restaient hors de portée du mouvement d'enveloppement qu'il avait prévu, et qu'ils pouvaient donc infliger aux légions un coup mortel.

Scipion avait commis deux erreurs. D'une part, il avait eu trop confiance dans l'efficacité de la nouvelle tactique, dont la mise en application devenait impossible à ce moment, ce à quoi il ne s'attendait pas. D'autre part, la disposition des manipules en colonnes et pas en quinconce empêchait de remplacer les troupes de première ligne : les *principes* et les *triarii* se pressaient les uns contre les autres, en sorte que toute cette phase de la bataille finit par reposer sur les

épaules des seuls *hastati*. Et, selon moi (mais personne ne pourra jamais l'affirmer avec certitude), il est très vraisemblable que c'est là le but que visait Hannibal quand il avait placé ses éléphants sur le front de son armée.

Certes, pour le Barcide non plus tout ne marchait pas à merveille. Respectant les ordres, les mercenaires se replièrent rapidement devant l'attaque des *hastati*. Mais il s'agissait de troupes peu disciplinées : tandis qu'une partie des hommes se repliait vers l'arrière, accompagnée par ses officiers vers les flancs du dispositif, d'autres, malgré les ordres reçus, tentèrent de forcer les rangs de la deuxième ligne pour y être accueillis. Ils semèrent ainsi la confusion et provoquèrent une véritable mêlée avec l'infanterie africaine, tandis que sur elle s'abattait l'assaut des *hastati*. Mais les Carthaginois finirent néanmoins, pour la plupart d'entre eux, par se dégager. Trouvant devant eux les vétérans d'Italie, qui les attendaient la lance baissée, bien décidés à ne pas laisser semer le désordre dans leurs rangs, les survivants se laissèrent docilement guider à leur tour sur les côtés du dispositif.

Convaincus que les Puniques étaient désormais en déroute, les *hastati* se préparèrent à les poursuivre, courant ainsi le risque d'être anéantis. Mais Scipion, qui avait vu le danger, fit sonner le rappel, arrêtant leur élan. La bataille était cependant arrivée à un point critique, et il fallait réorganiser le dispositif pour faire face à une situation complètement imprévue. Scipion avait vu avec stupeur que la manœuvre sur laquelle il avait compté pour écraser l'ennemi était réalisée par l'autre armée, qui pourtant était inférieure à la sienne tant du point de vue de la discipline que de l'entraînement. Il fut alors contraint de réagir non pour détruire l'ennemi, comme il l'avait espéré, mais pour éviter d'être encerclé à son tour.

Dans cette première phase, Hannibal, il est vrai, avait perdu quelques milliers d'hommes, 5 000 ou 6 000 peut-être,

contre seulement 1 000 hastats, mais il conservait encore une supériorité numérique notable dans le domaine de l'infanterie. Et, surtout, les emplacements respectifs des deux armées étaient ceux qu'il avait voulus dès le début. Habituellement inutilisables dans une bataille entre des troupes de ligne, les vélites et les auxiliaires numides de Scipion restaient à l'arrière de leur dispositif, désormais inactifs. Le front romain se réduisait ainsi à environ 16 000 hommes, ce qui représentait des effectifs à peine suffisants pour couvrir, avec des rangs complets, le centre de l'armée punique. Celui-ci était constitué par les vétérans d'Italie, dont les rangs étaient intacts et qui n'avaient pas encore été engagés.

Ces derniers, au demeurant, n'étaient plus seuls. Deux corps puniques aux effectifs à peu près égaux s'étaient placés sur les côtés du dispositif; c'étaient les survivants des premières lignes, 15 000 hommes environ, qui doublaient pratiquement leur front. Scipion gardait le choix entre deux décisions, dont l'issue était incertaine dans un cas comme dans l'autre: amincir ses propres rangs et étendre le dispositif pour couvrir en entier le front ennemi, ou courir le risque d'être contourné par les ailes. Comptant sur la difficulté que l'on rencontre toujours quand on veut enfoncer le centre adverse, le Romain choisit, comme il le devait, le premier terme de l'alternative; mais sa situation était très difficile. La journée ne pouvait être sauvée que par le retour des cavaliers auxquels, dans un excès de confiance, il avait permis de s'éloigner. En attendant, il fallait résister à tout prix.

Commença alors une course contre le temps. Le moment viendrait où, lassés de poursuivre les cavaliers ennemis, Laelius et Massinissa reviendraient, et leur intervention pourrait encore être décisive. Avant que cela ne se produise, il fallait détruire l'infanterie romaine. C'est Hannibal qui, en définitive, perdit cette course. Malgré leurs lignes rétrécies, les Romains, fatigués, éprouvés et peut-être déconcertés, ne cédèrent pas. Et leur cavalerie survint avant que les Puniques

ne puissent vaincre leur résistance. Pour l'armée d'Hannibal ce fut la fin. Tandis qu'au centre l'assaut des vétérans s'épuisait, les ailes, composées des éléments les plus faibles, s'effondrèrent d'un seul coup. Les vétérans d'Italie connurent le pire, car il ne leur fut donné ni de vaincre ni de fuir ; encerclés, ils tombèrent presque tous sur le champ de bataille.

Zama, plus encore que Cannes, représente probablement le chef-d'œuvre d'Hannibal. Dans la rencontre sur l'Ofante, malgré les apparences, le Barcide connaissait la situation et il la contrôlait complètement. Et, au fond, tout jouait en sa faveur. À Zama, au contraire, il a été contraint d'accepter l'engagement dans les conditions les plus difficiles qui soient. Malgré sa supériorité numérique, il était affaibli par la médiocrité de la formation reçue par plus de la moitié de ses fantassins et par leur infériorité dans une discipline qu'ils n'avaient pas eue le temps d'apprendre. Et surtout l'absence d'une bonne cavalerie le contraignait à renoncer d'entrée de jeu à ses tactiques habituelles. Bien pire, l'ennemi avait imaginé une manœuvre nouvelle et géniale, qui améliorait celle que lui-même avait appliquée dans le passé. C'est ainsi que le Barcide fut, en un certain sens, contraint à l'improvisation. Il sut néanmoins le faire et il réussit à comprendre la psychologie de Scipion, le prenant à son propre piège. C'est ainsi qu'il l'attira dans une sorte de souricière statique, qu'il paralysa son initiative et qu'il réussit enfin, le premier et malgré des forces insuffisantes, à effectuer la manœuvre conçue par l'adversaire.

Là-dessus, nous n'aurons naturellement jamais de certitude. Mais je suis persuadé que l'ironique réponse qu'Hannibal donna à son rival au cours de l'imaginaire entrevue d'Éphèse trouve son origine dans un discours réellement prononcé par le Punique. Ce dernier savait probablement que, même vaincu, il avait accompli à Zama son

chef-d'œuvre tactique et qu'il aurait eu alors le droit de se considérer comme le plus grand condottiere de tous les temps.

Bibliographie

1. Sur la marine militaire punique : P. Bartoloni, « Le navi e la navigazione », in : *I Fenici*, édit. S. Moscati, Milan, 1988, p. 72-77 ; *id.*, « Navires et navigation », in : *HdO. La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche*, édit. V. Krings, Leyde-New York-Cologne, 1995, p. 282-289 (mais où est également étudiée la marine phénicienne) ; A. Barkoui, « Recherches sur la marine militaire punique », *Reppal* V (1990), p. 17-22.

Sur l'attitude des Carthaginois à l'égard de la guerre : M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, I, réimpr. avec *addenda* et mise à jour en postface par Y. Garlan, Ph. Gauthier, C. Orrieux, Paris, 1987 (1949), p. 541 ; S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, II, Paris, 1918, p. 331, 425-426. Sur la répugnance des Carthaginois envers la guerre, voir, outre Launey et Gsell, les conclusions extrêmement intéressantes de S. Moscati, *I Fenici e Cartagine*, Turin, 1972, p. 675-701, en particulier p. 678 ; et L. Loreto, « La convenienza di perdere una guerra. La continuità della grande strategia cartaginese, 290-238/7 », in : *La première guerre punique. Autour de l'œuvre de M.H. Fantar, Actes de la Table Ronde de Lyon (mercredi 19 mai 1999)*, édit. Y. Le Bohec, Lyon, 2001, p. 39-105.

Les travaux de F. Barreca sont assez discutables (*Istituzioni militari e fortificazioni fenicio-puniche*, Cagliari 1975 ; *id.*, « Gli eserciti annibalici », *RSA* XIII-XIV, 1983/84, p. 43-68) ; mais ils ont le mérite de souligner (et même à l'excès...) les survivances orientales au sein des armées de Carthage.

Sur les forces militaires de Carthage avant Hannibal : C. M. Wells, « The Defense of Carthage », in : *New light on Ancient Carthage*, édit. J.S. Pedley, Ann Arbor, 1982, p. 47-65 ; P. Bartoloni, « L'esercito, la marina, la guerra », in : *I Fenici* cité, p. 132-138 ; V. Ameling, *Karthago. Studien zu Militär. Staat und Gesellschaft,* Munich, 1993 ; G. Brizzi, « L'armée et la guerre », in : *HdO. La Civilisation phénicienne et punique* cité, p. 302-304 ; 306-312.

2. Moins contesté depuis une vingtaine d'années, le processus d'hellénisation, sans pour autant faire de Carthage une *polis* grecque, n'en a pas moins transformé en partie le visage de la ville. Ce point de vue semble être aujourd'hui assez généralement admis. Le débat a donné matière à une immense bibliographie, pour laquelle je me bornerai à citer quelques « classiques » de référence : G.-Ch. Picard, *Hannibal*, Paris, 1967, p. 77 et 87 (*Annibale, il sogno di un impero,* trad. it., Rome, 1968, p. 63) ; G.-Ch. & C. Picard, *Vie et mort de Carthage,* Paris, 1970, p. 205 ; S. Moscati, *Il tramonto di Cartagine,* Turin, 1993, VIII.

L'action des Barcides n'est plus considérée comme une « révolution authentiquement populaire » (en général : G.-Ch. Picard, « La révolution démocratique de Carthage », in : *Conférences de la société d'études latines de Bruxelles 1965-1966,* p. 120-129) ; aujourd'hui, elle est parfois perçue comme une tentative pour donner vie à un pouvoir militaire qui pourrait finalement échapper au contrôle du Sénat de Carthage : cf. L. Loreto, *La grande insurrezione libica contro Cartagine del 241-237 a.C. Una storia politica e militare [= Collection de l'Ecole française de Rome, 211],* Rome, 1995, p. 204 sv. Cette dernière étude (qui constitue le meilleur essai sur la célèbre « révolte des mercenaires ») traite également dans de longues pages de la bataille du *Bagradas* (p. 137-148).

Sur Xanthippe, outre le même Loreto (*La grande insurrezione* cit., p. 15, 118 et note 11), on verra trois études :

M. Fantar, «Regulus en Afrique», in: *Punic Wars. Proceedings of the Conference held in Antwerp from the 23th to the 26th of November 1988 (Studia Phoenicia X)*, Louvain, 1989, p. 75-84; J. F. Lazenby, *The First Punic War*, Londres, 1996, p. 102 sv.; Y. Le Bohec, *Histoire militaire des guerres puniques*, Paris-Monaco, 1996, p. 88-89 (Le Bohec traite en particulier, à la p. 89, de la «bataille de Tunis» et de sa localisation; Lazenby, p. 104; Fantar, p. 84 sv.).

Pour le *fil rouge* [1] tactique qui unit les personnages entre eux et à Hannibal, et pour l'attitude initiale des Romains dans leur confrontation avec Hamilcar, cf. G. Brizzi, «Amilcare e Santippo: storie di generali», in: *La Première Guerre punique* cité, p. 29-38; *id.*, «La conquista romana della Sardegna: una riconsiderazione?» in: *Dal mondo antico all'età contemporanea». Studi in onore di Manlio Brigaglia offerti dal Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari*, Rome, 2001, p. 43-52 (en particulier p. 50).

3. Le passage cité dans le texte est extrait de: A. Momigliano, *Saggezza straniera. L'Ellenismo e le altre culture*, trad. it., Turin, 1980, p. 7.

La bibliographie consacrée à Hannibal est presque illimitée. Parmi les travaux les plus récents: G. Brizzi, *Annibale, strategia e immagine*, Città di Castello, 1984; J. Seibert, *Hannibal*, Darmstadt, 1993; *id.*, *Forschungen zu Hannibal*, Darmstadt, 1993; S. Lancel, *Hannibal*, Paris, 1995; K. Christ, *Hannibal*, Darmstadt, 2003. Outre le travail déjà cité de Le Bohec, l'histoire de la guerre d'Hannibal a été traitée par G. De Sanctis, *Storia dei Romani*, III, 2, Florence, 1968[2] (cette reconstitution, malgré son ancienneté, reste une des meilleures, et elle est sans doute la plus vaste et la plus complète). Elle a également été étudiée par J.F. Lazenby, *Hannibal's War. A Military History of the Second Punic War*,

1. En français dans le texte.

Warminster 1978. Sur l'armée d'Hannibal, en général: Brizzi, *Annibale* cité, p. 11-12; *id.*, *L'Armée et la guerre* cité, p. 312-315.

Le thème de la «barbarie des Puniques» a été examiné, à titre d'exemple, par V. Merante («Sui rapporti greco-punici nel Mediterraneo occidentale nel VI sec. a.C.», *Kokalos* XVI, 1970, p. 98-138; *id.*, «La Sicilia e i Cartaginesi dal V sec. alla conquista romana», *Kokalos* XVIII/XIX, 1972-73, p. 77-103); il a été repris par L. Prandi («La "fides" punica e il pregiudizio anticartaginese», in: *CISA,* VI, Milan 1979, p. 96-97). L'auteur du présent livre est arrivé à d'autres conclusions. Il lui paraît certain que la genèse de ce *topos* remonte au temps de la deuxième guerre punique, et plus précisément des batailles contre Hannibal, même s'il a été antidaté par la suite (cf. G. Brizzi, *I sistemi informativi dei Romani. Principi e realtà nell'età delle conquiste oltremare 218-168 a.C. = Historia Einzelschriften, Heft 39*, Wiesbaden 1982, p. 16, note 78, 38-77, particulièrement 63-70). La *fides punica* d'Hannibal devait être un produit non du caractère punique mais de l'éducation grecque. À mon avis, elle se réduit, pour l'essentiel, à l'usage de la *metis*, qui caractérise le monde hellénistique: voir, par exemple, G. Brizzi, «Carcopino, Cartagine e Annibale in un celebre "profilo"», in: *id.*, *Carcopino, Cartagine e altri scritti,* Ozieri, 1989, p. 15; *id.*, «Annibale: esperienze, riflessioni, prospettive», in: *«I Fenici: ieri oggi domani». Ricerche, scoperte, progetti (Roma, 3-5 marzo 1994)*, Rome, 1995, p. 66, 70.

Sur la bataille de Cannes, outre les travaux de l'auteur (en particulier: G. Brizzi, «Le grandi battaglie dell'antichità», *Archeo* 7/6, juin 1992, p. 98-103; *id.*, *Annibale* cité, p. 42-46) et, naturellement, outre les études générales comme celles de Le Bohec, Lazenby et De Sanctis, on verra également: H.H. Scullard, «Cannae, Battlefield and Burial Ground», *Historia* IV (1955), p. 474 sv.; J. Keresztes, *Die Schlacht bei Cannae,* Wiss. Beiträge der Martin Luther Univ.

Halle, 1980, p. 29-43 ; M. Samuels, «The Reality of Cannae», *Militärgesch. Mitteil.* XLVIII, 1 (1990), p. 7-29 ; H. Nolte, *Vom Cannae-Mythos*, Göttingen, 1991.

4. Les passages cités dans le texte sont extraits de : E. Montanari, «Mens», *R & C*, n.s., II (1976), p. 201 ; 181 ; F. Cassola, *I gruppi politici romani nel III secolo a.C.*, Trieste, 1962, p. 345.

Sur *Mens* (outre, naturellement, la remarquable étude de Montanari citée plus haut), cf., entre autres, avec des avis divergents : Wissowa, *Religion* cité, p. 315-316 ; De Sanctis, *Storia dei Romani* cité, III, 2, p. 300-301 ; J.A. Hild, «Mens», in : Daremberg-Saglio, *DictAnt* III, 2, Paris, 1904 (réimpr. anast. Graz 1969), p. 1720 ; E. Marbach, «Mens», in *PW* XV, 1 (1931), col. 936-937 ; F. Altheim, *Römische Religionsgeschichte*, II, Berlin, 1932, p. 124-126 ; K. Latte, *Römische Religionsgeschichte*, Munich, 1960 (réimpr. 1967), p. 239-240 ; P. Grimal, *Le siècle des Scipions. Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques*, Paris 1975 [2], p. 122 ; M. Mello, *Mens Bona. Ricerca sull'origine e lo sviluppo del culto*, Naples, 1968 ; G. Radke, «Mens», in : *Der kleine Pauly*, III, Stuttgart, 1969, col. 1224 ; F. Cenerini, «Mens Bona e Aures : nota epigrafica», *Epigraphica* XLVIII (1986), p. 108-109.

J'ai repris ici, sans modifications importantes, la thèse déjà soutenue in : G. Brizzi, *Guerre des Grecs, guerre des Romains* cité, p. 33-47 ; id., «Il culto di Mens e la seconda guerra punica : la funzione di un'astrazione nella lotta ad Annibale», in : *L'Afrique, la Gaule, la Religion à l'époque romaine, Mélanges à la mémoire de Marcel Le Glay*, rassemblés avec la collaboration d'anciens élèves par Y. Le Bohec, Bruxelles, 1994, p. 512-522. Sur Vénus et *Mens*, cf. R. Schilling, *La religion romaine de Vénus depuis les origines jusqu'au temps d'Auguste*, Paris, 1954, p. 218 ; I. Bitto, «Venus Erycina e Mens. Un momento della propaganda politica durante la seconda guerra punica», *Archivio Storico Messinese* XXVIII (1977), p. 121 sv.

Les recours successifs et constants de Fabius à la *cunctatio* traduisent naturellement dans la pratique ce choix idéal : cf., par exemple, G. Stanton, « Cunctando restituit rem. The tradition about Fabius », *Antichton* V (1971), p. 49-56 ; R. Rebuffat, « Unus homo nobis cunctando restituit rem », in *REL*, LX (1982), p. 153-165.

Sur les premières transgressions de la *Fides*, attestées dès la guerre contre Hannibal, qui furent l'œuvre surtout du Temporisateur lui-même, cf. G. Brizzi, « Liv. XXIV, 46-47 e XXVI, 29-32 : variazioni sul tema della fides romana », in : *Carcopino, Cartagine* cité, p. 119-142.

Sur la *nova sapientia* et sur le changement de mentalité des Romains, on lira d'abord J. Briscoe qui, malgré son titre (« Q. Marcius Philippus and nova sapientia », *JRS* LIV, 1964, p. 66-77), traite surtout de l'activité diplomatique de Marcius Philippus et des forces politiques de ce temps. On verra ensuite, et de préférence, G. Zecchini, « Polybios zwischen metus hostilis und nova sapientia », *Tyche* 1995, p. 219-232 ; *Id.*, *Il pensiero politico romano. Dall'età arcaica alla tarda antichità*, Rome, 1997, p. 27 (outre, naturellement, l'auteur qui avait déjà analysé le thème in : Brizzi, *I sistemi informativi* cité, p. 111 sv. ; en particulier, sur la *nova sapientia*, p. 236 et 240. Cf. aussi, en dernier lieu, du même, « Fides, Mens, nova sapientia : radici greche nell'approccio di Roma a politica e diplomazia verso l'Oriente ellenistico », in : *Serta antiqua et mediaevalia. IV. Linguaggio e terminologia diplomatica dall'antico Oriente all'impero bizantino [Atti del Convegno Nazionale, Genova 19 novembre 1998]*, édit. M.G. Angeli Bertinelli et L. Piccirilli, Rome, 2001, p. 123-131).

5. Il convient, à mon avis, et d'abord, de poser en principe que, du moins pour la bibliographie, ce paragraphe et le suivant forment un tout. En effet, la bataille des *Campi magni* constitue le prélude nécessaire pour la compréhension de la bataille de Zama.

À condition d'être prévenu et de ne pas prêter trop d'attention à un sentiment exagérément favorable aux Puniques, le travail de J.-P. Brisson, «Les mutations de la seconde guerre punique», in: *Problèmes de la guerre à Rome,* sous la direction de J.-P. Brisson, Paris-La Haye, 1969, p. 33-59, est toujours valable quand il traite des transformations survenues à Rome au lendemain de la bataille de Cannes.

Sur Scipion: H.H. Scullard, *Scipio Africanus, Soldier and Politician*, Londres, 1970; P. Pinna Parpaglia, «La carriera di Scipione nella guerra annibalica», *Labeo* XXVI (1980), p. 339-354. Sur son activité dans la péninsule Ibérique: R. Develin, «Scipio Africanus imperator», *Latomus* XXXVI (1977), p. 110-113; J. Millán León, «La batalla de Ilipa», *Habis* XVII (1986), p. 283-303. Sur la doctrine stratégique de ce personnage, qui voulait porter la guerre en Afrique: Ph. Smith, *Scipio Africanus and Rome's Invasion of Africa (= Mc Gill Univ. Monogr.,* XIII*),* Amsterdam, 1993.

Pour la bataille des *Campi magni*, il suffit de rappeler De Sanctis, *Storia* cité, III, 2, p. 514-516; Scullard, *Scipio Africanus* cité, p. 128-131; Le Bohec, *Histoire militaire* cité, p. 245-246. L'événement eut une grande importance, et pas seulement pour la bataille de Zama: Scipion l'utilisa comme terrain d'expérience pour sa réforme tactique. Il eut également de l'influence sur l'évolution ultérieure de l'art militaire antique: Brizzi, *Annibale* cité, p. 63-65; *id.*, *Annibale. Come un'autobiografia,* Milan, 1994, p. 238-240 (romancé); *id.*, «Magnesia: tattiche di una battaglia», in: *Carcopino, Cartagine* cité, p. 155; *id.*, *I Manliana imperia* cité, p. 199.

6. Comme l'a démontré de manière irréfutable M. Holleaux («L'entretien de Scipion l'Africain et d'Hannibal», in: *Études d'épigraphie et d'histoire grecque*, V, Paris, 1957, p. 184-207; cf. De Sanctis, *Storia* cité, IV, 1, p. 128, note 47), Scipion était en mission à Carthage en 193. Et donc il n'aurait pas pu rencontrer Hannibal à Éphèse.

Attribué à ce même Hannibal, le jugement porté sur les grands capitaines de l'histoire était certainement partagé par une grande partie de l'opinion publique grecque (Tite-Live, XXXV, 14, 5-12 ; cf. Plutarque, *Flamininus,* XXI ; Appien, *Syriake*, X, 38-39). La fascination ressentie par les siècles suivants semble avoir résisté au temps et être restée intacte, notamment à Rome. Environ deux siècles après la mort d'Hannibal, l'annaliste Claudius Quadrigarius choisit, pour légitimer la position d'un grand personnage de son temps, Lucius Cornelius Sylla – et ce ne fut pas un hasard –, les figures d'Alexandre, de Pyrrhus, d'Hannibal, les proposant comme *exempla* remarquables d'hommes du passé qui avaient été capables de s'élever d'une simple position de force jusqu'à un statut de pleine légitimité, jusqu'à mériter le titre d'*imperatores* : S. Laconi Bastian, « Significato del frg. a P. di Claudio Quadrigario nel quadro della sua propaganda politica », *AFMC* IV (1980), p. 283-306.

Sur la bataille de Zama : Ch. Saumagne, « Zama », *CRAI* 1941, p. 445-452 ; A. Garcia y Bellido, « Les mercenaires espagnols dans les armées carthaginoises au moment de la bataille de Zama », *Africa* III/IV (1969-70), p. 111-120 ; F.H. Russell, « The Battlefield of Zama », *Archaeology* XXIII, 2 (avril) 1970, p. 120-129 ; V.M. Manfredi, « Aspetti della tradizione storiografica sulla battaglia di Zama », *CISA* III, Milan, 1975, p. 82-94 ; Le Bohec, *Histoire militaire* cité, p. 249-252. L'antique *Zama Regia* est désormais identifiée avec certitude ; elle correspond au site tunisien de Jama.

Pour cette rencontre également, je renvoie à la reconstitution que j'ai proposée ailleurs : Brizzi, *Annibale* cité, p. 66-73 ; *id.*, *Le grandi battaglie* cité, p. 108-113 ; *id.*, *Annibale autobiografia* cité, p. 240-254 (romancé).

CHAPITRE IV

Vers l'empire mondial

1. La légion et la phalange

En réalité, sur le champ de bataille de Zama, ce ne fut pas Scipion qui remporta la bataille. Hannibal avait mené l'affaire mieux que son jeune rival. Et, malgré la supériorité désormais indubitable de l'armée romaine, notamment dans le domaine de la tactique, il avait frôlé une victoire qui, au début, semblait lui être inaccessible. Les seuls qui pouvaient, à juste titre, réclamer le mérite de cette bataille décisive étaient, apparemment, les légionnaires ; seul leur héroïsme avait permis à leur commandant de sauver la journée. Ce fut donc une bonne affaire pour Rome que de ne jamais, par la suite, rencontrer un autre Hannibal. En revanche, elle put toujours compter sur des soldats de ce type que les nouvelles tactiques élaborées par Scipion mettaient désormais en situation de l'emporter partout.

Il restait aux légionnaires à fournir une dernière preuve de leur valeur : affronter la phalange macédonienne, jusqu'alors invaincue par des armées non grecques. La question de savoir si la phalange était supérieure à la légion ou l'inverse a énormément passionné et passionne encore les chercheurs modernes. Mais en fait elle n'a aucune raison d'être posée, sauf d'un point de vue purement académique.

Un examen rétrospectif suffit en réalité à prouver que la légion dépend beaucoup moins du terrain sur lequel elle est contrainte à se déplacer et à opérer, et qu'elle est, de toute façon, un corps pourvu d'une autonomie de manœuvre au moins relative. La phalange, au contraire, même dans sa version la plus souple, est un bloc massif, difficile à fractionner en unités tactiques plus petites. Il lui est impossible de tourner et donc d'accomplir des mouvements complexes. Ce bloc, en outre, même dans les espaces plats, pour lui les meilleurs, ne peut survivre sans avoir les flancs protégés de manière efficace. L'affrontement, évidemment tout théorique (et en soi invraisemblable), entre une armée légionnaire et une phalange, isolées au centre d'un champ de bataille idéal et abandonnées à un combat les opposant l'une à l'autre, ne pourrait se terminer que par une issue : la destruction, logique et inexorable, de la phalange. Mais, par ailleurs, dans une rencontre traditionnelle, menée par les deux formations bien appuyées par leurs troupes auxiliaires respectives, c'est la cavalerie, déployée aux ailes, qui donnerait un apport presque toujours décisif pour la victoire.

L'historien grec Polybe avait, lui, bien d'autres raisons de se poser cette même question. En effet, dans le troisième quart du IIe siècle avant J.-C., le sujet était rien moins qu'académique. Argument d'un débat passionné dans la littérature politique de la période hellénistique, toujours sensible à son époque, alors que ce monde gravitait depuis longtemps déjà dans l'orbite de Rome, la confrontation entre les deux structures militaires opposées avait suscité et continuait à susciter un grand nombre d'avis plus ou moins autorisés. Les zélateurs de la phalange étaient encore nombreux. Ils restaient fermement convaincus, malgré tout, que la formation macédonienne avait la capacité d'affronter les légions avec succès, toujours et partout, même seule. Dans ces conditions, ils étaient amenés à négliger les leçons de

l'histoire et à attribuer les défaites successives qu'elle avait subies à Cynoscéphales, Magnésie, Pydna et Corinthe, tantôt aux irrégularités du terrain qui auraient empêché qu'elle maintienne sa structure et sa massivité, tantôt à la précipitation de commandants trop pressés d'attaquer sans attendre d'avoir achevé leur déploiement, tantôt à l'intervention de la cavalerie ennemie. En un mot, ils incriminaient le mauvais usage qu'on en aurait fait, les circonstances ou, purement et simplement, la malchance. Et donc, finalement, ils soutenaient une thèse : le constant succès des Romains n'était pas dû à leur mérite, mais au caprice permanent d'une sorte de *Tyche* maligne.

C'était pourtant – et, à l'époque de Polybe, les faits auraient dû amplement le leur prouver –, une dangereuse illusion qu'il eût été bien nécessaire de chercher à dissiper, dans l'intérêt même des Grecs. Je pense que c'est cette raison qui, finalement, a poussé l'historien achéen à entrer à son tour dans le débat. Et son avis, exprimé dans un passage célèbre de ses *Histoires*[1], aurait dû, je crois, clore le débat, même pour nous. Ce passage est parfois utilisé par les admirateurs de la phalange pour soutenir leur thèse. Mais, en général, ils se sont contentés, semble-t-il, de lire la première partie d'un texte qui, en fait, affirme en conclusion exactement le contraire de ce qu'ils ont voulu en déduire. En effet, si l'historien achéen commence son raisonnement en déclarant que la phalange peut bousculer n'importe quel adversaire en terrain plat, tout de suite après il reconnaît, au moins de manière implicite, que la légion de son temps bénéficie dans les faits d'une très nette supériorité de structures. Les qualités de la phalange ne lui confèrent en réalité qu'un avantage théorique et parfaitement illusoire. En effet, sa massivité et sa force de choc ne peuvent donner toute

1. Polybe, XVIII, 29-32, 5.

leur mesure que dans des espaces aux caractéristiques bien précises, c'est-à-dire vastes, plats et sans obstacles, endroits qui sont rares, difficiles à trouver, et que l'ennemi peut donc facilement éviter. En revanche la faible élasticité de sa structure lui créait de graves problèmes pour effectuer des déplacements et pour contrôler n'importe quel territoire, pour peu que ce dernier soit accidenté[1].

Et ce n'est pas tout. La légion qui, pour cette raison, l'emporte évidemment du point de vue de la stratégie, bénéficie en plus d'un net avantage sur le plan de la tactique. S'il semble, à première vue, que la phalange macédonienne ne peut pas être arrêtée, la formation romaine est en fait en mesure de lui opposer une manœuvre bien particulière. Grâce à son dispositif en manipules, répartis sur plusieurs lignes qui se succèdent, elle peut attaquer le front de la phalange avec un seul de ses échelons, pendant que les autres se replient pour reprendre leur souffle. Face à un ennemi contraint d'avancer au pas cadencé, marche nécessaire pour maintenir l'indispensable cohésion des rangs, les légionnaires empêcheront l'enfoncement de leur front par une meilleure agilité; ils seront capables de lui opposer une résistance élastique, de reculer sans perdre le contact et de faire alterner les différents *ordines* en première ligne, là où c'est nécessaire. Ou, à l'occasion, ils peuvent au moins momentanément déstabiliser la phalange par les salves toujours meurtrières des *pila*, et la contraindre à ralentir sa progression pendant de courts instants.

Cette première phase de la manœuvre permettra à la seconde et à la troisième ligne de se mettre en place, au moment opportun, sur les flancs de la phalange, l'enserrant dans un étau mortel. Après avoir disloqué la formation ennemie, les légionnaires auront facilement le dessus sur les

1. Polybe, XVIII, 30, 11-31, 11.

phalangites au cours d'une série de combats individuels auxquels ces derniers ne sont ni formés ni préparés[1]. Le caractère allusif de cette description s'explique aisément : quand il décrit ce mouvement, qui n'est pas le simple fruit d'une élaboration théorique, Polybe pense sans aucun doute à un épisode précis, qui a été présenté plus haut et qui s'est déroulé durant la bataille des *Campi magni*. Certes, l'historien achéen schématise à l'extrême ; en effet, dans la réalité, les grandes rencontres qui ont vu s'opposer les deux formations sont un peu plus complexes. À Cynoscéphales, en 197 avant J.-C., par exemple, dans cette journée qui vit la fin de la guerre entre Rome et la Macédoine, l'aile droite de l'armée antigonide, emmenée par le roi en personne, semble nettement l'emporter en un premier temps, contraignant les légions à se replier. Dans le même temps, mais sur l'autre aile, les Étoliens et les Romains bousculent les forces de Philippe V ; ces dernières sont attaquées alors que toutes n'ont pas encore occupé leurs positions, et elles sont rapidement dispersées. Tout de suite après, c'est également sur l'aile gauche des Romains que se joue le destin de la bataille. Car, avant que le mouvement de repli des légions ne se transforme en une déroute, un tribun, venant de l'aile victorieuse, emmène vingt manipules de *principes* et de *triarii* et il attaque dans leur dos les forces ennemies qui sont ainsi en grande partie détruites.

À Magnésie du Sipyle, en 190 avant J.-C., dans la grande bataille qui décide de la défaite définitive du royaume de Syrie, le succès partiel et provisoire remporté à la droite séleucide par la cavalerie lourde que commande Antiochos III en personne ne suffit pas à provoquer l'effondrement du dispositif romain. Sur l'autre aile, un résultat tout différent est obtenu par la destruction des chars équipés de faux et la

1. Polybe, XVIII, 32, 2-5.

fuite des cavaliers cataphractaires[1] qui protègent la gauche de la phalange. Attaquée sur son flanc découvert, celle-ci tente de se mettre en carré. Mais harcelée de toutes parts par les javelots ennemis, elle ne tient plus. En outre, les éléphants, imprudemment mêlés aux files des fantassins, blessés et fous de douleur, finissent par provoquer la rupture de la formation. Repoussé à son tour par les légions qui ont repris l'offensive, Antiochos est contraint d'accepter sa défaite, et il fuit avec les forces qui lui restent en direction de Sardes.

Enfin, à Pydna, en 168 avant J.-C., dans la rencontre qui décide de la troisième guerre de Macédoine, le roi Persée commet à son tour l'erreur de faire sortir et de ranger ses troupes les unes après les autres. En agissant ainsi, il réussit surtout à séparer les deux corps d'élite qui composent la phalange, les leucaspides («les boucliers d'argent») et les chalcaspides («les boucliers de bronze»). De la sorte, alors que les premiers sont déjà au contact de l'ennemi, les seconds occupent encore une position très en retrait; en effet, ils ont été ralentis par le passage du fleuve Leukos et tenus en respect par l'arrivée soudaine de la première légion romaine. Quant à la cavalerie et aux troupes légères, elles en sont encore à sortir du camp, sur l'autre rive du fleuve. Pendant que la deuxième unité de citoyens attaque de front les leucaspides, les alliés italiens profitent de la situation et se précipitent dans le passage laissé ouvert au centre de la formation ennemie; ils sont opportunément soutenus par les éléphants et par la cavalerie. L'effondrement de la gauche macédonienne, dont une partie se fait tuer sur place, dont l'autre partie est emportée et s'enfuit vers la mer, entraîne dans la défaite le reste de l'armée qui n'a pas encore fini de se mettre en ordre de bataille. Ces éléments de

1. Cataphractaires: cuirassés.

l'armée antigonide réussissent à se replier, mais tout espoir de victoire est désormais perdu. Le dernier combat mené par la Macédoine pour son indépendance a duré moins d'une heure.

Le déroulement de ces rencontres pourrait, à vrai dire, renforcer au moins en partie la thèse de ceux qui imputent les échecs de la phalange à une série de très lourdes erreurs tactiques. En réalité, c'est l'inévitable répétition de semblables erreurs, qui se produisit encore à maintes reprises par la suite, au moins jusqu'à l'époque de Sylla, qui doit nous amener à réfléchir. Elle laisse entrevoir, dans la formation grecque, une sorte de défaut génétique qui ne peut pas être éliminé et que nous pouvons deviner. C'est ce point précisément que Polybe entend souligner par son extrême simplification. La formation grecque, massive, a été créée pour des rencontres en rangs serrés et elle souffre énormément de la possibilité d'actions autonomes qu'ont les manipules romains, qui comptent très peu d'hommes, qui sont extrêmement mobiles et conçus pour la manœuvre, capables aussi bien de faire retraite en bon ordre devant la phalange que d'opérer chacun en toute autonomie pour profiter des occasions qui peuvent s'offrir sur le champ de bataille[1]. À chaque fois, la dislocation de la phalange laisse les fantassins macédoniens pratiquement sans défense devant l'attaque des légionnaires ; elle les rend vulnérables à une meilleure aptitude au combat individuel et à un armement qui, en plus de sa supériorité qualitative, a des effets psychologiques très dévastateurs sur des troupes macédoniennes encore attachées à l'idéal grec de la « belle mort ». Le glaive ibérique inflige des plaies réellement épouvantables, ouvertes, des mutilations affreuses et des blessures « plus que mortelles », *ultra mortem patebant*[2].

1. Bell, « Tactical Reform in the Roman Republican Army » 1965, p. 410.
2. Florus, I, 23, 9 ; voir aussi Tite-Live, XXXI, 34, 3-5.

Polybe, qui a été dans sa jeunesse hipparque de la Ligue achéenne, c'est-à-dire commandant de cavalerie, ne peut pas ne pas attirer l'attention des contemporains sur un autre point. Comme on l'a dit, la formation grecque pourrait, encore et malgré tout, s'imposer au moins dans les grandes batailles en rase campagne. Mais c'est à une condition : reprendre la supériorité qui avait été la sienne dans le domaine de la cavalerie. Malheureusement, l'art militaire grec a connu une profonde évolution à partir de la fin du IVe siècle, et la phalange du IIe siècle a subi un vrai processus de sclérose qui a aggravé ses défauts, et notamment son caractère statique, plus qu'elle n'a renforcé ses aspects positifs. L'allongement de la sarisse et l'épaississement consécutif des rangs ont en fait créé un bloc encore plus massif et plus puissant, qui a toutefois complètement perdu la relative flexibilité de la formation créée par Philippe II et qui ne peut plus désormais se mouvoir qu'en ligne droite.

Tandis qu'on attachait de plus en plus d'importance à la puissance de la phalange, on manifestait de moins en moins d'intérêt pour la cavalerie, ce qui a provoqué un grave affaiblissement de l'armée, numériquement et qualitativement. Alors qu'Alexandre le Grand avait constamment maintenu dans ses forces militaires la proportion de 2 pour 1 entre fantassins et cavaliers, réussissant à aligner entre 5 000 et 7 000 cavaliers pour une phalange de 12 000 hommes, ce rapport a par la suite profondément changé : à Raphia, en 217 avant J.-C., par exemple, dans la célèbre bataille qui opposa les Syriens et les Égyptiens pour le contrôle de la Coele-Syrie, la proportion était de 5 à 1 pour les forces d'Antiochos et entre 5 et 10 pour 1 pour celles de Ptolémée. Les rois de Macédoine semblent ensuite avoir été encore plus exclusifs dans leur prédilection pour la phalange : en 222 avant J.-C., sur le champ de bataille de Sellasie où se jouait l'indépendance de Sparte, Antigone Dôsôn alignait 8 fantassins pour 1 cavalier, et le même rapport se retrouve

à Cynoscéphales dans l'armée de Philippe V. En outre, quelques unités montées d'élite, comme les *sarissophores* et, peut-être, les *hetairoi*, avaient complètement disparu.

Parmi les causes de ce processus, qui sont probablement multiples, il faut sans aucun doute comprendre les difficultés croissantes du recrutement. Mais c'est surtout la politique de la monarchie antigonide qui a beaucoup pesé dans les choix tactiques. Elle a servi de référence et elle a été une sorte de modèle à suivre pour tous les autres États hellénistiques. Les Macédoniens combattaient désormais surtout en Europe contre des ennemis, en particulier les Épirotes, les Dardaniens, les Spartiates et les Étoliens, qui avaient tous adopté leur appareil militaire, mais qui restaient toujours très faibles dans le domaine de la cavalerie. Et, donc, même s'ils n'attachaient pas une attention particulière à leurs forces montées, les Macédoniens se trouvaient toujours en position de l'emporter facilement dans ces conflits.

Enfin, il ne faut pas négliger le processus naturel de vieillissement auquel toute institution est soumise à un moment ou à un autre. De plus, les hommes ont toujours tendance, surtout dans le domaine militaire, à se rattacher à des écoles ou à s'identifier à des archétypes. La phalange macédonienne, qui a dominé sans contestation possible tous les champs de bataille de la Grèce pendant près de deux siècles, s'est parée d'un halo d'invincibilité. Cette réputation, même si elle n'était que partiellement justifiée, a contribué à développer énormément la fortune de ce modèle, adopté peu à peu par les Béotiens, par les Achéens et même par les Spartiates. Pourtant, l'enseignement d'Alexandre le Grand a été d'abord mal compris, puis graduellement contredit. En 321, en Cappadoce, Eumène de Cardia était numériquement inférieur à la phalange ennemie ; il réussit néanmoins à mettre en fuite Cratère grâce à une charge de sa cavalerie menée en direction des ailes et qui fut victorieuse. Un siècle plus tard, à Raphia, la

supériorité numérique en forces montées dont disposait Antiochos n'a pas réussi à lui éviter la défaite. Dans cette affaire, les deux adversaires, semble-t-il, avaient complètement oublié la manœuvre enveloppante pour préférer une rencontre frontale, et ils n'attendaient la décision que du choc de masses d'infanterie. Abandonnant complètement la conception d'Alexandre, ses derniers épigones transformèrent un instrument conçu pour la défense, une enclume pour reprendre l'image proposée plus haut, en une arme purement offensive, un marteau ; cet outil avait cependant de nombreuses et graves limites. Ils reprenaient donc comme base de leur tactique la pression frontale d'une formation fermée qui, bien qu'elle ait été plus puissante que la phalange hoplitique, était cependant plus statique et plus massive.

Que serait-il arrivé si les légions qui ont soumis la Grèce avaient rencontré la première version de la phalange, la plus efficace ? Ou même la dernière forme de la phalange, mais avec un Alexandre ou un Pyrrhus pour protéger ses flancs avec de la cavalerie ? Certains auteurs pensent que, si on lui avait offert des conditions idéales, c'est-à-dire une bataille en rase campagne et en terrain plat, même la phalange de la dernière époque aurait vaincu les légions ou n'importe quelle autre armée de l'Antiquité[1]. Pour ma part, je persiste à penser que la question est parfaitement oiseuse. Dans un cas comme dans l'autre, en fait, l'issue de la bataille aurait appartenu non à l'infanterie mais à la cavalerie et elle aurait été décidée aux deux ailes (issue de la bataille, soulignons-le, et pas de la guerre ; la supériorité stratégique de la légion serait restée indiscutable sur quelque terrain que ce soit, à condition que ce ne fût pas une unique et vaste plaine). Et je ne suis pas du tout sûr que les *hetairoi*, les Peones, les

1. Tarn, *Development* 1930, p. 29.

Thessaliens et les Thraces auraient toujours pu l'emporter sur des forces montées presque aussi nombreuses et efficaces, qui n'étaient plus composées de la cavalerie citoyenne et italienne, de qualité médiocre, mais de Numides, d'Espagnols et de Gaulois, employés en nombre croissant et presque constamment appuyés par des éléphants. Ce qui est sûr, au contraire, c'est que la transformation subie par les armées hellénistiques les laissait désormais à la merci des armées de Rome et que l'avertissement de Polybe arrivait trop tard ; en réalité, plus personne ne l'écoutait.

2. D'autres ennemis : les Ibères et la naissance de la cohorte

Comme nous l'avons vu plus haut, Rome avait créé la légion manipulaire pour disposer d'un instrument plus souple que la précédente phalange hoplitique, un instrument qui lui permît d'opérer avec efficacité contre les Samnites à l'intérieur même de leur territoire. Mais cette seconde structure, elle aussi, malgré tout, montra son incapacité à résoudre définitivement les problèmes posés par la guérilla. Ces derniers, toujours les mêmes, se retrouvaient sur divers théâtres d'opérations mais avec une gravité particulière sur le front hispanique, que Rome avait reçu en héritage de sa victoire dans la deuxième guerre punique.

Rome avait formé deux provinces avec les parties orientale et méridionale de la péninsule Ibérique, respectivement l'*Hispania Citerior* et l'*Hispania Ulterior*. Les gouverneurs romains tentèrent de décourager les incursions des peuples de l'intérieur, surtout des Celtibères qui vivaient dans la Meseta Ibérique et des Lusitans qui habitaient une région correspondant approximativement au Portugal actuel. Ces peuples pratiquaient le métier des armes par habitude et ils s'étaient toujours sentis libres de se déplacer et de rançonner

les tribus voisines. Ils se laissèrent entraîner dans une spirale de représailles qui dégénérèrent rapidement pour finir en une guerre longue et terrible.

Dans un abrégé d'histoire des tactiques et des mentalités comme l'est le présent ouvrage, il n'est naturellement pas possible de suivre dans le détail les événements qui, avec seulement quelques pauses, se déroulèrent pendant plus de soixante ans, de 197 à 133 avant J.-C. Il suffit de dire que, sur le front ibérique, la situation resta pendant longtemps difficile et que, durant tout le IIe siècle, le service militaire sur ce théâtre d'opérations représenta la pire condition pour les soldats de Rome. Peut-être parce que la rudesse des premiers temps s'était atténuée en eux, les légionnaires souffrirent énormément des problèmes posés par la géographie de ce territoire, qui fait presque toujours naître de grosses difficultés. Il s'agit des inconvénients du climat de la Meseta qui ne permet d'opérer avec efficacité que pendant les quatre mois d'été ; de la présence de grands massifs montagneux, auxquels donnaient accès des passages peu nombreux et difficiles à atteindre ; et enfin de la presque totale absence de routes, ce qui fractionnait la péninsule en de nombreux compartiments (ces derniers, au contraire de ceux qui se trouvaient dans le Samnium, ne communiquaient pas entre eux, ce qui rendait problématique toute initiative coordonnée de la part des deux commandants des armées provinciales).

Et même si une action coordonnée se révélait non seulement nécessaire mais encore possible, la maladresse du Sénat ou la rivalité endémique entre les gouverneurs pouvaient la faire échouer. En effet, l'assemblée qui dirigeait la *res publica*, soit parce qu'elle ignorait la situation réelle, soit parce qu'elle était partagée entre des intérêts divergents, n'était pas toujours à même d'élaborer une stratégie efficace à long terme. Chaque préteur, de son côté, ne se contentait pas, à l'occasion, de refuser de collaborer avec le collègue

d'une autre province ; bien pire, surtout vers la fin de sa prorogation[1], il succombait au désir de terminer les opérations en cours avant l'arrivée de son successeur, quitte à tenter le hasard ; ou encore, jaloux d'un possible succès de ce dernier, il lui laissait les troupes dans les pires conditions possibles.

L'absence de vraies villes, en outre, empêchait même les généraux les plus soucieux de leurs hommes de loger confortablement leur armée pendant la mauvaise saison. S'il est vrai que les caractéristiques des *hiberna*, les camps provisoires installés pour l'hiver, ont fini par s'améliorer quelque peu, il n'en est pas moins sûr que les conditions de vie des soldats restèrent très médiocres pendant longtemps. En 153-152 encore, en Citérieure, M. Fulvius Nobilior fut obligé de loger ses troupes dans des conditions très précaires : les habitations n'étaient que des abris de fortune, les approvisionnements étaient très rares et beaucoup de soldats finirent par périr de l'isolement ou du froid glacial. Toujours en Citérieure, l'année suivante, de nombreux militaires moururent, victimes d'une dysenterie causée par une nourriture de très mauvaise qualité. Et, bien plus tard, en 140-139, l'armée de Q. Pompée eut à souffrir de conditions analogues. Il en fut de même au siège de Pallantia, en 136-135, pour celle de M. Emilius Lepidus.

De plus, la forme de guerre qui se déroulait à l'intérieur de cette région présentait des caractères tout à fait spéciaux. À la fin de la République, Quintus Caecilius Metellus Pius fut opposé à un adversaire très habile, un homme d'origine sabine, le marianiste[2] Quintus Sertorius, qui avait pris le

1. La charge d'un magistrat ne durait qu'une année ; pour lui permettre d'exercer un commandement en province, l'État lui permettait de garder ses pouvoirs avec un nouveau titre (le consul devenait proconsul, le préteur propréteur...) ; c'est cet allongement qu'on appelle « prorogation ».

2. Marianiste : partisan de Marius, chef du mouvement des populaires.

commandement des Lusitans. Metellus Pius, « bien qu'il fût alors le plus grand et le plus illustre des Romains..., ne savait comment faire pour combattre un ennemi audacieux qui, grâce à son agilité et à sa souplesse, évitait avec soin de se laisser entraîner dans une bataille en rase campagne et changeait sans cesse de tactique. Lui, au contraire, était habitué à des combats d'infanterie réguliers. Il commandait une formation de fantassins lourds et peu mobiles, très bien entraînés pour combattre et vaincre un ennemi dans des rencontres face à face ; mais ils n'étaient pas préparés à se déplacer dans des terrains montagneux, à poursuivre par des assauts et des retraites rapides et continuels des hommes légers comme le vent, et à supporter la faim et un genre de vie sans feux, sans tentes, comme les troupes de Sertorius... Ne pouvant pas engager de bataille, Metellus dut subir tous les maux que souffrent les vaincus. Dans le même temps, Sertorius, qui fuyait, avait tous les avantages du chasseur. Il coupait à son ennemi les fournitures d'eau et de vivres ; il gênait ses marches ; et, quand il s'arrêtait, il le forçait à repartir. Lorsque Metellus mettait le siège devant une ville, il arrivait à l'impromptu, il faisait de l'assiégeant un assiégé et il le privait du nécessaire[1] ». La formule expressive de *pyrinos polemos*, « guerre de feu », s'explique, selon Polybe, « par le caractère et la nature permanente des rencontres qui caractérisaient les conflits » dans cette région. « En Grèce et en Asie, une seule bataille ou, plus rarement, deux suffisaient pour décider de l'issue d'une guerre. Et, dans les rencontres, la décision survenait à un moment bien précis... Mais, dans ce conflit particulier, les choses étaient très différentes : en général, seule l'arrivée de la nuit interrompait les combats... et seule la mauvaise saison imposait pour quelque temps un arrêt, soit des combats soit de l'ensemble de la guerre[2]. »

1. Plutarque, *Sertorius,* XII, 5-7 ; XIII, 3-4.
2. Polybe, XXXV, 1 ; cf. Diodore, XXXI, 40.

Toutefois, les Romains finirent par prendre le dessus. Mais, en l'occurrence, le succès final ne dépendit pas seulement de l'armement, du même type que celui de l'ennemi mais très inférieur par plusieurs aspects (nous citerons par exemple le cas de l'épée que les légionnaires avaient imitée du modèle ibérique) ; il ne dépendit pas non plus de la structure des unités initialement engagées, en particulier de la légion manipulaire qui, sur ce nouveau théâtre d'opérations, prouva ainsi pour la première fois qu'elle avait des limites bien nettes. « Face aux difficultés de la guerre en Espagne, a-t-on écrit, l'armée de citoyens, avec laquelle Rome avait unifié l'Italie et vaincu Hannibal, se transformait en une institution qui ne fonctionnait plus[1]. » Pourtant, comme on l'a vu, elle avait été spécialement conçue pour s'opposer à la guérilla des Samnites au cœur de l'Apennin.

À vrai dire, cette remarque n'est que partiellement juste. En la circonstance, les Romains surent tirer avantage de la mobilité et de l'adaptabilité extrêmes de l'instrument qui se trouvait à leur disposition. Mais, sur ce front lointain et difficile, la diversité et la nature des ennemis qu'il fallait affronter posèrent un nouveau problème, qui prit un aspect éminemment stratégique. Les Espagnols, au moins pour une partie d'entre eux, combattaient en fait comme peltastes. Appelés *caetrati*, ils tiraient leur nom de la *caetra*, un petit bouclier rond qu'ils portaient et qui était fait d'osier, de cuir entrelacé ou de bois, avec un *umbo*[2] et une poignée métalliques. Leur équipement comprenait également un glaive espagnol ou une *falcata*, un sabre hispanique meurtrier. Si, comme on le pense en général, il faut identifier les soldats de ce type aux *lonchophoroi* dont la présence est attestée, par exemple par Polybe, dans les armées d'Hannibal, ils

1. Fraccaro, « Livio e Roma » 1956, p. 94.
2. Demi-sphère de métal placée au milieu du bouclier.

devaient avoir dans leur dotation, à l'occasion, également une lance de choc. Et ils devaient donc être en mesure d'affronter avec quelques chances de succès même l'infanterie de ligne, ce qui les rendait encore plus dangereux. Ils n'étaient pas encombrés par une armure pesante, et ils se servaient surtout d'armes de jet, comme le *soliferreum* (ou *saunion*, un long javelot entièrement en métal), la *phalarica* (une haste de bois avec une longue pointe en fer, sur laquelle était fixé un morceau d'étoupe enduit de poix, qui permettait de provoquer des incendies) et la fronde. Leur tactique habituelle était fondée sur l'action rapide et improvisée, sur l'embuscade, sur le coup de main. Ils étaient, semble-t-il, surtout des guerriers comme ceux qui, combattant sous les ordres de Viriathe, invitaient les Romains à engager la bataille puis se dispersaient et, entre des fuites simulées et des retours offensifs soudains, les attiraient dans des embuscades pleines de périls. Contre de tels adversaires, les Romains ne pouvaient riposter que de deux manières. Ils avaient la possibilité de recourir à une astuce, qui avait déjà été appliquée par d'autres chefs, comme nous l'avons dit, et qui consistait à insérer des archers et des frondeurs entre les rangs des petites unités, les centuries et pas les cohortes, *non cohortibus tantum, sed centuriis, sagittarios funditoresque*[1] ; ils formaient ainsi un barrage contre les coups tirés de loin. Ils pouvaient aussi subdiviser la légion en petites unités autonomes capables de s'enfoncer loin dans le territoire ennemi et de serrer de près les guérilleros ibériques, en les maintenant constamment sous pression et en les contraignant à se déplacer sans arrêt, sans qu'ils puissent s'arrêter pour refaire leurs forces, se reposer ou se ravitailler.

Le manipule ou, à la rigueur, la centurie se révélaient les instruments les mieux adaptés à ce genre d'actions, et ils

1. Frontin, *Stratagèmes,* IV, 7, 27.

durent donc rester en usage. Il existait toutefois dans le monde ibérique une autre composante bien différente de la première. Peut-être parce qu'ils avaient désormais atteint un niveau d'urbanisation plus avancé, les Celtibères, et avec eux beaucoup de peuples de la Meseta, pouvaient mobiliser une excellente infanterie de ligne ; elle était pourvue de casques et d'armures, de vestes faites de lin durci, de pectoraux ou de cottes de mailles en fer, et elle était dotée des meilleures épées de l'Antiquité. Ils possédaient en outre une excellente cavalerie, montée sur les chevaux ibériques, petits et très résistants, et qui était capable de livrer bataille même en montagne. Ce fut surtout contre de tels adversaires que les meilleurs généraux de Rome cherchèrent à adapter leur propre appareil de guerre. Pour s'opposer à la cavalerie hispanique, il leur fallut soit faire appel aux cités alliées ou vaincues pour qu'elles fournissent des forces montées et des chevaux de guerre, soit faire venir de Numidie des cavaliers, des fantassins légers, surtout des lanceurs de javelots, et des éléphants. Cette infanterie alignait ceux qui étaient peut-être les meilleurs combattants du monde antique, et Appien[1] la qualifiait de l'épithète significative de « féroce » ; contre elle, il fallait éviter le plus possible un corps à corps, très dangereux, ou il fallait au moins mettre les légionnaires en position de l'affronter dans les meilleures conditions possibles. De fait, chaque fois que les armées de la République engagèrent la lutte alors qu'elles étaient fatiguées, peu entraînées ou mal commandées, les Espagnols remportèrent la victoire et leur infligèrent les pertes de loin les plus graves qu'elles ont subies outre-mer au cours de leurs guerres.

La capitulation infamante d'Hostilius Mancinus sous Numance, en 137 avant J.-C., fut la seule vraie et grande défaite subie par les Romains en Espagne. Mais la période

1. Appien, *Iberica,* 97.

tout entière fut marquée par une série ininterrompue de petites rencontres et d'escarmouches qui n'apportaient jamais de résultat décisif. Même en établissant la comptabilité des pertes avec une prudence raisonnable, nous pensons que le tribut payé par les Romains sur ce théâtre d'opérations a dû se monter avec le temps à plusieurs dizaines de milliers de morts. Il est certes toujours dangereux de procéder par analogie ; mais les peuples ibériques ont toujours excellé dans la guérilla (il n'est pas facile de définir ce mot, bien qu'il ait été universellement adopté et qu'il tire son origine – ce n'est pas un hasard – de la langue espagnole). Pour nous limiter à un unique exemple nous rappellerons l'évaluation du général Bigarré : entre 1810 et 1812, l'activité des insurgés espagnols a causé aux troupes françaises d'occupation une moyenne de cent morts par jour. Bien que ces comptes se rapportent à des événements et à une époque très éloignés de notre période, leur ordre de grandeur a le mérite d'attirer l'attention sur un lent supplice, celui des pertes journalières qui ont dû être tout aussi sensibles sur le front espagnol à l'époque romaine.

Il fallait donc réagir devant cette situation. L'hoplite romain était devenu obsolète face à l'armement et à la tactique du phalangite macédonien qui pouvait remplir les mêmes fonctions que lui, mais de manière beaucoup plus efficace. Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, il est sorti de la scène à petits pas. De fait, et au moins sur le front oriental, l'échelon des triaires avait disparu ; seul leur nom subsistait, les hommes ayant été assimilés aux autres troupes de ligne par leur armement ou par les tâches qu'ils accomplissaient. Une des deux « âmes » qui avaient coexisté jusqu'alors au sein des armées de la République s'est éteinte, semble-t-il, avec la disparition de ce troisième échelon. Alors qu'elle avait disparu dans les guerres qui ont opposé Rome aux États hellénistiques, cette « présence » réapparaît dans l'extrême Occident, mais sous des traits complètement

différents. C'est à ce même Scipion l'Africain qui, comme nous l'avons vu, avait perfectionné la manœuvre enveloppante inventée par les Puniques, en l'adaptant à la légion, qu'il faut probablement attribuer une autre invention fondamentale dans l'art de la guerre. Il semble certain que c'est bien à lui que l'on doit la création de la cohorte. Cette unité, intermédiaire entre le manipule et la légion, était en général constituée par le regroupement de trois manipules qui, dans les différents échelons, portaient le même numéro d'ordre, un de hastats, un de princes et un de triaires ; ils finissaient ainsi, sans aucun doute, par constituer une formation en profondeur. Il semble que la cohorte a été créée durant le bref séjour de Scipion en terre d'Espagne et qu'elle n'a été utilisée, au début, que sur ce théâtre d'opérations. Comme on l'a vu, les généraux romains connaissaient bien cet instrument dès la fin du IIIe siècle, mais, jusqu'à l'époque de Marius, ils ne l'ont employé que sur le front ibérique. Les nombreuses références à la cohorte qui se trouvent dans Tite-Live, Appien et Frontin et qui concernent la première moitié du Ier siècle ne concernent que cette région.

La nouvelle unité qui, comme nous le verrons, finira par être utilisée de manière très générale, joua ainsi, durant les guerres d'Espagne, un rôle important sur lequel nous reviendrons. Mais son adoption n'aurait jamais suffi à faire plier la résistance indigène. De nombreux autres facteurs ont assurément concouru à rendre possible la victoire de la *res publica*. Les historiens soulignent toutefois que le fractionnement du théâtre des opérations, qui a suscité tant de difficultés aux Romains dans la conduite de la guerre, a fini par causer encore plus de dommages aux Espagnols eux-mêmes. En effet, divisés linguistiquement, culturellement et politiquement, ces derniers étaient incapables de présenter à l'ennemi un front commun. C'est la faculté romaine d'intégration qui réussit surtout à émousser leur résistance ; elle se traduisit par un ample processus de colonisation et de

diffusion du latin, de réorganisation des agglomérations et d'extension des droits civils. Les dernières études de psychologie sociale ont montré que toute tentative pour stabiliser une conquête et pour contrôler un peuple asservi est vouée à l'échec si elle ne repose que sur l'usage de la force et de moyens de coercition. En effet, elle provoque des réactions agressives et violentes. Ce point de vue semble avoir été bien compris par les Romains eux-mêmes, bien avant que Florus[1] ne l'ait traduit en aphorisme : *Provinciae viribus parantur, iure retinentur*, « Les provinces se conquièrent (peut-être...) par la force ; elles ne se conservent que par l'application du droit. »

Revenons à la cohorte. Quelle était sa vraie fonction ? Si la présence de cette unité dans le paysage de la Moyenne République semble désormais ne plus faire de doute, les modalités de son emploi n'ont peut-être pas encore été expliquées de manière tout à fait satisfaisante. Nous possédons, assurément, des arguments qui fournissent des raisons valables pour justifier son adoption : la nécessité d'affronter des formations particulières, comme le *cuneus* des Celtibères, ou encore de s'opposer à l'armement individuel des ennemis, qui était parfois supérieur, et le besoin d'aligner des unités intermédiaires autonomes et moins vulnérables que les manipules aux actions de la guérilla et, en même temps, moins encombrantes que les légions, ou encore l'effort pour résoudre les problèmes de l'approvisionnement. Ces arguments la justifient tout particulièrement sur les théâtres d'opérations espagnols qui sont montagneux et impraticables. Pourtant, ces explications ne donnent pas, du moins à mon avis, la clef du problème.

En effet, il ne faut pas oublier que cet organisme, qui n'a été utilisé d'abord que dans la péninsule Ibérique, a été employé

1. Florus, II, 30, 29.

ensuite avec un succès analogue et une fortune croissante dans beaucoup d'autres situations. Vers la fin du IIe siècle avant J.-C., par exemple, c'est la cohorte qui a donné aux troupes de Marius la victoire sur les Cimbres, au point que son origine a été longtemps associée à cet épisode. Par la suite, elle est devenue une division de base des légions impériales. Cette même unité, ou au moins une unité qui en dérive directement, a été amenée à se battre contre des ennemis de toutes sortes le long de toutes les frontières de l'empire.

On a parfois cherché un précédent à l'invention de Scipion, non sans raison, dans un épisode des guerres contre les Gaulois de la plaine du Pô (malgré le scepticisme de la critique, cet épisode reste, à mon avis, digne de foi pour l'essentiel...). En 222 avant J.-C., durant la guerre contre les Insubres, le consul Caius Flaminius Nepos, celui-là même qui périt ensuite lors de la bataille du lac Trasimène, se montra peut-être mécontent de la disposition habituelle des manipules, et il arma les légionnaires de la première ligne avec les lances prises aux triaires, dans le but de briser les assauts impétueux de l'ennemi. Ce choix est déjà significatif en lui-même. Mais il acquiert une importance exceptionnelle si l'on rapproche le dispositif adopté par Flaminius contre les Gaulois de celui, toujours le même, qui a été ensuite adopté systématiquement par les légions durant les deux premiers siècles de l'empire. En fait, les Romains abandonnèrent complètement la tactique manipulaire contre les barbares du centre de l'Europe. Ils revinrent à l'ordre fermé, à cette formation dont l'image se voit avec tant de précision aussi bien sur les reliefs de la colonne Trajane que dans les rares traités *De re militari* qui nous sont parvenus. Et ce n'est pas un hasard si les troupes auxiliaires, qui sont le plus fréquemment engagées contre ces ennemis, sont elles aussi armées de la lance et pas du *pilum*.

Le caractère qui rapproche des adversaires aussi divers et aussi éloignés dans le temps que les Insubres de Cisalpine et

les montagnards ibériques, les Cimbres et les peuples de l'Europe centrale, ne peut donc pas être le recours systématique à la guérilla ni l'emploi de tactiques offensives particulières. Et ce n'est pas non plus la nature de l'armement ni la particularité du milieu, car ces caractères sont toujours différents entre eux. Ce fut sans doute l'habileté insurpassable des Ibères dans le combat à l'épée qui poussa l'Africain à améliorer l'entraînement de ses troupes durant son séjour dans la Carthage d'Espagne, la *Carthago Nova* des Romains. Et ce fut assurément le sentiment de ce même besoin qui, soixante-dix ans plus tard, suggéra à son neveu, Scipion Émilien, de prendre des mesures particulières. Contre les Numantins, qui provoquaient ses hommes au combat singulier, il évita, chaque fois que c'était possible, d'en venir aux mains directement ; il cherchait surtout à les vaincre par l'arme terrible de la faim. Ce fut enfin certainement la force physique des Cimbres qui poussa P. Rutilius Rufus à utiliser des lanistes[1], des *doctores gladiatorum*, pour instruire ses troupes après le désastre d'Orange, subi en 105 avant J.-C. face à ces mêmes Cimbres. Et des raisons analogues expliquent le sévère entraînement imposé ensuite à ses légions par Marius. C'est probablement la pratique de l'exercice qui, semble-t-il, accompagne systématiquement le dispositif en cohortes ; c'est elle qui peut finalement nous éclairer sur les intentions qui ont présidé à la naissance de la nouvelle unité. L'objectif était évidemment d'améliorer les chances de survie du légionnaire sur deux plans, la lutte au corps à corps et le combat en formation.

Le point commun entre tous les ennemis de Rome est leur extrême férocité : c'est l'extraordinaire courage des guerriers ibériques, probablement les meilleurs combattants individuels du monde antique, ou l'élan des Cimbres, semblable à

1. On donnait ce nom aux instructeurs des casernes de gladiateurs.

la flamme, encore tellement imprégné par la sacralité ancestrale de la guerre qu'ils voulurent conclure un accord préalable avec Marius pour choisir le lieu de la bataille décisive, ou enfin le *furor* aveugle des Germains, bien connu de Tacite, et dont Adam de Brême parle encore au XIIIe siècle. Ces ennemis sont très dangereux dans la lutte au corps à corps, où ils continuent à manifester l'ivresse mystique qui anime toujours dans la bataille le guerrier barbare. Alors qu'il a disparu du monde classique, le *furor* continue, en pleine époque historique, à caractériser la conduite du Gaulois, de l'Espagnol, du Germain. Il exprime, comme on l'a dit, l'énergie tumultueuse et ardente[1] qui anime toujours ces guerriers dans la bataille.

Au *furor* natif et inné de ces adversaires, le Romain ne peut opposer que le souvenir d'une *ferocitas* désormais diluée en lui par des siècles de vie civilisée. Face à eux, il risque donc de se trouver en difficulté. Assurément, pour remporter la victoire, il dispose d'atouts exceptionnels, comme l'armement qui est presque toujours supérieur à celui de l'ennemi, comme l'entraînement poussé dans la lutte au corps à corps, précieux dans l'éventualité d'une rencontre rapprochée. Mais surtout il peut profiter d'un dispositif plus solide et plus compact, qui, bien qu'il soit plus souple, tend désormais à s'inspirer du modèle de la phalange. Dans la cohorte, les hommes du premier rang sont de plus en plus souvent dotés de lances longues et chaque soldat peut de nouveau compter sur la protection et sur le soutien de ses camarades de ligne. Les barbares, au contraire, sont en général dépourvus de toute habileté tactique et ils ont du mal à briser le dispositif compact de l'ordre clos.

Le processus arrivé à maturation au cours des guerres samnites commence à s'inverser au cours du IIe siècle avant J.-C.

1. Bloch, *Combats singuliers* 1968, p. 112.

Les deux tendances qui, de tout temps, ont coexisté au sein de la légion revivent, d'abord séparées, dans les deux formations qui opèrent avec une grande efficacité aux deux extrémités du monde méditerranéen. Davantage tournée vers l'offensive, davantage liée au courage et à l'initiative individuelle, la légion en manipules montre ses qualités et son efficacité surtout sur les théâtres d'opérations de l'Orient hellénistique et contre les formations qui y opèrent. Organisée pour briser les assauts, plus dense et plus massive, et donc fondée surtout sur la rigueur de la discipline, la légion en cohortes n'intervient d'abord que dans l'Occident ibérique.

À l'origine, la cohorte n'était probablement rien d'autre qu'un organisme temporaire, dans le fond analogue aux carrés formés plusieurs siècles après par l'infanterie britannique. C'est seulement avec le temps qu'elle se diffuse et s'impose partout jusqu'à devenir l'unité de base des légions. Elle prend un caractère permanent au moment même où les Romains eurent l'intuition que les guerres du futur ressembleraient davantage à celles qu'ils ont menées contre les Ibères qu'à celles qu'ils ont faites contre Carthage et contre la Macédoine[1]. Le temps des conflits contre les formations hellénistiques, dans lesquels la décision était emportée par la souplesse du manipule et la supériorité tactique du légionnaire dans le combat individuel, allait se terminer. Les prochains adversaires, des Orientaux, les Parthes, auront, comme nous le verrons, des caractéristiques complètement différentes, au point d'imposer encore une nouvelle « révolution » dans l'art de la guerre.

Dorénavant plus rares, au moins contre des ennemis extérieurs, les grandes rencontres en rase campagne auront en outre des traits bien spécifiques par rapport à ceux qui ont

1. Bell, *Tactical Reform in the Roman Republican Army* 1965, p. 415.

marqué les batailles d'anéantissement de la République. Bien que l'entraînement des légionnaires, notamment en ce qui concerne le corps à corps, reste toujours parmi les plus durs, la valeur individuelle et l'esprit d'initiative seront désormais appelés à jouer, pour l'avenir, un rôle moins important. Le temps approche où la Discipline sera une abstraction divinisée.

3. L'armée professionnelle

Au moins jusqu'à la tragique expérience de *Carrhae*, en mai 53 avant J.-C., l'armée romaine n'a plus subi le moindre drame susceptible de l'amener à modifier une organisation qui semblait, au moins dans le domaine de la tactique, parfaitement adaptée contre n'importe quel ennemi. Si l'on accepte d'attribuer l'invention de la cohorte à Scipion l'Africain, alors il ne reste plus à attribuer aux grands généraux du dernier siècle de la République, au fond, que des retouches mineures apportées à un mécanisme bien rodé depuis de nombreuses décennies.

Pour mettre en échec la supériorité physique et la plus grande combativité des Germains, Cimbres et Teutons, vaincus en 101-100 avant J.-C., Marius généralisa le recours à une formation fermée, en cohortes. Mais, dans le même temps, il veilla à améliorer les capacités individuelles de survie, en prenant le plus grand soin de l'entraînement de chacun. Il aurait confié l'exercice à des lanistes, entraîneurs de gladiateurs, à moins que cette mesure n'ait été prise par Rutilius Rufus, comme le disent plusieurs historiens. Il s'attacha ensuite à un programme de réformes très minutieux, qui concerna presque chaque point des institutions militaires, depuis la façon de porter les bagages jusqu'à la forme du bouclier. Il s'occupa enfin de l'enseigne des légions, pour lesquelles il généralisa le symbole de l'aigle.

La modification qu'il apporta au *pilum* fut particulièrement importante en raison de ses conséquences (pas toujours heureuses, il est vrai). L'arme de jet fut allégée par l'enlèvement du manchon en bois, carré ou tronconique, qui, jusqu'alors, avait été fixé sur la poignée. Elle fut remaniée de façon à être inutilisable après le premier jet. Un des clous qui fixaient la pointe en fer à la haste fut remplacé par un rivet en bois, qui devait se briser au moment de l'impact contre un obstacle quelconque ou contre le sol. La haste se pliait donc sur l'autre clou, qui servait de pivot, rendant inutilisable le *pilum*. Quand il se plantait dans un bouclier, il devenait impossible de l'en extraire et il ne pouvait donc pas être remployé par l'ennemi que cette entrave gênait ou qui était forcé de se débarrasser de son arme protectrice.

En ce qui concerne Sylla, il montra comment l'armée romaine pouvait parfois utiliser le recours au génie militaire contre une forte cavalerie; il dissémina sur le champ de bataille des obstacles destinés à entraver la marche de l'ennemi. C'est cependant à ce personnage que l'on pourrait peut-être attribuer un mérite bien supérieur. L'usage qu'il fit, sur le terrain de Chéronée, des effectifs de Galba et d'Hortensius contre les forces du roi du Pont, qui étaient supérieures en nombre, représente probablement le premier exemple qui nous soit connu de l'emploi d'une réserve tactique organisée à l'avance. Cette idée suffirait à faire de Sylla un des inventeurs les plus géniaux de l'histoire militaire de tous les temps. Sans vouloir, comme on le fait souvent, remonter au Scipion des *Campi magni* ou encore, avec De Sanctis, à l'Hannibal de Zama, il n'est pas non plus impossible que le mérite d'avoir eu, le premier, instinctivement, recours à cet instrument, ne revienne à un tribun inconnu, celui qui, à Cynoscéphales, guida depuis l'aile droite des Romains les manipules qui ont pris à revers l'aile opposée de Philippe (voir plus haut).

Finissons par César. Il ne peut probablement pas se vanter d'être un inventeur, en tout cas pas dans le domaine

de la tactique. En revanche, et sans aucun doute, il innova énormément dans le domaine du génie militaire, où il porta à leur apogée les qualités qui avaient déjà été celles de Sylla. Mais, même dans ce domaine, si l'on peut à chaque fois lui attribuer la genèse de l'idée, par exemple celle du pont sur le Rhin ou de la gigantesque « circonvallation » d'Alésia, la réalisation de ces travaux fut incontestablement favorisée par l'expérience du spécialiste qu'était Vitruve. César développa aussi les forces montées, en enrôlant des contingents de cavalerie germanique. Il faut enfin mentionner ce qui caractérise peut-être le mieux son œuvre, ce qui constitue l'unique et grande innovation du personnage : il forma une chaîne de commandement qui valorisa pour la première fois les cadres moyens de l'armée. Ce n'est pas par hasard si, dans les *Commentaires*, comme on l'a relevé, les vrais protagonistes de l'action sont toujours les centurions, jamais les légats. Il privilégia les hommes sortis du rang, les soldats de métier, et pas les dilettantes issus de l'aristocratie.

La plus importante des transformations qui eurent lieu à cette époque ne concerna donc pas le domaine de la tactique, mais la composition et la nature même de l'armée. Pendant cette période, on constata une diminution du nombre des *adsidui*, les propriétaires aptes à être enrôlés, et, en même temps, un phénomène croissant de désaffection envers le service militaire, surtout quand il se prolongeait pendant plusieurs années successives, comme c'était le cas sur le front ibérique. Cette situation avait contraint le Sénat, peut-être en 129 avant J.-C., à abaisser le cens minimum requis pour faire partie de la cinquième classe ; il avait été réduit de 4 000 as à seulement 1 500.

Il semblait toutefois que ce genre de mesures ne suffisait plus. Au moment de partir pour la Numidie, Marius procéda au recrutement des troupes qui devaient l'accompagner. Mais, conforté par la faveur des milieux les plus modestes, il renonça à procéder à l'examen préliminaire du cens des

recrues et, de ce fait, il ouvrit ainsi l'accès des légions aux prolétaires, aux non-possédants. Par ce choix, il se bornait en réalité à appliquer ouvertement une mesure que d'autres, avant lui, avaient prise discrètement. Mais, ce faisant, il transformait concrètement le recrutement en un volontariat. Et le nombre de ceux qui ne possédaient rien et qui étaient prêts à prendre les armes s'accrut de façon à subvenir sans difficultés à tous les besoins de la *res publica*.

Cette mesure devait avoir deux séries de conséquences. La première répercussion fut extrêmement positive. La présence d'éléments qui avaient de quoi vivre normalement dans leur patrie l'avait toujours emporté au sein des légions. Mais, arrachés de force à leurs familles et à leurs affaires, ces hommes considéraient le service militaire comme une parenthèse fâcheuse, qu'il fallait fermer le plus vite possible. Ils servaient donc avec mauvaise volonté et ils étaient portés à demander avec insistance leur libération dès que l'occasion s'en présentait, causant ainsi de graves troubles au sein des unités. Désormais, le service militaire devenait un acte volontaire, et il était le libre choix d'hommes qui trouvaient dans l'armée de meilleures chances que celles qui leur étaient offertes par la vie quotidienne. Dans ces conditions, toute forme de contrainte, discrète ou publique, allait devenir parfaitement superflue.

La seconde conséquence de cette mesure eut au contraire des résultats sociaux et politiques absolument explosifs. S'il est vrai que les armées étaient encore enrôlées en fonction des besoins et qu'elles étaient aussi, de manière concrète, permanentes, il n'en est pas moins vrai que, dorénavant, on n'appela plus pour le recrutement que des hommes prêts à faire du service militaire une profession. Et la peur de perdre leurs moyens de subsistance les poussa non seulement à appuyer n'importe quelle cause pourvu qu'elle puisse les maintenir au service, mais encore à s'attacher par un lien très étroit, par un lien de clientèle, au chef dont dépendait

leur bien-être, et même à demander la mise en place d'un vrai système de retraites qui puisse assurer une vieillesse heureuse à ceux qui atteignaient la fin de leur service militaire. À partir de Marius, la promulgation d'une série de *leges agrariae* chercha à satisfaire ces besoins et à récompenser par des lots de terres les vétérans démobilisés. Toutefois, l'influence des commandants d'armées ne suffisait pas toujours à garantir l'application de cette mesure, et il valait mieux que la demande soit appuyée par le poids et la menace des armées elles-mêmes.

Sylla tenta de briser cette très dangereuse solidarité, bien qu'il en ait, le premier, tiré un profit personnel dans sa quête du pouvoir ; mais ce fut, il est vrai, sans succès. Pour détacher une armée de son général, on pouvait créer une monarchie avec un souverain qui commandât sans aucune exception toutes les armées de Rome et qui pût choisir tous ses subordonnés directs en fonction de leurs compétences et, surtout, de leur dévouement à sa personne. On pouvait aussi, et c'était là un minimum, faire disparaître ce lien de dépendance qui liait les commandants à leurs armées, en confiant au pouvoir central l'avenir économique des soldats. Ces deux objectifs n'ont été simultanément atteints que par Auguste. D'un côté, il institua un commandement par délégation ; d'un autre côté, il créa l'*aerarium militare*, une caisse d'État destinée à payer aux vétérans une indemnité au moment de leur départ à la retraite.

Sylla préféra s'engager sur la voie d'une séparation entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire. Il choisit, dans le même temps, de recourir à la religion, en reléguant les armées au-delà d'une limite sacrée, le *pomoerium*, qui, courant désormais le long de la Magra et du Rubicon, protégeait théoriquement toute l'Italie péninsulaire. Loin d'obtenir le résultat attendu, cette décision affranchit définitivement le pouvoir militaire de tout contrôle, même théorique ; elle montra que, désormais, *posse principem alibi quam Romae*

fieri, «il était possible de faire un prince ailleurs que dans Rome[1]». Il fut admis à partir de ce moment que le pouvoir serait soumis à un choix militaire et non politique, même loin de Rome.

4. Guerre et paix

Nous avons longuement parlé, plus haut, du lien de Rome avec la *fides*, et c'est ainsi qu'a été abordée la question du *bellum iustum*. Parmi les conditions nécessaires pour entreprendre une guerre, il en est une que mentionne Cicéron: *Ut nihil aliud nisi pax quaesita videatur*, «Qu'elle n'ait d'autre but que la recherche de la paix[2]». Cette affirmation et d'autres, en tous points semblables, nourrissaient, au sein du monde politique romain, une vraie école de pensée qui s'inspirait du même principe. Elles ont fini par accréditer une thèse, soutenue par plusieurs savants: les Romains ne pouvaient concevoir la paix que comme le fruit d'une guerre nécessairement victorieuse. On peut remarquer à ce propos – et c'est significatif – que le terme de *pax* a la même racine que *paciscor* («conclure un pacte») et *pactus* («convenu, stipulé»), c'est-à-dire qu'il fait référence à une condition non pas naturelle, mais négociée ou imposée.

Cependant, il semble bien que cette interprétation repose sur une méprise. Le présupposé éthique auquel le peuple romain obéissait était, en fait, très différent au début. Comme l'a observé très justement un des plus grands historiens italiens, la communauté romaine était, à l'origine, «une communauté de paysans... et pas de guerriers[3]». De la sorte, la guerre en elle-même ne représentait pas l'état

1. Tacite, *Historiae,* I, 4, 4.
2. Cicéron, *De officiis,* I, 23, 80.
3. Tibiletti, «Il trionfo, la porta e l'arco prima di Augusto» 1976-77, p. 13.

naturel des choses, mais une situation absolument anormale, perçue comme un malheur.

Le concept que nous désignons par le terme de paix était toutefois destiné à devenir une valeur cardinale dans l'histoire de la République. Il devait donc se modifier graduellement avec le temps et prendre un aspect entièrement nouveau (et peut-être également, avec le temps, finir par s'identifier avec le terme latin par lequel nous avons maintenant l'habitude de le définir...). Une première évolution de cette notion se place à la fin de la guerre contre Hannibal. Rome avait remporté son long duel avec le Carthaginois, mais l'âpre et sanglant effort qu'elle avait soutenu avait laissé sur le corps de l'Italie des cicatrices profondes et difficiles à guérir : d'après Florus, le conflit avait été « si dur que le peuple vainqueur ne différait en rien du peuple vaincu[1] ». Cette guerre avait eu des conséquences qui seraient appelées à peser sur toute l'histoire à venir de l'État romain.

Bien qu'il ne soit pas possible de proposer une estimation, même approximative, des destructions et des dégâts durables subis par l'Italie durant les quinze années de présence punique sur son territoire, il est certain qu'ils ont dû être absolument effroyables. D'après Appien[2], au moins quatre cents villes, prises par Hannibal ou passées de son côté, ont été réoccupées par les Romains. Beaucoup d'entre elles avaient été détruites, et beaucoup d'autres ont été plusieurs fois prises d'assaut ou après un siège et mises à sac par les deux armées ennemies. Les plaines et les domaines de l'Italie du sud ont été méthodiquement dévastés pendant des années, et des populations entières, comme par exemple celles d'Atella ou de Calatia, ont été déportées en masse. Même si on ne peut pas la calculer avec précision, la dernière et la plus douloureuse ligne de ce bilan, le coût de la guerre d'Hannibal

1. Florus, I, 22, 1.
1. Appien, *Libyké,* 63 ; 134 ; *Syriaké,* 10.

en termes de vies humaines, a certainement été énorme. Il ne paraît pas excessif, car ce chiffre est confirmé par les données du *census*, d'avancer un nombre de 200 000 morts et disparus.

Le bilan politique et moral du conflit est, s'il est possible, encore pire. La descente d'Hannibal a fait relever la tête à « l'autre Italie », aux peuples de l'Apennin, du centre et du sud surtout ; Rome les avait difficilement conquis en quelque deux siècles de lutte, mais elle n'avait pas su bien les intégrer au sein d'un État hégémonique. La guerre avait fait renaître avec une extrême violence les anciens clivages ethniques ; on les croyait assoupis ou même complètement effacés, et pour toujours, à la suite de la victoire de la République et avec l'unification de la péninsule.

Un autre élément de la situation, lui aussi très grave, est apparu : en plus de la menace d'un ennemi cruel venu de l'extérieur, l'Italie avait connu le cauchemar d'une effroyable guerre civile qui a opposé les mouvements démocratiques et l'aristocratie ; et les clans ont fini par se polariser en s'identifiant aux deux parties en lutte, Hannibal et les Romains. À l'unique exception, peut-être, du bloc romano-latin, des Italiens étaient ainsi entrés en conflit contre des Italiens et des Grecs contre des Grecs. Chacune des agglomérations du Sud était devenue un foyer au cœur duquel se reproduisaient les drames qui, à un niveau plus général, caractérisaient le conflit principal.

Il ne faut donc pas s'étonner si Rome s'est réveillée profondément traumatisée du cauchemar qu'avait été Hannibal ; il avait laissé derrière lui une sinistre traînée de suspicions et de peurs. Pendant au moins une décennie après Zama, ces sentiments avaient projeté un éclairage sinistre sur le paysage politique méditerranéen, le peuplant d'ombres, certes irréelles, mais qui, pour autant, n'en étaient pas moins effrayantes. Souffrant désormais d'une véritable psychose de l'agression, la majorité des citoyens et des sénateurs se mit

donc à guetter la mer du Levant avec un regard nouveau, scrutant avec anxiété le moindre mouvement à l'horizon, dans la crainte d'entreprises hostiles de la part des puissances grecques.

Bien qu'elles n'aient eu aucune consistance, ces ombres semblaient toutefois terriblement réelles à la majorité des citoyens. Dans l'historiographie de langue latine, la peur d'une menace extérieure constitue, au premier chef et avec une ponctualité obsessionnelle, un thème qui scande le récit de chaque épisode politique ou militaire survenu dans les premières années du IIe siècle avant J.-C. Au fond, ce genre de réaction ne doit pas nous étonner : d'autres États, même à notre époque, ont réagi de la même manière à des chocs analogues. Rome avait peur, et c'est logique : comme nous l'avons dit, il paraît évident que la guerre d'Hannibal a été un conflit d'une violence jusqu'alors inouïe dans le cadre de toute l'histoire méditerranéenne. Il devenait également évident qu'une nouvelle attaque contre le sol de la péninsule pourrait, cette fois, lui être fatale. Et donc l'hystérie défensive la poussa à se réfugier dans le militarisme.

À toutes les époques, les hommes ont cherché des remèdes contre la peur de l'agression dans le renforcement de leur appareil militaire ; bien évidemment, la République n'a pas échappé à cette règle. Et c'est à ce moment que Scipion, encore lui, tira de son héritage culturel une notion politique que le monde grec connaissait bien et qu'il utilisait depuis longtemps. Elle était liée de manière erronée à l'idée de paix, parce qu'elle semblait en quelque sorte l'étayer, la rendre stable : celle de la dissuasion militaire ou, pour utiliser une expression chère à nos contemporains, de frappe préventive. *Si vis pacem para bellum*, « Si tu veux la paix, prépare la guerre ». Ce n'est pas par hasard si le proverbe qui la résume est latin. C'est la contraction tardive d'une phrase de Végèce : *Igitur qui desiderat pacem praeparet bellum* ; *nemo provocare nemo audet offendere quem intellegit superiorem esse si*

pugnet, « Et donc que celui qui désire la paix prépare la guerre ; que nul n'essaie de provoquer ou d'offenser celui dont il a compris qu'il lui est supérieur au combat [1] ».

Le principe de la dissuasion militaire est donc devenu un des principes fondamentaux de la doctrine des Romains en matière de politique extérieure. C'est ce même Scipion qui l'a appliqué pour la première fois aux dépens de Carthage, en prenant au moins l'une des précautions indispensables dans ce cas, le désarmement des vaincus. L'ordre de livrer les éléphants de guerre et la flotte visait à réduire pour toujours la cité africaine au rang de puissance inférieure ; c'était aussi une mesure destinée à frapper la rivale dans les symboles mêmes de sa force militaire. Mais elle visait également à apaiser la peur ressentie par les Romains d'une nouvelle et éventuelle invasion de la péninsule. Elle privait également la cité africaine de tout espoir de revanche en la confinant militairement sur le sol africain et en lui retirant l'instrument qui avait garanti pendant des siècles sa thalassocratie.

Si vis pacem para bellum : dans l'inquiétante évolution subie par la pensée politique romaine pendant cette période de son histoire, la notion même de paix se trouve alors subordonnée sinon au principe de guerre préventive du moins à l'idée selon laquelle la paix dépend d'une prépondérance militaire suffisante pour dissuader tout agresseur. Mais, pour conjurer l'éventualité d'un conflit, la crédibilité de la dissuasion doit être, pour les deux parties, réciproque et absolue. Et cette condition ne se rencontre jamais. Le plus souvent, il arrive que le phénomène d'intense militarisation, mis en marche en théorie pour garantir la paix, finisse au contraire par exaspérer les tendances agressives des adversaires ; et, par là même, il les entraîne dans une spirale irrésistible vers la guerre qu'ils auraient voulu éviter.

---

1. Végèce, *Epitoma rei milit.* III *prooem.*, p. 61, l. 10, et p. 65, l. 11, de l'édition Lang.

Rome ne fit pas exception à cette règle. Les premiers conflits qui agitent le monde hellénistique et la République naissent probablement sans qu'aucun des États l'ait réellement voulu, au moment même où une partie du Sénat, peut-être pour calmer ses propres peurs, s'approprie la doctrine de Scipion et renforce l'appareil de guerre dont il dispose. Ces gouvernants décident ensuite de mettre leur puissance au service d'un principe éminemment pratique, mais hélas rendu séduisant par le vernis moral que la philosophie politique de l'Antiquité a essayé de lui conférer : s'armer pour empêcher la guerre. Le pouvoir de dissuasion des Romains est toutefois, au moins au début, loin d'être absolu. Les négociateurs grecs, les premiers, n'y croient pas, d'autant plus que les États hellénistiques tirent orgueil, comme nous l'avons vu, d'un instrument militaire, la phalange, qui n'a jamais été vaincu par aucune armée étrangère. Ils sont peut-être aussi induits en erreur par le fait que Rome, au début, paraît rien moins qu'assurée de sa propre force. Ils sont donc conduits à sous-évaluer la puissance de la République jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Ce faisant, ils rendent le conflit inévitable.

Quant à Rome, poussée par une exigence de tranquillité confinant à la manie, une exigence qu'elle ressent comme un besoin vital, elle tente d'imposer par la voie diplomatique un ordre stable dans le magma politique du monde hellénique, en le figeant depuis l'extérieur dans un *statu quo* qui lui conviendrait et qui ne présenterait aucun danger. Mais sa politique se heurte à une aspiration, qu'on ne peut réprimer et qui est juste, celle des puissances grecques qui exigeaient de mener librement leur monde dans tous les domaines. Conduits à s'affronter sur des positions inconciliables, les puissances sont peu à peu entraînées dans une spirale d'intimidations réciproques qui font dégénérer les rapports d'abord en guerre froide puis en conflit ouvert. Le second conflit avec la Macédoine et le *bellum Antiochicum*, la

guerre contre Antiochos III, représentent, sans doute de manière différente, la conclusion d'un long bras de fer entre des diplomaties opposées, «l'escalade» vers une conclusion qu'aucune des deux parties n'avait peut-être recherchée au début.

Jusqu'à ce moment, les guerres avec la Macédoine et avec la Syrie représentent la conséquence peut-être structurelle, mais non voulue de manière consciente, du principe de dissuasion. Et, dans le discours que Tite-Live prête à Manlius Vulso[1], successeur de Scipion dans son commandement en Asie, les Romains assument désormais eux-mêmes la mission d'imposer partout la paix, sur terre et sur mer. Et la notion de paix y remplit donc une fonction qui n'est plus, dirais-je, passive mais active. Elle devient prémisse et justification de ce processus qui est communément désigné par le mot d'impérialisme.

Dorénavant, les événements se déroulent de manière en quelque sorte inévitable. La République est beaucoup plus forte, politiquement et militairement, que ses interlocuteurs. Et ses victoires, répétées et faciles, finissent nécessairement par lui faire prendre conscience de cette force. Peut-être jusqu'à la paix décisive qui a été conclue à Apamée en 188 avant J.-C. avec le royaume de Syrie, les Romains ont une conception élémentaire des relations entre la politique et la guerre. Elle les pousse à faire de la force un usage sans nuances et, au fond, assez grossier. Après cet événement, cependant, ils paraissent comprendre pour la première fois, dans leurs rapports avec le monde hellénistique, le pouvoir potentiel pour ainsi dire indirect de cet élément et l'avantage que l'on peut obtenir de son usage souple et habile. Ils tirent un corollaire essentiel du principe de dissuasion : la possibilité d'atteindre leurs propres objectifs simplement à travers ce que le vocabulaire

1. Tite-Live, XXXVIII, 47-49.

politique moderne appelle la coercition diplomatique. Plus encore qu'à travers un éventuel usage direct, que l'on envisage au contraire pour le conjurer, la force possède sa valeur en elle-même, par l'action décisive que sa seule présence parvient à exercer sur un interlocuteur. Alors, quand l'emploi purement passif et statique de la dissuasion est dépassé, et quand l'on entre dans la phase dynamique et active qui est communément appelée impérialisme, on finit par se conformer au même principe : le patrimoine que constitue la puissance militaire, facteur précieux mais toujours délicat et facilement périssable, peut être employé avec les meilleurs résultats possibles pour soutenir une action politique sans que l'on ait besoin de le dilapider inutilement. Pour appuyer la diplomatie, on peut se contenter, même dans ce cas, non de la force mais de la menace qui se fonde sur la force. Pour être efficace, la coercition diplomatique doit simplement s'appuyer sur deux facteurs essentiels, une puissance militaire surabondante et la détermination évidente de s'en servir en cas de besoin. Et il n'existe aucun motif de douter de la détermination de Rome dans ce domaine après les terribles exemples offerts à Cynoscéphales, à Magnésie et à Pydna.

La seule présence des légats, porte-parole d'un Sénat redouté dans tout l'Orient méditerranéen, suffit pour orienter la politique du monde hellénistique, au moins pendant quelque temps. L'exemple peut-être le plus connu et le plus éclatant d'une activité d'intimidation désormais systématique est offert par l'humiliation infligée durant l'été de 168 à Antiochos IV Épiphane, un roi de Syrie pourtant tout dévoué à Rome. En usant simplement de l'intimidation, Popilius Laenas le contraignit à se retirer d'Égypte sans cueillir les fruits de sa victoire. Là aussi se place le moment où le Sénat, peut-être parce qu'il est continuellement sollicité, finit par se mêler d'un nombre croissant de conflits locaux qu'il n'était pourtant pas préparé à résoudre. Il se

transforme en une cour de justice internationale et, ce qui est pire, comme l'a dit l'historien Yann Le Bohec, il fait du légionnaire le gendarme de la Méditerranée.

Mais ce système finit par échouer. C'est ainsi que vers 150 avant J.-C., la *res publica* se décide à recourir sans faire de différences à une politique d'annexions définitives et brutales. S'ouvrit alors une époque qui, du point de vue de la morale, fut peut-être parmi les plus sombres de l'histoire de Rome. Durant cette période, des pratiques comme le recours aux sicaires et au poison semblent désormais légitimes, non seulement contre les ennemis de l'extérieur mais même contre les adversaires politiques de l'intérieur ; il en va de même pour la trahison, l'espionnage diplomatique et militaire, et aussi pour la subversion sur une large échelle. Une politique de conquête absolument effrénée et un terrorisme tout aussi féroce accompagnent ces pratiques criminelles ; ils sont justifiés à leur tour par la nécessité de conserver et d'étendre l'empire. Les chapitres les plus douloureux et les plus sombres de cette histoire sont marqués par la réduction en esclavage de 150 000 Molosses, en 167 avant J.-C., par la destruction de Carthage et de Corinthe, en 146 avant J.-C., par l'anéantissement de Numance en 133 avant J.-C., et enfin par les massacres répétés qui ont été perpétrés en Espagne.

Comme on l'aura compris à la lecture du discours attribué à Manlius Vulso, Rome éprouve toujours le besoin de justifier d'un point de vue moral la genèse de son empire et, dans ce but, ses dirigeants recourent toujours plus ouvertement à une valeur, la *pax*. Elle justifie aussi bien la défense des alliés, comme le dit Cicéron (*Noster autem populus sociis defendendis terrarum iam omnium potitus est*, « Notre peuple s'est emparé du monde entier pour protéger nos alliés[1] »),

1. Cicéron, *De re publica*, III, 23, 35.

que la présence de garnisons dans les provinces ; elles doivent protéger une paix qui, sans elles, affirment-ils, s'évaporerait sous les coups des brigandages et des guerres intestines, ou qui serait submergée par des invasions [1] ; elle justifie également le tribut qui est nécessaire pour entretenir les garnisons.

Les développements de cette logique sont évidemment gros de dangers. Les ennemis de César l'accusèrent d'avoir systématiquement violé toutes les lois les plus élémentaires du *ius gentium*, le droit des peuples, dans la guerre des Gaules ; mais, en réalité, ils poursuivaient des objectifs très différents et ils se préoccupaient surtout de politique intérieure. César répliqua, et il légitima son action précisément par ce concept hélas très équivoque de *pax*, un concept qui, chez Cicéron déjà, s'identifiait à la notion d'*imperium*, de domination. Dans l'argumentation de César, la Gaule connaît maintenant une paix qui doit être conçue comme la seule possible, la *pax romana* : tous ceux qui se sont opposés aux conditions dictées par la République ont été *pacati*, pliés par une force qui trouve sa propre justification précisément dans la paix qu'elle impose.

C'est Auguste (31 avant J.-C. - 14 après J.-C.) qui a engagé définitivement l'État sur ce chemin. Dans sa conception du monde, la paix ne peut être qu'absolue pour être effective. De plus, celle à laquelle se réfère Auguste est une acception du terme tout à fait particulière. Une conception logique de l'impérialisme romain amène à considérer toute réalité comme *res romana* ou *res nullius*, « propriété de Rome » ou « propriété de personne [2] ». Dans ces conditions, la paix juste ne peut être que la *pax romana*, conforme aux règles dictées au monde par l'*Urbs*. Ces prémisses trouvent leur inévitable aboutissement dans l'orgueilleuse justification que

1. Par exemple, Cicéron, *Ad Quintum fratrem*, I, 1, 34.
2. Alföldi, « The Moral Barrier on Rhine and Danube », 1952, p. 5.

Virgile a donnée de l'impérialisme romain : *Tu regere imperio populos, Romane, memento/...pacisque imponere morem/ parcere subiectis et debellare superbos*, « Ne l'oublie pas, Romain, c'est à toi qu'il appartient de gouverner les peuples par ton *imperium*... de leur imposer la pratique de la paix, d'épargner tes sujets et de vaincre les orgueilleux[1] ». Si, comme on l'a fait observer, Virgile désigne du terme de *superbi* les agresseurs de toutes sortes et du terme de *subiecti* ceux qui évitent de se mettre en position d'adversaires dans leurs relations avec Rome[2], il est encore plus vrai que ce point de vue peut être facilement inversé. On constate donc que le pouvoir romain, en dernière instance, considère désormais comme agresseurs au moins potentiels tous ceux qui ne sont pas des *subiecti*. La parabole est désormais achevée. Quand on arrive à cet apogée de l'impérialisme romain, la paix n'apparaît plus que comme le fruit exclusif d'une guerre de conquête. C'est déjà, en un mot, la *pax cruenta*, « la paix sanglante », que rappellera sarcastiquement Tacite[3].

Bibliographie

1. Parmi les admirateurs modernes de la phalange, figurent des savants de très haut niveau : outre Tarn (peut-être le meilleur historien de la guerre chez les Grecs : *Development* cit., en particulier p. 29), voir, par exemple, Maurice Holleaux (« Roma e la Macedonia : i Romani contro Filippo », in : *Cambridge Ancient History,* VI, trad. it., Milan, 1975, p. 381) ; Benecke (« La caduta della monarchia macedone », *ibid.*, p. 474-475) ; Ducrey (*Guerre et guerriers* cit., p. 115).

1. Virgile, *Énéide*, VI, 851 sv.
2. Haase, « "Si vis pacem, para bellum". Zur Beurteilung militärischer Stärke in der römischen Kaiserzeit » 1977, p. 742.
3. Tacite, *Annales*, I, 10, 4.

Le sujet a été abordé en dernier lieu par M. Roux, *Recherches sur les aspects militaires* cit., p. 444-457. Bien qu'il soit plus prudent (p. 457 : pour lui, les victoires de Rome s'expliquent non pas tant par une supériorité de ses forces militaires que par une aptitude plus grande à les employer au mieux), ses conclusions sont cependant faussées par quelques inexactitudes de détail (par exemple, p. 447, l'attribution à Scipion ou au moins à la période de la guerre d'Hannibal de la disposition en quinconce, née en réalité au temps des guerres samnites ; et la remarque, p. 456, consacrée à la comparaison entre les éléphants indiens et africains...). M.V.J. Bell, « Tactical Reform in the Roman Republican Army », *Historia* XIV (1965), p. 410, souligne au contraire les qualités de la légion.

Sur l'armée séleucide (et ses campagnes militaires), B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army* cit. Ce volume traite aussi, naturellement, de la bataille de Magnésie (aux p. 162-173, 262-264, mais, à mon avis, d'une manière qui n'est pas du tout convaincante : cf. G. Brizzi, « Magnesia : tattiche di una battaglia », in : *Carcopino, Cartagine* cit., p. 145-176).

L'analyse des grandes batailles qui ont donné à Rome l'hégémonie sur la Grèce et qui a été faite par G. De Sanctis (*Storia* cit., IV, 1, p. 80 sv., 193 sv., 314 sv.) conserve une certaine valeur. Sur la bataille de Pydna, voir aussi N.G.L. Hammond, « The Battle of Pydna », *JHS* CIV (1984), p. 31 sv.

Sur la transformation de la phalange, voir également Sage, *Warfare* cit., p. 203 sv. Et sur l'évolution de la sarisse : P.A. Manti, « The Lenght of the Macedonian Sarissa », *AncW* XXIII (1992), 21-29 ; J.P. Mixter, *The Sarissa of the Macedonian army, ibid.*, p. 30-42.

Pour la cavalerie de Philippe et d'Alexandre : Worley, *Hippeis* cit., p. 153 sv. Le déclin numérique de cette composante au sein des armées hellénistiques des périodes suivantes a été relevé par presque tous les spécialistes mentionnés

ci-dessus, par exemple Tarn, *Development* cit., p. 27; Snodgrass, *Arms and Armor* cit., p. 120; 122; 127. En ce qui concerne le déclin de quelques unités montées, on perd toute trace des *sarissophoroi* après la mort d'Alexandre; et s'il est vrai que la cavalerie des *hetairoi* a ensuite donné naissance à la *ile basilike,* ou à la *hippos hetairike*, la disparition de cette force de cavalerie légendaire n'en est pas moins assurée. Cf., en général, Tarn, *loc. cit.*; Snodgrass, *op. cit.*, p. 122; Hammond-Griffith, *A History of Macedonia* cit., II, p. 409.

Ces points de vue ont déjà été présentés dans mon article: G. Brizzi, «Ancora sul confronto tra legione e falange: qualche ulteriore considerazione», in: *Poikilma. Studi in onore di Michele R. Cataudella in occasione del 60° compleanno*, I, édit. S. Bianchetti *et al.*, La Spezia, 2001, p. 189 sv.

2. le passage cité dans le texte est tiré de: P. Fraccaro, «Livio e Roma», *Opuscula*, I, Pavie 1956, p. 94; Bell, *Tactical Reform* cit., p. 415.

La répugnance des conscrits romains à être envoyés sur le front ibérique est prouvée de manière indiscutable par deux travaux encore aujourd'hui fondamentaux: A.J. Toynbee, *Hannibal's Legacy,* II, Londres, 1965, p. 61-64, 72-79; et P.A. Brunt, *Italian Manpower*, Oxford, 1971, p. 661-665.

Sur la géographie du théâtre d'opérations espagnol et sur le manque de routes, il suffit de rappeler ici A. Schulten, *Geografia y etnografia antiguas de la peninsula iberica,* II, Madrid 1963, p. 178-180; P. Sillières, *Les Voies de communication de l'Hispanie méridionale,* Paris, 1990, p. 550-552, 563-565.

Pour la répartition des commandements, pour l'attitude du Sénat et pour les situations rencontrées sur le théâtre d'opérations ibérique, voir C.H.V. Sutherland, *The Romans in Spain,* Londres, 1939, p. 47-48; R.C. Knapp, *Aspects of the Roman Experience in Iberia, 206-100 B.C.*, Valladolid

1977 ; J.S. Richardson, *Hispaniae. Spain and the Development of Roman Imperialism, 218-82 B.C.*, Cambridge, 1986, p. 70-72.

Ce sont surtout les épées ibériques qui étaient excellentes : Polybe, frg. 179 ; Diodore, V, 33, 4. Cf. J.A. Perez Casas, « El armamento », in : *Celtiberos*, Saragosse, 1988, p. 117 ; E. Cabre De Moran, *Espadas y puñales de la Meseta oriental en la II eta del hierro, ibid.*, p. 120-121 ; M. Almagro Gorbea, « I Celti nella penisola iberica », in : *I Celti*, a cura di S. Moscati, Milan, 1991, p. 393.

Sur les *caetrati,* fantassins légers espagnols (présents, probablement, surtout dans le sud de la péninsule et en Lusitanie. Sont-ils les *lonchophoroi* de Polybe ?) et sur leur armement, cf., entre autres, Connolly, *Greece and Rome* cit., p. 150 ; T. Wise, *Armies of the Carthaginian Wars, 265-146 B.C.,* Londres, 1982, p. 18-21, 38 ; *Los Iberos,* Madrid, 1983, p. 55-58 ; S.J. Keay, *Roman Spain,* Londres, 1988, p. 29 ; Perez Casas, *El armamento* cit., p. 119.

L'existence d'une infanterie lourde est prouvée par les textes (Diodore de Sicile, V, 33, 3 ; Strabon, III, 3, 6 ; 4, 15), et également par l'archéologie (Perez Casas, *El armamento* cit., p. 117, 122), et enfin par l'iconographie (J.M. Blazquez, *Economia de la Hispania romana,* Bilbao, 1978, p. 116) ; Almagro Gorbea, *I Celti nella penisola iberica* cit., p. 396, 404-405. On verra aussi Connolly, *Greece and Rome* cit., p. 150 (et les illustrations n. 11-13) ; et Wise, *Armies* cit., p. 18-19, 22 (avec les illustrations qui s'y rapportent).

Le compte des pertes françaises durant les guerres napoléoniennes est établi par E. Cecchini, *Storia della guerriglia*, Varese 1991, p. 70-71 (où se trouve également une brillante analyse du phénomène) ; pour les pertes romaines, on verra aussi Toynbee, *Legacy* cit., II, p. 72.

Sur le processus d'assimilation, politique, culturelle et linguistique, on lira, entre autres : R.C. Knapp, *The Roman Provinces of Iberia to 100 B.C.*, Philadelphie, 1973, p. 206-208,

211 ; L.A. Curchin, *Roman Spain. Conquest and Assimilation*, Londres, 1991 ; Richardson, *Hispaniae* cit., p. 3.

Pour l'apport des Espagnols aux armées de Rome : A. Garcia y Bellido, « Los auxiliares hispanos en los ejércitos romanos de ocupación (200 al 30 antes de J.-C. »), *Emerita* XXXI (1963), p. 213-226.

En ce qui concerne les études de psychologie sociale, il suffit, ici, de renvoyer à K.J. Gergen-M.M. Gergen, *Psicologia sociale*, trad. it., Bologne 1990, p. 296.

La question du *furor* des guerriers ibériques a été traitée par Bloch, *Combats singuliers* cit., p. 112. Pour l'analyse proposée dans le texte des événements survenus en Espagne, voir G. Brizzi, « Roma e la Spagna : considerazioni su un fronte difficile », in *Le stelle e le strisce. Studi americani e militari in onore di Raimondo Luraghi »*, II, Milan, 1998, p. 23-30 ; *id.*, *Scene di guerra in montagna* cit., p. 201-204.

Longtemps attribuée à Marius (par J. Marquardt, *Römische Staatsverwaltung,* II, Leipzig, 1881-852, p. 435 sv. ; affirmation reprise ensuite, par exemple, par H.M.D. Parker, *Roman Legions*, Oxford, 1928, reprod. anast. Chicago, 1980, p. 28 sv.), l'origine de la cohorte a été remontée jusqu'à une date antérieure, l'époque de Scipion, dans le travail fondamental de Bell, *Tactical Reform* cit., p. 404-422. La citation dans le texte se trouve à la p. 415. L'hypothèse que la cohorte a été adoptée pour permettre aux légionnaires de mieux affronter le *furor* des guerriers barbares se trouve dans Brizzi, *I Manliana imperia* cit., p. 201 sv.

Pour l'adoption de cette tactique dans les époques suivantes, voir, par exemple : R. Thouvenot, « Le soldat romain au combat », in : *Mélanges d'Archéologie, d'Epigraphie et d'Histoire offerts à Jérôme Carcopino,* Paris, 1966, p. 907 ; E.L. Wheeler, « The Legion as Phalanx », *Chiron* IX (1979), p. 308-318.

3. En général, sur les structures militaires de cette période, voir des explications encore acceptables : P. Jal, « Le soldat des guerres civiles à Rome à la fin de la République et au début de l'Empire », *Pallas* XI (1962) [1964], p. 7 sv. ; J. Harmand, *L'Armée et le soldat à Rome de 107 à 50 avant notre ère*, Paris, 1967.

Sur le *pilum* : A. Schulten, « Pilum », *PW* XX, 2 (1950), cc. 1333-1361 ; F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius,* I, Oxford, 1957, p. 704-705 ; C. De Vita, « Pilum », *Enciclopedia ragionata delle armi,* édit. C. Blair, Vérone 1979, p. 360.

Sur César comme soldat, l'étude la plus récente (et la meilleure) est due à Y. Le Bohec, *César chef de guerre. César stratège et tacticien,* Paris-Monaco, 2001. Pour son armée : E. Abramson, *Roman Legionaries at the Time of Julius Cesar*, Londres, 1979.

« Réforme » de Marius et fonction politique de l'armée : P.A. Brunt, « The Army and the Land in the Roman Revolution », *JRS* LII (1962), p. 69-86 ; E. Gabba, *Esercito e società nella tarda Repubblica romana*, Florence, 1973 ; H. Aigner, « Gedanken zur sogennanten Heeresreform des Marius », in : *Kritische und vergleichende Studien zur Alten Geschichte*, Innsbruck, 1974 ; *id.*, *Die Soldaten als Machtfaktor in der ausgehenden römischen Republik*, Innsbruck, 1974 ; L. De Blois, *The Roman Army and Politics in the First Century B.C.*, Amsterdam, 1987.

4. Le passage cité est tiré de : G. Tibiletti, « Il trionfo, la porta e l'arco prima di Augusto », *RSA* VI-VII (1976-77), p. 13.

Sur la guerre conçue comme un mal hélas inévitable : Cicéron, *De officiis* I, 12, 37 ; I, 11, 34. Cette théorie se trouvait déjà dans Platon et/ou chez les stoïciens : V. Ilari, *Guerra e diritto nel mondo antico*, I, Milan, 1980, p. 146-149 ; Clavadetscher-Thürlemann, *Polemos dikaios* cit., p. 137,

138, 143 ; H. Botermann, « Ciceros Gedanken zum "gerechten Krieg" in De officiis 1.34-40 », *AKG* LIX (1987), p. 1-29.

Sur le concept de dissuasion dans l'Antiquité, en plus de ce qui a déjà été cité, voir aussi : W. Capelle, « Griechische Ethik und römischer Imperialismus », *Klio* XXV (1932), p. 86 sv. (en particulier p. 98 sv.) ; H. Strasburger, « Poseidonios on Problems of the Roman Empire », *JRS* LV (1965), p. 40 sv. ; J. Laufs, *Der Friedensgedanke bei Augustinus. Untersuchungen zum XIX. Buch des Werkes De Civitate Dei (Hermes Einzelschriften, 27)*, Wiesbaden, 1973 ; W. Haase, « "Si vis pacem para bellum". Zur Beurteilung militärischer Starke in der römischen Kaiserzeit », in : *Limes. Akten des XI. Internationalen Limeskongresses (Székesfehérvár, 30. 8.-6. 9. 1976)*, édit. J. Fitz, Budapest, 1977, p. 721-755 ; Brizzi, *I sistemi informativi* cit., p. 124 sv. et *passim* (avec bibliographie ultérieure). Observations peu banales sur la notion de paix dans : Loreto, *Bellum Iustum* cit., p. 58-60.

Les prétentions universalistes de Rome : A. Alföldi, « The Moral Barrier on Rhine and Danube », in : *The Congress of Roman Frontier Studies 1949*, édit. E. Birley, Durham, 1952, p. 5. Opposition dialectique *superbi-subiecti* : Haase, « Si vis pacem » cit., p. 742.

Que la seule dissuasion absolue vienne de l'armement nucléaire est un thème rebattu, et peut-être, malgré les rêves liés à une technologie futuriste, reste-t-il encore d'actualité : cf., en dernier lieu, R.K. Betts, « Nuclear Weapons and Conventional War », *Journal of Strategic Studies* XI (mars 1988), p. 79-95. Sur les effets politiques de ces armements : B. Brodie, *The Absolute Weapon*, New York, 1946 ; *id.*, *War and Politics*, New York, 1973. Sur la morale : J.S. Nye, *Nuclear Ethics*, New York, 1986. Sur la notion de dissuasion dans les époques antérieures : G. Quester, *Deterrence before Hiroshima*, New York, 1966.

Pour ce sujet, la bibliographie est vaste ; on verra, par exemple, celle qui se trouve dans : *Bibliographie zur*

Friedensforschung, édit. G. Scharffenroth et W. Huber (*Studien zur Friedensforschung*, 6), Stuttgart-Munich, 1970, p. 83 sv. (surtout p. 87 sv.: «Zur Kritik der Abschreckung»). *Neue Bibliographie zur Friedensforschung*, édit. G. Scharffenroth et W. Huber (*Studien zur Friedensforschung*, 12), Stuttgart-Munich, 1973, p. 114 sv. (surtout p. 116 sv.). Le volume très récent de M. Van Creveld (*La Transformation de la guerre*, éditions du Rocher, 1998) est consacré à l'évolution de la guerre moderne.

Le thème de la *pax* et de l'importance qu'elle a eue dans l'idéologie augustéenne a déjà été traité par: G. Brizzi, *Storia di Roma. 1 – Dalle origini ad Azio,* Bologne 1997, p. 438 sv.

CHAPITRE V

L'époque impériale

1. Le système augustéen

Avec la fin des guerres civiles et avec l'avènement du Principat, quelques-uns des problèmes mentionnés au chapitre précédent trouvèrent, en théorie, leur solution. En fait, Auguste réussit à résoudre, au moins provisoirement, ceux qui étaient liés à la professionnalisation de l'armée. La supériorité du prince sur l'aristocratie venait de ce qu'il se posait en garant de la stabilité face aux poussées « révolutionnaires » des classes inférieures, des troupes et d'une partie au moins du monde provincial. Comme l'a écrit Tacite, ce fut pour cette raison, et seulement pour cette raison, que *omnem potentiam ad unum conferri pacis interfuit*, « tout le pouvoir fut remis à un seul homme dans l'intérêt de la paix [1] », parce qu'il était *discordantis patriae remedium*, « le remède aux discordes de la patrie [2] ». On se résigna donc à lui confier le commandement suprême des armées de Rome, qui passa ensuite à ses successeurs.

Ce commandement lui était assuré par la concession exclusive d'un *imperium proconsulare*, d'un pouvoir militaire qui,

1. Tacite, *Historiae,* I, 1, 1.
1. Tacite, *Annales,* I, 9.

en raison de ses dimensions, fut appelé *maius et infinitum*, « supérieur et infini ». Ce pouvoir lui assurait le contrôle de toutes les armées de l'empire et des zones *non pacatae*, c'est-à-dire des régions à risques, celles où, au moins en théorie, il paraissait nécessaire de maintenir la présence permanente de troupes légionnaires. De plus, il s'étendait expressément sur l'Italie et même sur la capitale.

Cependant, il ne restait plus, à Rome et dans la péninsule, que des détachements peu nombreux et de natures diverses. Dans l'*Urbs* n'étaient installés, avec une mission de police, que les *urbaniciani*, les membres des trois cohortes urbaines, aux ordres d'un personnage sénatorial, le *praefectus Urbi*, dont la fonction avait été nouvellement créée. On y trouvait aussi les vigiles, un corps constitué d'hommes issus du milieu des affranchis, encadrés par des tribuns qui étaient en général d'anciens centurions légionnaires et placés sous les ordres d'un *praefectus vigilum* équestre. Ces cohortes étaient au nombre de sept, à raison d'une pour deux des quatorze quartiers créés par Auguste ; outre la lutte contre les incendies, très fréquents, elles avaient pour mission d'accomplir des rondes de nuit systématiques afin d'enrayer la criminalité.

Trois des cohortes prétoriennes, enfin, avaient elles aussi été installées dans la ville de Rome. Ce corps, recruté en Italie, fut composé de neuf puis de dix et enfin de onze unités. Sous Auguste, il avait été réparti à travers toute la péninsule. Par la suite, il prit ses quartiers dans les *Castra Praetoria*, au sein même de l'*Urbs*. Aux ordres des *praefecti praetorio*, en général deux personnages qui avaient atteint le sommet de la carrière équestre créée justement par Auguste, les prétoriens formaient la garde impériale. Ils étaient devenus des soldats privilégiés à beaucoup d'égards : ils servaient moins longtemps que les autres troupes (seulement seize ans), ils touchaient un salaire plus élevé et ils effectuaient un service en général exempt des dangers et des risques qui pesaient sur les unités des provinces.

À ces unités, il fallait ajouter les deux grandes flottes qui ont été par la suite qualifiées de prétoriennes, installées l'une dans la base de Misène, sur le golfe de Naples, l'autre à Classe, près de Ravenne, avec leurs détachements de troupes de marine. Elles avaient pour mission de contrôler les deux bassins de la Méditerranée. Par la suite, des escadres plus petites, le plus souvent des détachements des deux escadres principales, furent installées à Alexandrie, dans le Pont-Euxin, sur le Danube et même dans la Manche et sur la mer du Nord. Composante toujours secondaire de l'armée romaine, la flotte avait des équipages formés au début d'affranchis et de pérégrins, de provinciaux non romanisés, recrutés parfois parmi les populations militairement les moins réputées de l'empire, par exemple chez les Égyptiens. Même les cadres, jusqu'aux grades les plus élevés, furent pris parmi les affranchis de la maison impériale jusqu'à l'époque de Vespasien ; à partir de ce moment, ils furent remplacés par des préfets d'origine équestre.

Il est bien possible qu'Auguste ait eu la tentation de changer le statut de l'Italie, mais il n'en fit pas une province. De la sorte, et conformément à une organisation qui remontait à Sylla, il était interdit à toute légion d'y pénétrer. La plupart des troupes furent donc installées hors de la péninsule, surtout dans des zones *non pacatae*, les provinces dites impériales, le plus souvent (mais pas toujours) situées aux limites extrêmes du monde romain. Dans les provinces dites du Sénat ou, suivant une autre définition, du peuple, comme par exemple l'Asie, on ne trouvait (et encore pas toujours) que des détachements auxiliaires avec une mission de police. Mais aucune légion n'y était stationnée, sauf en Afrique.

Les armées de Rome, dont les effectifs avaient alors été réduits de beaucoup par rapport aux chiffres extraordinaires qu'elles avaient atteints durant les phases critiques de la guerre civile, conservaient pourtant un grand nombre d'hommes. L'empereur disposait encore de 28 légions,

recrutées parmi les *cives*, les citoyens romains, et elles comptaient environ 150 000 hommes. Ces grandes unités étaient placées sous les ordres de légats impériaux d'origine sénatoriale et de rang prétorien[1]. Elles étaient appuyées par une force équivalente d'*auxilia*, soldats auxiliaires qui étaient recrutés parmi les pérégrins, répartis entre des cohortes d'infanterie et des ailes de cavalerie, et commandés par des préfets appartenant à l'ordre équestre. Ces unités étaient présentes aussi bien dans des zones placées sous l'autorité directe de l'empereur que – mais en moindre nombre – dans celles qui dépendaient du Sénat. Les auxiliaires remplissaient des fonctions moins importantes que celles qui avaient été dévolues aux légionnaires ; par exemple, ils participaient à des opérations de police d'importance locale, ou ils menaient des actions militaires préliminaires contre un ennemi extérieur dans le cas d'un conflit de basse intensité. Naturellement, en cas de besoin, ils devaient soutenir les forces de citoyens, qui avaient meilleure réputation, et participer à des campagnes de plus grande ampleur.

Professionnels dont le temps de service durait au moins vingt ans pour les légionnaires et vingt-cinq pour les auxiliaires, les soldats de Rome touchaient à date fixe un salaire régulier. C'est pour faciliter ce paiement que fut institué en 6 après J.-C. l'*aerarium militare*, un nouveau service des finances publiques. Les revenus de plusieurs impôts récemment créés servirent à alimenter cette caisse. Il s'agit de la *centesima rerum venalium*, le 1 % sur les ventes publiques, de la *vicesima quinta venalium mancipiorum*, le 4 % sur les ventes d'esclaves, de la *vicesima hereditatium et legatorum*, le 5 % sur les legs testamentaires supérieurs à une certaine somme (100 000 sesterces ?) s'ils ne concernaient pas des parents directs du défunt, et enfin de la *vicesima libertatis*, le

1. Leur dignité s'insérait après la troisième charge dans la carrière des honneurs (questeur → édile ou tribun de la plèbe → préteur → consul).

5 % sur les affranchissements d'esclaves. Au début, seuls les légionnaires eurent le droit de recevoir à la fin de leur temps de service un don sous la forme d'un lot de terre ou d'argent ; puis ce bénéfice fut étendu à tous les soldats. Et d'ailleurs, ils obtenaient parfois l'un et l'autre de ces avantages... Les revenus de l'*aerarium*, en particulier, étaient destinés au paiement de leur prime de congé. De plus, les liens affectifs qu'ils avaient noués pendant leur temps de service étaient officiellement reconnus, ainsi que les enfants qui en étaient nés. Enfin, les auxiliaires recevaient pour eux et pour leur descendance la citoyenneté romaine qu'ils ne possédaient pas tous au moment où ils avaient été enrôlés.

Théoriquement déposée dans la main du prince, la fonction de commandement ne pouvait toutefois qu'être déléguée, en raison de la structure même de l'État romain. Dans ce domaine au moins, la nouvelle organisation n'avait pas modifié la situation antérieure. Des nécessités politiques d'ordre général et surtout des considérations de caractère stratégique qu'il était impossible de négliger imposaient donc, comme on l'a dit, de maintenir les armées loin de l'Italie (il faut tenir compte, au premier chef, des distances entre le centre et la périphérie). De la sorte, les forces de l'empire n'étaient pas seulement décentralisées mais en plus fractionnées en une multitude de commandements locaux et dispersées dans des zones immenses et très éloignées les unes des autres. Il était donc impossible de leur donner un commandement unifié qui ne fût pas purement et simplement théorique.

Le gouvernement des zones militaires qui abritaient des légions et, en sous-ordre, le commandement de ces unités qui formaient la composante essentielle des armées de Rome, finissaient, en substance, par prendre l'aspect général d'une sorte d'immense province aux ordres du prince. Conformément à la règle qui avait été jadis fixée pour les

gouverneurs de la République, il fut également concédé à Auguste de pouvoir choisir les assistants qui commanderaient en son nom pourvu qu'il les prenne dans les rangs des sénateurs. Semblables, au sens large, à leurs prédécesseurs, ces derniers portaient le même titre, celui de *legati*. Mais, du point de vue institutionnel, ils étaient initialement pourvus d'un *imperium*, un *imperium* effectif, même s'il était de caractère proprétorien et donc théoriquement subordonné au pouvoir proconsulaire du *princeps*. Bien qu'ils aient tous reçu le même titre de *legati Augusti propraetore*, ils étaient pris à des niveaux différents suivant l'importance de la charge qui leur était confiée. Ils étaient issus des rangs des anciens préteurs ou des anciens consuls, et ils étaient organisés suivant une hiérarchie bien précise. Elle réservait aux anciens préteurs le commandement des légions et le gouvernement des provinces militairement les moins importantes, comme, par exemple, l'Espagne Tarraconaise ou la Gaule Belgique ; la responsabilité des grands districts militaires qui abritaient deux légions ou plus, par exemple la Pannonie, la Syrie ou les deux Germanies, allait aux anciens consuls et surtout aux princes de la famille impériale comme Drusus, Tibère et Germanicus. Naturellement, la durée de la charge était également laissée à la discrétion du prince.

Il semble donc qu'Auguste avait trouvé la solution parfaite au problème qui affaiblissait l'État depuis l'époque de Sylla et qui avait été à l'origine même des guerres civiles. Non seulement il avait découvert le moyen de garantir aux soldats la dernière période de leur existence, après le congé, grâce à l'*aerarium militare*, s'assurant ainsi leur fidélité, mais encore, il commandait désormais pratiquement toutes les forces armées de Rome et il pouvait choisir lui-même ses subordonnés en fonction de leur efficacité et surtout de leur dévouement à sa personne.

Ces deux freins, toutefois, auraient pu ne pas suffire. Auguste décida de maintenir, pour l'essentiel, les provinces

impériales et les unités légionnaires qui en constituaient la garnison aux ordres de légats qu'il avait personnellement choisis. Il décida de diviser au moins en partie les commandements entre les deux ordres majeurs, intégrant les chevaliers dans les cadres de l'armée. À travers l'organisation ultérieure des *tres militiae equestres* (préfecture de cohorte, tribunat angusticlave de légion, préfecture d'aile), ces derniers eurent ainsi la possibilité d'effectuer une carrière militaire parallèle, une carrière permettant d'exercer éventuellement deux commandements chez les *auxilia* et un autre dans une légion. Dans le même temps, le prince renforçait ou commençait à accepter la possibilité d'accès à l'ordre équestre pour les meilleurs éléments de l'armée, ceux qui avaient réussi à s'élever depuis le niveau le plus bas de la milice jusqu'au rang d'officier subalterne, c'est-à-dire jusqu'au centurionat de légion. La continuité théorique qui venait ainsi de se créer permit dorénavant l'établissement d'un échange privilégié entre l'élite de l'armée et l'ordre équestre; elle offrait aux meilleurs éléments de l'un et l'autre milieux la possibilité d'entreprendre une carrière très particulière, de caractère purement militaire.

Malgré tout, les armées de Rome n'avaient pas perdu leur formidable capacité de destruction et de subversion. Et l'unité du commandement dans les mains du prince ne serait restée que théorique sans deux liens, d'un côté le *sacramentum militiae*, le serment de fidélité prêté par les troupes à leur commandant en chef, et, de l'autre, l'autorité sacrée inspirée par une construction idéologique extraordinaire. En effet, le prince apparaissait comme le détenteur unique des *auspicia*, du rapport avec les dieux qui permettait d'obtenir la victoire.

Auguste avait obtenu cette prérogative dans un contexte très particulier, qui finit par devenir la condition permanente de son efficacité. Le souverain avait en effet choisi comme support idéologique de sa propre image un thème

bien précis, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler en détail et qui joua souvent un rôle fondamental dans l'existence séculaire de la *res publica* : la notion de *pax*. Nous pouvons dire, en résumé, que l'*evangelium*, l'annonce de joie, la « bonne nouvelle » que le prince était venu annoncer au monde et sur lequel il fondait son propre *saeculum*, l'ère nouvelle ouverte aux nations, se présentait comme l'*evangelium* d'un *eirenopoios*, un faiseur de paix. Ou plutôt, suivant la définition de Philon d'Alexandrie, d'un *eirenophylax*, d'un gardien de la paix. Tiré d'un très ancien concept, qui remontait directement à Alexandre de Macédoine, ce terme élevait Auguste au rang de gardien suprême d'une valeur, la *pax*, précisément, au nom de laquelle l'aristocratie elle-même s'était résignée à une diminution de sa propre *libertas*.

Dans le domaine de la politique intérieure, le mot *pax* désignait la paix sociale, l'équilibre des charges et du prestige entre le Sénat et les chevaliers, la stabilité des rapports entre les différentes composantes de l'État, privilégiés et humbles, sujets et *cives*. Mais les changements de sens que cette notion prenait en politique extérieure étaient tout autres, et sans doute encore plus importants. Qualifié dans la partie grecque de l'empire du surnom honorifique de *Sôter*, Auguste tirait la justification de son pouvoir, davantage dans le monde provincial qu'en Italie, du fait qu'il avait mis un terme aux guerres, donnant ainsi la vie à un nouvel ordre cosmique, à une sorte de nouvel âge d'or. En 13 avant J.-C., ce mérite fut célébré par l'érection de l'*Ara Pacis Augustae* au centre même de l'empire. Cet autel constitue, du point de vue symbolique, un monument très important, le résumé le plus extraordinaire qu'il ait été possible de donner de la propagande qui formait la base de la nouvelle idéologie impériale.

Comme on l'a vu, la notion de *pax* avait fini par constituer une sorte de principe essentiel pour justifier moralement

l'empire de Rome. Désormais enrichie par l'idéologie augustéenne d'un aspect cosmique nouveau et extraordinaire, elle avait trouvé sa consécration la plus catégorique et la plus solennelle dans la célèbre formule qu'avait scandée Anchise dans le poème national latin qu'était l'*Énéide*: *Tu regere imperio populos, Romane, memento/...pacisque imponere morem/ parcere subiectis et debellare superbos* « Ne l'oublie pas, Romain, c'est à toi qu'il appartient de gouverner les peuples par ton *imperium*... de leur imposer la pratique de la paix, d'épargner tes sujets et de vaincre les orgueilleux[1] ». La seule paix possible était la *pax Romana*, parce qu'elle avait été voulue par les dieux qui acceptaient de la garantir à travers la personne même de l'empereur. Et quiconque attentait à sa stabilité, si peu que ce fût, se désignait comme un *superbus*, un « orgueilleux » qu'il fallait dompter.

Ces prémisses finirent par imposer à Auguste des obligations bien précises et toujours plus contraignantes à l'égard de ses sujets. Réalisé par étapes pendant plus de deux siècles, l'empire se présentait comme un immense assemblage; il se composait, à l'avènement du principat, d'une part de régions pacifiées qui, en ayant fait partie depuis longtemps, étaient désormais habituées à la domination romaine, et d'autre part de zones plus récemment conquises et qui étaient au contraire tentées par la rébellion de manière endémique. L'empire était le fruit d'une série de guerres qui n'avaient pas toujours été fortuites, mais qui n'avaient presque jamais été programmées; de la sorte, il s'était accru de manière tout à fait incohérente, sans suivre aucun plan préétabli. En conséquence, il n'y avait pas de véritable continuité en son sein, par exemple entre l'Italie et la Gaule, séparées par les districts alpins, alors indépendants, ou entre l'Italie et la Macédoine, éloignées l'une de

1. Virgile, *Énéide,* VI, 851-853.

l'autre par le hiatus encore plus vaste et plus profond que formaient les régions balkaniques, alors mal connues. Bien plus, le concept de confins, au moins dans l'acception moderne du terme, était totalement inconnu des populations voisines, barbares et semi-nomades. Et, dans une certaine mesure, il n'était d'ailleurs pas davantage familier aux Romains eux-mêmes. Ces derniers, en fonction de la nature de leurs interlocuteurs, finissaient toujours par concevoir cette notion non sous la forme d'une ligne abstraite tracée sur le terrain, comme résultat d'un accord conclu avec une autre partie officiellement reconnue, mais comme une bande de profondeur variable dont le respect, soumis à des rapports de force, dépendait seulement de l'énergie et de la discrétion des seuls gouverneurs locaux.

C'est ainsi que, dans sa politique provinciale, Auguste se laissa certainement guider par trois objectifs : d'abord, au niveau local, imposer le respect du prestige de Rome à tous les sujets rebelles et éliminer d'éventuelles poches de résistance ; ensuite, améliorer les communications par voie de terre ; enfin, déployer l'armée sur des lignes de défense stables et sûres. Dans ce but, ses initiatives ne s'appliquèrent pas seulement aux terres déjà conquises, mais elles aboutirent à une longue série de campagnes dirigées également contre des peuples vivant à l'extérieur de l'empire. Pour des raisons éminemment stratégiques, il décida de repousser systématiquement toute menace, qu'elle ait été réelle ou supposée, car il considéra toujours comme une nécessité de faire respecter au moins formellement le souci de paix totale qu'il observait dans ses relations avec les peuples soumis, un souci qui le portait donc à assujettir tout *superbus* qui aurait résisté de quelque manière à la volonté de Rome. Alors que l'impérialisme de l'*Urbs* aurait peut-être tendu à s'assoupir entre 25 avant J.-C. et 9 après J.-C., Auguste et Rome avec lui furent donc aspirés de nouveau, par un paradoxe seulement apparent, dans une interminable spirale de guerres

« justes », à la vaine recherche de celle que Tacite[1], par un sarcasme peut-être involontaire, a par la suite définie comme la *pax cruenta* recherchée par le *princeps*.

Les guerres entreprises par l'empereur dans la seule Europe, au nom d'une paix qui continuait obstinément à le fuir, commencèrent par la soumission des Astures et des Cantabres, œuvre d'Agrippa ; ces tribus belliqueuses vivaient dans le secteur nord-ouest de la péninsule Ibérique (19 avant J.-C.). L'empereur obtint aussi la victoire sur les populations de Rétie (15 avant J.-C.), grâce à Drusus et Tibère, ses beaux-fils. Il porta ainsi pour la première fois sur le Danube la frontière de l'empire. Les très longues campagnes de conquête des districts alpins demandèrent au moins dix-huit ans, de 25 à 7 avant J.-C. En revanche, il engloutit le Norique en quelque sorte sans douleur ; ce royaume riche en mines, dont le territoire coïncidait avec la partie orientale de l'actuelle Autriche (Styrie, Carinthie et partie du Tyrol), était depuis longtemps ami de Rome.

Les tribus qui vivaient dans la région appelée Illyricum occidental constituaient la menace la plus sérieuse pour la paix romaine, en particulier en Dalmatie et en Pannonie, secteurs auxquels Octavien et son état-major avaient prêté toute leur attention depuis 35 avant J.-C. Mais il y avait pire : les populations de la Germanie transrhénane. En ce qui concerne la première de ces deux régions, les terres situées à l'est des Alpes Juliennes étaient contrôlées par Rome jusqu'au bassin supérieur de la Save. Les Taurisques, les Carnes et les Iapydes étaient domptés. C'est alors que fut décidée la conquête de toute la Pannonie, jusqu'au Danube. L'entreprise se révéla toutefois assez difficile et demanda quatre ans (12-9 avant J.-C.) pour l'obtention d'un premier succès. Les campagnes furent dures, même pour un général

1. Tacite, *Annales*, I, 10, 4.

de la trempe de Tibère. La guerre n'était toutefois pas terminée. Il apparut que le contrôle de cette terre qui, une fois assimilée, donna à l'empire beaucoup de ses meilleurs soldats, était en fait complètement illusoire, et la très grave insurrection qui éclata ensuite finit par provoquer, au moins indirectement, l'échec partiel du projet œcuménique d'Auguste.

Ce projet, pour être complètement réalisé, ne pouvait pas se faire sans la soumission des tribus germaniques qui, dans les dernières décennies, avaient à plusieurs reprises provoqué de graves incidents sur la frontière du Rhin. C'est ainsi, par exemple, qu'un groupe de marchands romains avait été massacré en 25 avant J.-C., et que les forces de Marcus Lollius avaient subi de lourdes pertes à l'intérieur même de la Gaule en 16 avant J.-C. La conquête du pays qui s'étendait jusqu'à l'Elbe avait été entreprise par Drusus en 12 avant J.-C., et poursuivie avec des succès divers après sa mort par L. Domitius Ahenobarbus et surtout par son jeune frère, Tibère. En 6 après J.-C., finalement, elle était sur le point de s'achever. Pour établir des liaisons sûres entre l'Elbe et le Danube, il ne restait en fait qu'à éliminer la dangereuse *enclave*[1] que constituait le grand royaume constitué en Bohême par le roi indigène Marbod, qui avait annexé à ses Marcomans le peuple voisin des Boïens. Cependant, alors que onze légions convergeaient vers l'objectif, et alors que Tibère n'était plus qu'à cinq jours de marche des forces de Marbod, une grande révolte éclata brusquement dans l'Illyricum (6 après J.-C.). Elle contraignit les armées de Rome à rebrousser chemin. Le beau-fils d'Auguste eut besoin de deux campagnes très dures pour contraindre les insurgés à la reddition, surtout les Dalmates et les Pannoniens. Mais, finalement, les légions purent s'établir à *Poetovio*, sur la

1. En français dans le texte.

Drave, et dans la base avancée de *Carnuntum*, sur le cours du Danube. L'Illyricum fut divisé, ce qui était sage, et il donna naissance aux deux nouvelles provinces de Dalmatie et de Pannonie.

Durement engagés sur d'autres fronts, les Romains avaient toutefois fini par baisser la garde, notamment devant les peuples de Germanie qui étaient à peine soumis. Et, péchant par présomption, ils s'étaient trop vite convaincus que le contrôle des terres situées entre le Rhin et l'Elbe était acquis pour toujours. Conformément à la politique déjà appliquée en Gaule, ils avaient couvert d'honneurs les notables locaux les plus distingués dans l'espoir de conserver leur fidélité. Et, sur le modèle de l'assemblée gauloise qui avait été instituée à *Lugudunum* (Lyon), ils leur créèrent une assemblée. Cette dernière devait permettre aux tribus germaniques de communiquer avec le vainqueur romain ; elle devait aussi célébrer à l'*ara Romae et Augusti*, le sanctuaire fédéral établi sur le territoire des Ubiens, près de Cologne, les rites de la religiosité indigène qui étaient toujours pratiqués et les associer, en une commune dévotion, au culte de Rome et de l'empereur (auquel ils étaient donc, dans une certaine mesure, subordonnés...). En outre, presque toutes les tribus se montraient désormais disposées à fournir des contingents de troupes auxiliaires aux armées de Rome. Et donc, la situation paraissait parfaitement contrôlée.

La neutralité observée par les Germains au moment de la révolte de l'Illyrie était probablement due davantage au souvenir des défaites subies qu'à une fidélité sincère et profonde. Mais elle avait rassuré les Romains et elle avait contribué à affaiblir leur vigilance. Auguste avait jugé bon de confier ce secteur à un de ses parents, un homme riche d'expérience juridique, Quinctilius Varus, en lui demandant de veiller à son organisation. Dans le même temps, il avait envoyé les meilleurs de ses généraux sur d'autres fronts qui lui paraissaient plus menacés. Mais le nouveau légat prétendait recouvrer

les tributs et rendre la justice conformément au droit romain; c'est cette politique qui a déclenché la fureur des Germains.

Ce qui consacra l'échec de la politique d'Auguste, c'est que les adhésions à la révolte les plus remarquables vinrent justement du milieu qui gravitait autour de l'autel de Cologne. C'est l'un des plus distingués des *principes* honorés par Rome, Arminius, de la tribu des Chérusques, qui fut, précisément, le chef et l'âme de ce mouvement. Alors qu'il n'avait été suivi que par une partie des peuples de la Germanie, les Chérusques, bien sûr, mais aussi les Bructères, les Chattes, les Marses, les Ampsivariens et les Angrivariens (la «nation germanique» n'existait évidemment pas encore), la maladresse et l'imprudence de Varus suffirent à pousser l'armée romaine au désastre. Tout d'abord, le légat refusa de croire ceux qui lui avaient dénoncé le complot. Puis il se laissa attirer hors de son camp et il commença à se replier en direction du Rhin à travers une zone marquée par de modestes collines, couverte de marais et de forêts. Il tirait derrière lui un lourd convoi d'*impedimenta*, de chariots de transport. On discute encore sur la localisation de la rencontre, la forêt de Teutoburg, mais l'archéologie semble désormais indiquer la zone de Kalkriese. C'est donc là que les trois légions de l'armée de Varus furent surprises en ordre de marche, et qu'elles furent anéanties. Avec elles périrent aussi les corps auxiliaires qui les avaient accompagnées, et le légat se suicida (9 après J.-C.). Tibère repassa le fleuve entre 10 et 11 de notre ère, mais seulement pour des opérations de dégagement. Le dispositif de protection de la Gaule fut au contraire renforcé; l'armée du Rhin fut divisée en deux commandements, *Superior* et *Inferior*, et elle compta dorénavant huit légions.

Aussi bien en raison de l'étendue des pertes que du désaccord qui régnait entre les Marcomans de Marbod, alors libres, et les tribus germaniques insurgées, la défaite, au fond, n'avait pas pris des proportions telles qu'elle fût

irréparable. Mais elle provoqua un choc très grave sur le plan psychologique et elle prit une dimension œcuménique en raison des choix stratégiques qui suivirent. Après cette aventure, c'est désormais un Auguste saturé de sang et en même temps éprouvé par les difficultés familiales qui renonça aux initiatives en direction de l'Elbe. Il arrêta ses armées sur le bord des deux grands fleuves du centre de l'Europe et il fixa, pour l'essentiel de manière définitive, la limite assignée aux annexions de Rome. Sur le point de mourir, le prince recommanda à son successeur, dans un document programme, de ne plus étendre les conquêtes [1]. Dans ces conditions, un débat allait s'ouvrir ; il porterait sur le destin de l'empire et sur les perspectives qui lui seraient ouvertes. On en trouve l'écho dans des pages à juste titre célèbres de Tacite [2], de Fronton [3] et, avec un point de vue opposé, de Florus [4]. Ce dernier, fidèle à la ligne politique d'Hadrien, montre clairement qu'il préfère l'intégration à la conquête.

Rome finit donc par renoncer, au moins de manière implicite, au rêve de rassembler sous son autorité la totalité de l'*oikoumène*, la terre habitée, et elle se replia sur des objectifs plus concrets et réalisables. Elle pouvait considérer qu'avec la conquête de l'Égypte elle avait achevé l'unification de l'*orbis* : dans le vocabulaire de l'époque, ce mot se référait évidemment à la forme circulaire non pas du globe terrestre mais du monde méditerranéen, avec lequel on tendait désormais à identifier le seul espace qui comptât vraiment. L'*Urbs* soigna ainsi son orgueil blessé, proclamant qu'elle était satisfaite de placer sous son autorité la partie la meilleure du monde habité, ce dernier paraissant prêt à

1. Tacite, *Annales,* I, 11.
2. Tacite, par exemple *Annales,* II, 17 ; XV, 31 ; *Agricola,* 8.
3. Fronton, *Principia Historiae,* 9, 10.
4. Florus, I, 33, 8 et surtout II, 30, 29.

reconnaître sa supériorité au moins en théorie, comme le suggère la *gemma Augustea*. Mais, au moins jusqu'à une date avancée du IVe siècle de notre ère, elle resta fidèle à la doctrine stratégique qui était la fille de son impérialisme : on ne se défend pas contre un ennemi dangereux, mais on l'attaque jusqu'à le détruire.

Bien qu'il ait fini par être limité dans ses ambitions les plus immédiates, l'universalisme de Rome n'en était pas moins destiné à survivre comme un thème idéologique fondamental, et ce fut bien au-delà de la fin de l'époque romaine. Il y avait une raison à cela : ce rêve avait été le fruit d'une théorie... qui n'était impériale ou brutale qu'en apparence. Le génie politique de l'*Urbs* avait réuni les habitants de l'Italie d'abord et ensuite le genre humain tout entier dans une patrie commune. Il pouvait faire de la péninsule une cité unique, qui entretenait avec un pouvoir qui avait été hégémonique le même type de rapports paradoxaux et extraordinaires dont Aelius Aristide sentait l'existence entre Rome et toute la terre habitée deux siècles plus tard. Il les avait établis en conciliant avec sagesse « une conception originale du droit de cité, non pas double... mais dédoublée ou, si l'on veut, à deux niveaux ». Cette citoyenneté se révéla capable de laisser vivre n'importe quel particularisme juridique, religieux ou culturel présent dans le monde et dans l'empire ; elle pouvait aussi faire germer les ferments idéaux nécessaires pour « la réalisation de cette cosmopolis que fut presque l'Empire, rivale de la cité de Dieu », à laquelle il aurait presque réussi à s'identifier [1]. La *civitas* répondait aussi à une aspiration à l'œcuménisme qui lui était dictée par la tradition orientale et qui se greffa ensuite directement sur l'héritage chrétien qui lui succéda.

1. Nicolet, *Le métier de citoyen*, Paris, 1976, p. 68, voir p. 37-39 (*Il mestiere del cittadino nell'antica Roma*, Roma, 1999³, p. 33-34, 60-61).

2. Un nouvel ennemi : les Parthes

La victoire remportée au *saltus Teutoburgensis* par les peuples de Germanie sur les troupes de Varus ne représente qu'un épisode finalement fortuit, même si elle a marqué son époque, surtout en raison des conséquences psychologiques qu'elle a eues. Peut-être supérieurs sur le plan physique et, comme on l'a dit, sur celui du *furor* individuel, les guerriers du nord de l'Europe étaient cependant toujours inférieurs aux légionnaires à plusieurs égards, et d'abord par l'armement. En général, ils étaient tout à fait récalcitrants à endosser quelque type de cuirasse que ce soit [1] et ils n'avaient parfois, tels les Bretons, que des épées *sine mucrone,* « sans pointe [2] », ce qui ne leur permettait de frapper que de taille. Ils leur étaient également inférieurs par l'organisation, par l'entraînement et par la discipline. Quand ils attaquaient, comme ils le faisaient d'habitude, sans la moindre manœuvre, ils offraient aux légions l'avantage tactique d'un affrontement en formation close.

Le dernier facteur d'infériorité, peut-être le plus décisif, c'était celui dont ils étaient affectés sur le plan stratégique. Souvent opposés entre eux par de violents antagonismes, ces peuples ne réussissaient en général qu'à constituer des puissances locales aux dimensions assez réduites. Pour cela, il fallait qu'une tribu plus puissante que les autres assujettisse des peuples voisins ou proches, ou se les attache par une sorte de lien de clientèle. Beaucoup de temps s'écoula encore avant qu'ils ne réussissent à s'unir dans des organismes plus vastes et qu'ils ne puissent ainsi constituer une vraie menace pour Rome. Mais l'armée romaine prouva, jusque dans la deuxième moitié du IIe siècle (167-180), quand elle fut pour la première fois confrontée à une coalition de peuples

1. Tacite, *Annales,* II, 14 ; XII, 35.
2. Tacite, *Agricola,* XXXVI 1.

germaniques, qu'elle était encore capable de remporter une victoire complète sur les barbares, même si elle était décimée par la peste qui frappait ses rangs et qui avait conduit à la mort un quart des habitants de l'empire.

La situation qui s'est créée pendant le Ier siècle avant J.-C. sur les confins orientaux paraît avoir été très différente. Le cours de l'Euphrate, depuis le temps de Sylla et de Pompée, séparait les restes de la Syrie séleucide du domaine des Parthes. C'est ici que, pour la première fois depuis plus d'un siècle, Rome avait dû constater qu'il existait dans le monde une puissance qui représentait l'équivalent de son pouvoir, et qu'elle ne pouvait pas l'éliminer. Strabon[1] le souligne clairement, tout comme Justin : *Parthi penes quos velut divisione orbis cum Romanis facta nunc Orientis imperium est*, « C'est entre les mains des Parthes que se trouve maintenant le pouvoir en Orient, comme s'il y avait eu un partage du monde avec Rome[2] ». Et Rome avait dû accepter de reconnaître officiellement un État qui imposait une limite à ses prétentions œcuméniques. Cette barrière était autant idéologique que politique, pour deux raisons. D'un côté, les Parthes, se considérant comme les héritiers de l'ancien empire achéménide, ambitionnaient ouvertement de reconquérir les possessions historiques de leurs prédécesseurs et de chasser les Romains de toutes leurs possessions d'Asie. D'un autre côté, ils cultivaient les mêmes prétentions à l'universalisme que l'*Urbs*, mais elles allaient en sens contraire.

L'organisation des Parthes était assurément affectée de faiblesses structurelles assez graves. Les royaumes clients, comme l'Adiabène ou l'Arménie, dont la dynastie était cependant apparentée à la dynastie des Arsacides, leur étaient attachés par des liens assez lâches et constamment remis en question, et ils réussissaient à se tailler des espaces

1. Strabon, XI, 515.
2. Justin, XLI, 1, 1.

d'autonomie d'autant plus importants que leur position dans l'empire était plus excentrée. De plus, dans un État à la nature féodale marquée, les grandes familles nobles se montraient constamment rebelles et rétives à l'obéissance. Les souverains ne pouvaient pourtant pas renoncer à leur contribution pour constituer leur armée. Sans compter l'opposition tacite d'un élément perse rancunier, fier de son histoire passée et réticent à l'idée d'accepter l'hégémonie des Parthes, la stabilité de la monarchie arsacide était en plus constamment menacée par l'absence d'une règle de succession bien établie. Cette situation, qui permettait aux représentants des branches cadettes de remettre en cause de manière systématique la légitimité du souverain installé au pouvoir et d'accréditer leurs aspirations à la royauté, renforçait les chances des ambitieux du royaume et elle jouait en faveur de Rome. Pour sa part, l'*Urbs* agissait toujours pour susciter des conflits internes qui affaiblissaient la puissance rivale. Elle réussissait même souvent à y introduire l'un de ces princes qui venaient chercher à Rome un asile et un soutien politique. La force de l'empire parthe était donc sérieusement minée de l'intérieur même par des facteurs politiques. D'autres causes de faiblesse, celles-ci de nature stratégique, jouaient aussi : ses armées manifestaient une incapacité proverbiale en matière de poliorcétique et il ne possédait ni flotte ni escadres navales pour protéger les deux grands fleuves qui bordaient son territoire à l'Ouest, le Tigre et l'Euphrate.

Mais une constatation suffisait à frustrer les Romains de leurs rêves de conquêtes : au-delà de cette frontière, la supériorité tactique des armées parthes paraissait pour l'instant absolue. L'infanterie, qui existait bien, ne comptait que peu ou pas en leur sein. Expression d'un État féodal sans traditions civiques, l'armée arsacide se fiait presque exclusivement à l'efficacité de ses forces montées. Les escadrons de cavalerie lourde, les lanciers cuirassés (*hippeis kataphraktoi* :

10. Le cataphractaire
(P. Connoly, *Greece and Rome at War*, Londres 1998, p. 120).

document n° 10), comptaient dans leurs rangs toute l'élite de l'aristocratie du royaume ; des unités toujours plus nombreuses d'archers à cheval (*hippotoxotai*), parents ou vassaux, membres de la petite noblesse, suivaient à la guerre les seigneurs, et elles étaient équipées avec ces instruments d'usage quotidien qui formaient pour eux un couple inséparable, le cheval et l'arc.

Revêtus de puissantes cuirasses, les cataphractaires devaient constituer, au moins pendant les deux premiers siècles de notre ère, un corps à l'aspect assez bariolé. Comme l'État parthe n'avait pas d'organisation centralisée qui pût uniformiser la panoplie des cavaliers, le choix de l'armement devait en fait être totalement laissé à la discrétion de chacun. De la sorte, il variait en tout. Le type de protection adopté était, le

plus souvent, une cotte de mailles ou une cuirasse formée de lamelles ou encore d'écailles cousues sur un support de cuir. Et le matériau utilisé, du moins si l'on en juge par le résultat des fouilles archéologiques, pouvait être le bronze ou le fer pour la cotte de mailles, mais aussi l'os et même le bois pour les plaques et les lamelles de protection. Le même type d'armure couvrait le cheval, revêtu sur le front et sur les flancs par une housse épaisse, en général en peau non tannée, alourdie parfois par des écailles ou des anneaux de métal cousus pour la renforcer.

L'armement offensif se composait d'une longue lance, ou encore d'une hache ou d'une masse de fer, et d'une lourde épée fixée au flanc du cavalier qui pouvait également, et peut-être à partir de la bataille de *Carrhae*, être équipé d'un arc. Le cataphractaire parthe était habitué à participer à des rencontres avec ses pairs ; elles s'apparentaient sans doute à nos tournois médiévaux. Il devait monter un cheval sans étriers, et il avait donc adopté des équipements qui lui donnaient un peu de stabilité. La selle était pourvue de grands arçons en saillie qui facilitaient la tenue des cuisses et il utilisait une lance de choc, normalement libre de façon à ce qu'on puisse la prendre à une ou deux mains. Elle pouvait aussi être fixée au cou du cheval et à son échine, dans le cas d'une rencontre avec un autre cataphractaire. Dans ces conditions, le cavalier n'avait qu'à la pointer contre l'ennemi sans devoir supporter l'impact sur son épaule au moment du choc contre l'ennemi ; bien mieux, dans ce cas il réussissait à s'en servir comme appui pendant la course.

Les lourdes armures des soldats et des chevaux accroissaient énormément la force du choc de cette terrible masse cuirassée dont les hommes, d'après les sources anciennes, se déplaçaient en corps durant la charge, se frôlant presque l'un l'autre du coude. De la sorte, leur impact sur l'ennemi constituait un choc violent et dévastateur. Il fallait toutefois disposer d'animaux d'une force et d'une taille absolument

exceptionnelles, et il n'était pas facile d'en trouver. C'est pourquoi il semble que les cataphractaires montaient de manière presque exclusive des chevaux provenant de la plaine de Nysa en Margiane. Quelle qu'ait été la résistance de ces montures, donc, le poids et l'encombrement de la cuirasse limitaient l'emploi de ces lanciers à la plaine et réduisaient leur autonomie à une charge unique et courte, même si elle était dévastatrice. Ensuite, il fallait laisser souffler les animaux. *Ceterum intolerandi forent, si quanta his est impetus vis, tanta et perseverantia esset*, « Et, du reste, s'ils avaient été dotés d'une résistance semblable à la force de leur élan, ils eussent été irrésistibles[1] ».

Les archers montés, qui formaient le corps peut-être le plus représentatif de l'armée arsacide, étaient armés de l'arc composite, originaire, semble-t-il, du monde des steppes. On appelle arc composite celui dont la fabrication nécessite l'emploi de plusieurs matériaux. Le cœur de l'arc des cavaliers parthes était en bois revêtu sur la partie externe, celle qui était tournée vers la cible, par des faisceaux de tendons, qui résistaient à la traction, tandis que, sur la partie interne, avaient été placées, adhérant au bois, des lamelles de corne, qui résistaient à la compression. Fixé avec de la colle, l'ensemble était ensuite entièrement consolidé avec des tendons animaux et enfin recouvert de laque ou de vernis. Cette arme, qu'il n'était pas facile de tendre, n'en était pas moins dotée d'une puissance extraordinaire. L'arc parthique était par nécessité court et étroit, pour être utilisé à cheval, mais il devait aussi pouvoir être tenu entre les deux bras grands ouverts. Il était du type appelé « à double courbure » parce que, quand il n'était pas encordé, il était plié dans le sens contraire à celui de la traction. Archers très habiles, les *hippotoxotai* étaient aussi des cavaliers superbes, capables de

1. Justin, XLI, 2, 10. Cf. Plutarque, *Crassus*, XVIII ; Héliodore, *Aethiopica*, IX, 15, 6.

mener des offensives rapides, d'opérer d'incessants mouvements de carrousel autour de l'ennemi, et ils s'étaient spécialisés dans la célèbre «flèche du Parthe», le coup mortel lancé vers l'arrière durant la fuite.

Contre des forces de même nature que les leurs, celles que ces armées avaient l'habitude d'affronter, la tactique employée était en quelque sorte imposée. Les cavaliers cuirassés étaient protégés par des archers à cheval qui les couvraient en lançant des nuées de flèches; ils avançaient d'abord au pas ou au petit trot en direction de l'ennemi. Puis, à l'improviste, quand ils avaient atteint la bonne distance, le rideau de forces légères s'ouvrait, et les cataphractaires se lançaient dans une charge dont le résultat ne dépendait que de facteurs extérieurs à la nature et à la composition des unités en présence sur le champ de bataille, comme le nombre, le niveau de préparation ou la compétence du commandement.

Des armées comme celle des Parthes devaient assurément rencontrer, à l'occasion, à l'intérieur même de leur royaume, des forces d'infanterie. Ces dernières, toutefois, n'appartenaient certainement pas au type d'infanterie lourde caractéristique du monde méditerranéen, parfaitement équipée et protégée par la cuirasse. En réalité, elles n'étaient probablement même pas de vraies armées, qui eussent été inconcevables dans ce monde sans l'apport de la cavalerie. Il s'agissait sans doute de multitudes hétérogènes, tantôt des hordes se déplaçant à la recherche de terres, tantôt des bandes d'esclaves en révolte. Contre de tels adversaires, qui avaient l'avantage du nombre mais pas de l'armement, il faut supposer le recours à une tactique au fond semblable à celle qui a été ensuite adoptée par les chevaliers du Moyen Âge, par exemple contre les paysans révoltés. On cherchait donc à concentrer l'ennemi en grandes masses compactes, qui permettaient le tir des archers et on évitait de perdre la moindre flèche; puis venait l'attaque de cavaliers cuirassés. Ces derniers, quand le

dispositif ennemi était très profond, ne pouvaient pas le culbuter seulement sous le poids de leur charge. Mais, grâce à l'impétuosité de leur élan, ils bousculaient les premiers rangs et s'enfonçaient profondément dans la formation adverse. Une fois leur lance brisée, ils étaient encerclés et ils se livraient à un massacre avec l'épée, la hache ou la masse dont ils étaient pourvus. Ils ne couraient alors aucun risque parce que leurs ennemis, équipés d'instruments offensifs très rudimentaires, étaient sans défense contre leurs coups. C'est peut-être dans des circonstances de ce genre qu'a été élaborée la tactique double, « combinaison du tir et de l'assaut [1] », qui mettait en valeur les capacités guerrières des deux composantes montées de l'armée arsacide. Au moins à l'origine, c'était le carrousel des archers, semblables à des chiens de berger, qui contraignait l'ennemi à se regrouper en cercle, dans un mouvement instinctif de protection ; il permettait alors l'attaque irrésistible et meurtrière de la cavalerie cuirassée.

La supériorité de la structure militaire des Parthes était absolue et elle ne pouvait même pas subir une égratignure, parce qu'elle reposait sur quatre avantages : la force de choc de la cavalerie cuirassée, la puissance de tir des *hippotoxotai*, la rapidité de ces derniers et la plus grande mobilité de l'ensemble par rapport à une armée composée essentiellement d'infanterie. Cependant, dès qu'elle sortait de son territoire, elle commençait à souffrir des deux faiblesses mentionnées plus haut : l'incapacité dans l'art du siège, carence grave dans un monde riche de cités toutes dévouées à Rome, et l'incapacité endémique à supporter des campagnes prolongées. Mais, au moins dans les plaines situées au-delà de l'Euphrate, il paraissait possible de répéter aussi souvent qu'il serait nécessaire la tactique qui avait permis aux Parthes

1. Luttwak, *La grande stratégie de l'empire romain*, Paris 1987, p. 35 (*La grande strategia dell'impero romano* 1981, p. 65).

d'épuiser d'abord et de détruire ensuite les troupes de Crassus sur le champ de bataille de *Carrhae*.

3. La bataille de *Carrhae*

La bataille de *Carrhae* fut livrée contre Surena, le grand feudataire qui commandait l'armée des Parthes, au début du mois de juin 53 avant J.-C., et elle se termina par un désastre pour les Romains. C'est pourquoi, depuis l'Antiquité, elle a donné naissance à une immense production historiographique. L'écho de cet épisode, dont les répercussions ont été énormes sur l'opinion publique romaine de la fin de la République, est allé croissant avec le temps. Elle a fini par « prendre, dans la littérature d'époque impériale, la valeur d'un symbole, celui du conflit entre l'Occident et l'Orient ». Et elle a engendré « une production qui s'est ensuite répétée de manière récurrente à l'occasion de chaque guerre contre les Parthes[1] ».

Si l'importance donnée à cet événement peut paraître excessive, elle n'est toutefois pas complètement injustifiée ni dictée par des motifs irrationnels. Depuis des siècles, et ce thème se trouvait déjà dans la littérature politique grecque, un des principaux symboles de l'ennemi oriental était incarné par une race particulière de chevaux, ceux qui venaient de la plaine de Nysa. Ces animaux splendides, qui tiraient le char du Grand Roi, étaient considérés comme sacrés, du moins si l'on en croit Hérodote[2]. Et, attelés au char de Zeus (Ahura-Mazda pour les Iraniens), ils ouvraient la marche des armées perses. On trouve une mention ultérieure des *Nesaioi hippoi* dans un texte apocalyptique antiromain rédigé dans le milieu rhodien et datable des débuts du

1. Gabba, « Sulle influenze » 1974, p. 10, note 10, 14 et note 16.
2. Hérodote, III, 106 ; VII, 40.

IIe siècle avant J.-C. [1]. Ce texte rappelle tout le poids de la menace que représentait ce symbole d'une Asie éloignée et qui n'avait jamais été complètement domptée, même par Alexandre. L'allusion devient claire si on se rappelle que les chevaux de Nysa, comme nous l'avons vu, équipaient la cavalerie cataphractaire, le corps d'élite dans lequel servait la noblesse féodale des Parthes, depuis longtemps rebelle au pouvoir des Séleucides.

L'épisode de *Carrhae* s'inscrit donc dans la continuité d'une tradition relative au conflit qui opposait l'Orient à l'Occident depuis plusieurs siècles. Et il prit un relief particulier parce que la défaite de la meilleure infanterie du monde antique, vaincue par la cavalerie arsacide, remettait en cause, concrètement, une supériorité tactique incontestée depuis des siècles. Le texte des *Parthika*, les *Histoires des Parthes*, est hélas presque entièrement perdu. Mais, peut-être précisément pour cette raison, le mythe de *Carrhae* n'a pas entièrement disparu au profit des événements qui ont suivi, et il continue à constituer un vrai *discrimen*, une ligne de démarcation, non seulement pour les Romains mais aussi pour une bonne partie de l'historiographie moderne qui est incapable de comprendre l'inversion des équilibres tactiques qui a suivi et qui a joué en faveur de l'*Urbs*. Même si l'on refuse de reconnaître à la bataille de *Carrhae* une importance considérable, il faut au moins admettre que l'épisode a marqué un changement important dans la politique extérieure de Rome, contrainte de modifier drastiquement son attitude dans ses conflits avec l'État arsacide. D'après la majorité des auteurs, en effet, cette rencontre révolutionna profondément l'art de la guerre antique ; elle prouva la supériorité de l'organisation militaire des Parthes sur celle des Romains. Cette supériorité n'était tempérée en

1. Antisthène, *FGrHist*, 257, *F* 36.

partie que par l'idiosyncrasie de l'armée asiatique que nous avons mise en évidence plus haut.

Un débat « sur la nécessité de comprendre le pourquoi de la défaite et surtout de connaître l'ennemi qui l'avait infligée[1] » naquit dès l'Antiquité. Mais « toutes les tentatives d'explication ont éludé le cœur du problème, et elles reviennent le plus souvent à montrer *comment*, et non pas à expliquer *pourquoi* elle est arrivée[2] ». Personne, jusqu'à présent, n'a été capable de donner une réponse précise à cette deuxième question.

Le seul point de départ possible reste donc la reconstitution de la bataille. Et c'est surtout le déroulement de la première journée qui paraît important, parce que ses conséquences se révélèrent décisives pour l'issue finale de la rencontre. En ce qui concerne l'ordre de marche, Crassus choisit d'abord d'allonger l'infanterie en une longue ligne mince, avec la cavalerie aux ailes. Puis, s'engageant dans le territoire ennemi, il préféra respecter les règles de prudence habituelles dans de telles circonstances, et il disposa l'armée en un carré massif qui laissait à l'extérieur, prêtes pour un déploiement rapide, une partie de la cavalerie et des troupes légères.

Voyant que les ennemis avançaient en *agmen quadratum* le long du cours du Balissos (Belikh), en laissant le fleuve à gauche pour couvrir au moins un de ses flancs, les Parthes surgirent des ondulations du terrain, et ils pensèrent lancer d'abord une charge de cataphractaires. Mais, s'avisant à temps de la profondeur des lignes romaines, ils préférèrent lancer en avant les *hippotoxotai*. Les fantassins légers de Crassus sortirent des rangs pour contre-attaquer. Mais, incapables d'atteindre l'ennemi, ils durent se replier en hâte sous une pluie de flèches. Après cette tentative, l'armée

1. Gabba, « Sulle influenze » 1974, p. 14 et note 16.
2. Garzetti, « M. Licinio Crasso » 1944, p. 54.

romaine resta un moment passive, limitant ses efforts à se protéger au mieux des traits, dans l'espoir que l'ennemi épuiserait son stock. En vain. Les archers se repliaient les uns après les autres pour reconstituer leurs réserves en se dirigeant vers une longue file de chameaux chargés de projectiles, puis ils retournaient frapper les Romains.

Crassus envoya alors à l'attaque son fils, qui était son légat et qui se trouvait à la tête d'un fort contingent de cavaliers, d'archers et de fantassins auxiliaires. Le général romain espérait profiter de la trêve que lui accorderait la diversion du jeune Publius pour changer l'organisation de son armée et la mettre «en tortue». Ce dispositif, compact et ramassé, l'aurait moins exposée au tir des archers car, à la différence du précédent, il procurait une couverture cohérente et presque totale grâce aux boucliers, réduisant à quelques interstices seulement la possibilité de pénétration des flèches. En effet, dans ce cas, tandis que les légionnaires, qui formaient le périmètre, disposaient leurs boucliers rectangulaires comme les tuiles d'un toit pour protéger les côtés du dispositif, les auxiliaires levaient leur bouclier ovale sur leur tête et ils assuraient ainsi une protection contre les tirs courbes qui étaient moins dangereux. Cependant, pour passer de l'*agmen quadratum* à ce genre de formation, Crassus devait inverser le dispositif, déplacer les légionnaires vers l'extérieur et les auxiliaires vers l'intérieur. Cette manœuvre ne pouvait pas s'effectuer sans qu'on s'éloignât du fleuve et elle paraissait aventureuse sous les coups des *hippotoxotai*.

La diversion réussit. Mais l'armée romaine et son commandant la payèrent au prix fort. La sortie de Publius le fils se termina en effet de manière tragique. Poussé par son courage, le jeune homme ne se borna pas à couvrir les mouvements des légionnaires, mais, désireux d'en venir aux mains avec l'ennemi, il entreprit de poursuivre les *hippotoxotai*. Ces derniers se virent menacés par des forces montées qui, à la différence des troupes légères, auraient pu les

rejoindre et les tailler en pièces ; ils se replièrent rapidement, mais sans perdre le contact. Et ils attirèrent leurs ennemis devant la cavalerie cuirassée, qui était bien plus solide. Les forces romaines, attaquées sur leur front par les cataphractaires et harcelées sur leurs flancs par les archers, furent d'abord décimées puis contraintes de se replier sur une petite hauteur sableuse. Enfin, elles furent anéanties. Publius le fils, gravement blessé, se fit tuer.

Pendant que Crassus, informé de la situation de son fils, hésitait encore sur la conduite à tenir, les ennemis réapparurent et, avec des plaisanteries cruelles, ils montrèrent la tête du jeune homme au bout d'une pique. C'est alors que commença la dernière phase de cette journée. Sur ce point, les sources s'accordent malgré leurs lacunes, et elles affirment que, pour la première fois depuis le début de la rencontre, les Parthes employèrent leur cavalerie lourde contre les formations de fantassins. Il est impossible que les lanciers, qui avaient été arrêtés au début de la rencontre par la profondeur de l'*agmen* des Romains, aient été engagés à ce moment contre un dispositif, la tortue, aussi compact que le précédent. En fait, Crassus se trouva confronté à l'imminence de l'effondrement moral de ses troupes, causé par les pertes ; ses hommes étaient surtout ébranlés par le déroulement de la bataille et par l'inertie forcée à laquelle ils étaient contraints, ce qui devait provoquer en eux un profond sentiment de frustration. Il paraît donc probable que ce fut Crassus qui chercha à reprendre l'initiative d'une manière quelconque, en lançant ses cohortes dans la plaine. Le résultat fut désastreux parce que les premiers détachements, trois ou quatre à mon avis, furent attaqués dès qu'ils sortirent du carré, et peut-être alors qu'ils étaient encore en train de se mettre en ordre de bataille, et ils furent écrasés par les escadrons cuirassés.

Ce fut suffisant. Après cette dernière preuve de leur impuissance, les Romains sentirent leur courage se briser. La tombée de la nuit, qu'accompagna une interruption momentanée

des attaques parthes, n'apporta aucun soulagement aux troupes épuisées. De la sorte, le jour suivant, une armée, théoriquement encore efficace malgré les pertes, se débanda littéralement au milieu des manifestations d'indiscipline des soldats et même des officiers. Ils en vinrent, en quelque sorte, à remettre leur commandant à l'ennemi, puis ils entamèrent une retraite sans espoir de succès face à des forces montées infiniment plus agiles et plus rapides qu'eux.

Parmi les désastres militaires que la République a subis, la défaite de Crassus en Mésopotamie est tout à fait anormale, comme, au fond, est anormale la confrontation entre les dispositifs militaires sur le terrain. Il était arrivé, jusqu'alors, que des légions aient été encerclées, parfois par des ennemis employant une tactique supérieure, comme à Cannes, parfois par une embuscade, comme au lac Trasimène, parfois en croulant sous le nombre et condamnées par l'incapacité de leur commandant, comme à Teutoburg. Dans ce genre de circonstances, elles ont été plus ou moins rapidement anéanties. Parfois même, placées dans une position extrêmement désavantageuse, et dans l'impossibilité de poursuivre le combat, elles ont été contraintes à la reddition, comme dans les gorges de *Caudium* [1] ou sous les murs de Numance. Mais à *Carrhae*, il se produisit un événement tout à fait différent : une armée romaine, disposée *in acie*, en ordre de bataille contre l'ennemi, n'a pas été détruite sur le terrain ; elle s'est progressivement dissoute et elle n'a pas combattu comme d'habitude jusqu'à la fin, mais elle s'est désagrégée. Elle a été psychologiquement vaincue, cessant d'exister comme corps organisé avant même d'avoir complètement perdu son efficacité. Pour la première fois dans l'histoire militaire de Rome, une défaite fut causée par l'écroulement complet du moral des troupes.

1. On se réfère ici à l'épisode des Fourches Caudines.

Ce résultat déconcertant n'est imputable qu'en partie aux faiblesses du commandement. Le triumvir, sur le champ de bataille de *Carrhae*, a organisé la rencontre de manière traditionnelle, sans commettre, à mon avis, d'erreurs graves. En fait, il avait compté sur une tactique bien rodée et qui, jusqu'alors, avait donné de bons résultats. On a justement fait remarquer que les Romains ne devaient pas avoir « des idées très précises et des informations bien crédibles sur l'État des Parthes au moment de l'expédition de Crassus. Les relations réciproques entre Rome et les Arsacides... devaient avoir accrédité l'idée d'un État peu différent en substance des monarchies hellénistico-orientales... avec lesquelles Rome avait été et était encore en contact. De fait, rien n'indique que Sylla ou Pompée aient pensé que le royaume des Parthes représentait un danger plus grand que le Pont de Mithridate ou l'Arménie [1] ». Il n'est même pas possible d'accuser Licinius Crassus d'avoir méconnu totalement l'organisation militaire des Arsacides. Il semble bien que le facteur décisif, celui qui aggrava le poids des erreurs qu'il avait commises, doive être cherché dans la préparation de la campagne. Crassus a ignoré les avertissements des fugitifs et des déserteurs concernant les armes des Parthes ainsi que les conseils de ses officiers qui lui demandaient de revoir son plan d'invasion de la Mésopotamie ; il a négligé la préparation et l'entraînement d'unités essentiellement composées de recrues.

De toute façon, un fait saute immédiatement aux yeux : la tradition antique dit explicitement que « l'infanterie romaine n'a pratiquement jamais réussi à imposer le combat rapproché à l'armée parthe ; elle a dû subir, presque sans pouvoir réagir, la pluie homicide de flèches que les terribles archers parthes déversaient sur elle sans interruption [2] ». De

1. Gabba, « Sulle influenze » 1974, p. 9-10.
1. Gabba, « Sulle influenze » 1974, p. 11.

là, a-t-on dit, découle un « difficile problème posé par l'histoire militaire antique : la tragique impuissance de l'armée romaine... dans la journée de *Carrhae* ». Face à un ennemi insaisissable, qui rendait vaine toute initiative et impossible toute manœuvre, Crassus manque de l'inspiration géniale qui, seule, pourrait le sauver. Et ses soldats sans expérience se débandent, cédant au désarroi et au sentiment d'impuissance qui les envahit.

Il n'en est pas moins vrai, par ailleurs, que la plus grande victoire des Parthes met à nu les faiblesses de leur appareil militaire, notamment dans le domaine de la tactique. À *Carrhae*, ils combattent dans les meilleures conditions possibles. Ils ont en face d'eux une armée qui leur est de loin inférieure sur le plan de la mobilité, qui est composée de recrues peu entraînées et mal disciplinées, commandée par un général âgé et sans éclat, qui voit l'ennemi pour la première fois et qui n'a prévu aucune mesure contre la supériorité de son armement.

Nous ne savons pas avec précision quel type de flèches a été utilisé par les archers parthes dans cette circonstance. Plutarque mentionne des pointes à barbules ou équipées d'ailettes. En réalité, il est beaucoup plus probable que les pointes utilisées contre des cibles portant cuirasse étaient à section triangulaire ou carrée. Il est absolument indiscutable que l'arme des Parthes avait une force capable de percer des boucliers ou des cuirasses. Outre le même Plutarque [1], Cicéron l'affirme implicitement dans une lettre écrite peu après 53 avant J.-C. [2], où il se pose la question de trouver (et le terme choisi est significatif) *contra equitem Parthum... ullam armaturam...*, « une armure efficace contre les cavaliers parthes ». En effet, sous la poussée de l'arc, la pointe de la flèche agit comme un coin qui, se glissant entre les anneaux,

1. Plutarque, *Crassus,* XVIII, 4 ; XXV, 5-6.
2. Cicéron, *Ad Familiares,* IX, 25, 1.

réussit à percer la *lorica hamata*, la cuirasse à écailles, qui était en dotation dans les forces légionnaires.

Quant au *pilum* qui équipe l'infanterie de Crassus, on ignore si c'est celui qui a été adopté cinquante ans plus tôt par Marius (voir plus haut), ou celui que César vient de concevoir en Gaule, dans lequel un segment de la pointe, en métal doux, est destiné à se plier au moment de l'impact. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une arme légère conçue pour être employée contre les barbares du centre de l'Europe, qui combattent pratiquement nus. Elle est en revanche inutile contre les *hippotoxotai* en raison de sa portée inférieure à celle des arcs composites, et elle est en outre totalement inefficace contre la cuirasse des cataphractaires en raison de son poids et de sa force de pénétration.

En dépit de cet avantage, les Parthes ne réussissent pas à mener une véritable bataille d'anéantissement. Ils doivent se limiter à user progressivement l'ennemi. Il y a pire, et ce point n'a jamais été relevé : ils auraient pu perdre la rencontre de *Carrhae*. Le *discrimen* se place au moment précis où les légions se présentent dans la plaine du Balissos, disposées en un ordre profond qui semble spécialement choisi pour mettre en valeur la force destructrice des cavaliers cuirassés. En un premier temps, Surena pense en effet à utiliser ce corps [1] ; s'il avait obéi à cette impulsion, il aurait perdu ses lanciers et avec eux la bataille dès le début de la rencontre.

S'il est permis et d'une certaine manière logique de recourir à l'analogie pour justifier notre point de vue, un passage de Tacite paraît très éclairant [2]. Il raconte comment 9 000 cataphractaires qui appartenaient à la nation danubienne des Roxolans pénétrèrent en Mésie (cette force, énorme, remarquons-le, est bien supérieure à celle qui a opéré à *Carrhae*) ; là, ils furent surpris et anéantis par les

1. Plutarque, *Crassus*, XXIV.
2. Tacite, *Historiae*, I, 79.

légionnaires. Ces cavaliers, auxquels *ubi per turmas advenere vix ulla acies obstiterit*, « on ne peut opposer presque aucune force quand ils chargent en escadrons », sont au contraire totalement incapables de se battre s'ils sont attaqués avant qu'ils aient pris leur élan ou, ce qui est pire, s'ils mettent pied à terre (*...nihil ad pedestrem pugnam tam ignavum...*, « il n'y a rien de plus inapte au combat à pied »). C'est en effet leur *tegimen, ferreis laminis aut praeduro corio consertum*, « leur cuirasse faite de lamelles de métal ou de cuir durci » qui se révèle *impetu hostium provolutis, inhabile ad resurgendum...*, « mal commode pour permettre à l'homme de se relever une fois qu'il est tombé à terre sous l'assaut de l'ennemi ». De fait, c'est l'armure qui les empêche de se relever et qui rend vaine toute défense contre les fantassins romains qui restent agiles malgré leur cuirasse et qui les attaquent avec le glaive et le *pilum*. Les cataphractaires de Surena auraient subi un échec, il est difficile d'en douter : après avoir culbuté les cinq ou six premières lignes de légionnaires sous le choc de leur charge, ils auraient perdu l'avantage de leur élan. Encerclés par des ennemis plus agiles qu'eux dans le corps à corps, et beaucoup plus nombreux, ils auraient alors été désarçonnés et tués jusqu'au dernier.

C'est précisément à ce moment que Surena révèle sa stature de grand commandant. Il comprend que les fantassins qui s'avancent dans la plaine sont totalement différents de ceux que les nobles arsacides ont l'habitude de massacrer sans aucun risque, et il inverse la tactique habituellement suivie contre des forces d'infanterie, ce qui est le signe d'un génie qui manque complètement à Crassus. Il se prépare à grignoter patiemment l'armée romaine avec les archers et il attend pour l'attaquer avec ses cavaliers cuirassés le moment où elle va adopter l'unique formation qui la rende vraiment vulnérable à l'assaut de ce corps, puissant mais délicat.

C'est que – mais c'est là une vérité rarement admise – la force des cataphractaires est plus apparente que réelle. Ils

ne peuvent attaquer une infanterie comme celle que possèdent les Romains qu'à une condition : que celle-ci adopte un dispositif bien précis, l'ordre en cohortes, unités moyennes qu'ils peuvent culbuter par la simple force de leurs charges. Ce n'est pas un hasard si, en fait, deux tactiques sont recommandées pour s'opposer à leurs charges. On peut choisir un dispositif en profondeur[1] comme celui qui vient d'être mentionné (ce qui est parfaitement logique, même si nous n'avons que rapidement vu pourquoi). On peut aussi faire un choix complètement opposé et disposer des lignes ouvertes, ou encore placer sur le champ de bataille un léger voile de troupes, ce qui provoque l'épuisement de leurs efforts lancés dans le vide[2].

Il est bien connu qu'une charge de cavalerie obéit à des règles très précises. Elle dépend de toute une série de facteurs liés entre eux, comme la nature du terrain, la qualité des chevaux et le poids de l'équipement. La charge doit être lancée à une distance variable par rapport à l'ennemi en fonction de tous ces éléments. Cette distance doit être calculée avec soin pour que le point d'impact coïncide avec l'élan maximum. Si le choc se produit trop tôt, la force peut être insuffisante ; s'il arrive trop tard, la vigueur de l'assaut risque d'être émoussée.

C'est ainsi que, contrairement à l'opinion courante, le dispositif en manipules, sur trois lignes articulées en profondeur, peut être dangereux, et même très dangereux, pour la cavalerie cataphractaire. Si le point d'impact se trouve, comme il apparaît logique, sur la ligne des hastats, les cavaliers n'arriveront à toucher les rangs encore intacts des *principes* que comme une vague en bout de course. Et, lourds comme ils le sont, ils ne réussiront jamais à repartir ni à

1. Hérodien, IV, 14, 7 ; Maurice, *Strategikon,* XI, 2.

2. Par exemple : Zosime, *Histoire nouvelle,* I, 50, 3-4 ; *Panégyriques latins,* X, 22-24.

retourner pour se mettre en sécurité. Cette tactique joue en leur faveur à *Carrhae*, et elle montre une autre qualité de Surena. Il attend que Crassus cherche à disposer ses cohortes dans la plaine, et il prend pour objectif une formation qui n'est pas trop profonde pour être indigeste et assez consistante pour être payante. Ses cataphractaires balaient cet objectif sans aucun risque par la pure et simple force de leurs charges.

4. La riposte romaine

Il semblerait que la tactique de *Carrhae*, comme on l'a dit, puisse être répétée à l'infini dans n'importe quel endroit d'une plaine comme la Mésopotamie où la cavalerie arsacide bénéficie d'un avantage maximum, car elle peut pleinement tirer profit de ses qualités les meilleures. Malgré tout, les sources sont unanimes pour soutenir que les Parthes n'aimaient pas les batailles en rase campagne ; elles ne rapportent pratiquement plus aucune grande rencontre entre eux et les Romains. Plus encore, depuis l'époque de Néron au moins jusqu'au début du IIIe siècle, quand un changement de dynastie se produit au sommet de l'État oriental et quand, dans le même temps, les idéologies politiques et culturelles propres à l'empire romain commencent à changer, il semble que les légions aient complètement repris l'initiative. Elles ont pénétré plusieurs fois au fond du territoire des Parthes et elles se sont emparées à plusieurs reprises de ses capitales, Ctésiphon et sa voisine, Séleucie du Tigre. Et, même dans ces circonstances, les armées parthes ont évité autant que possible d'engager le combat.

Il n'entre pas dans notre propos, naturellement, de suivre dans le détail le déroulement des divers conflits. Il suffira de rappeler que la campagne menée par Corbulon en Arménie (58-60 après J.-C.) a été « une vigoureuse campagne offen-

sive», au cours de laquelle le Romain a pris «villes et forteresses l'une après l'autre». Devant ces initiatives énergiques, Tiridate a toujours refusé le contact, se contentant d'attaquer les partisans de Rome. Et même quand il eut à sa disposition des forces considérables, il se borna à «tenter d'attirer l'ennemi dans des pièges avec la tactique de la fuite à l'improviste[1]».

La première expédition de Septime Sévère (194-195 après J.-C.) a été entreprise pour poursuivre les fuyards de l'armée de Pescennius Niger; elle fut tellement facile que, durant son accomplissement, «on ne constata aucune opposition à la pénétration romaine dans le territoire des Parthes». Et ce fut au point que ce souverain, à la fin, refusa comme *cognomen ex virtute* le titre honorifique de *Parthicus Maximus*, sentant qu'il ne le méritait pas. En ce qui concerne la seconde (197-198 après J.-C.), qui se termina par la constitution de la province de Mésopotamie, elle ne demanda «pas plus de six mois» entre l'embarquement à Brindes et la prise de Ctésiphon [2].

C'est entre ces deux guerres que se situent les deux épisodes sans doute les plus intéressants. Le premier a eu lieu au temps de Trajan et le second est le fait d'Avidius Cassius et d'autres généraux de Lucius Vérus, sous le règne de ce dernier et de son frère Marc Aurèle (162-166 après J.-C.). Cette dernière guerre est probablement, dans une certaine mesure, la plus délicate et la plus difficile de celles qui ont opposé les Romains aux Parthes. Peut-être parce que c'étaient eux qui l'avaient commencée, les Arsacides décidèrent finalement de s'engager sans compter leur peine, au point que ce conflit enregistra, cas unique, quelques batailles en rase campagne, dont une au moins fut de grande portée. Et ces rencontres se terminèrent toutes par de francs succès des

1. Garzetti, *L'impero da Tiberio agli Antonini* 1960, p. 181, 382-383.
2. Calderini, *I Severi e la crisi dell'impero nel III secolo* 1949, p. 59, 70.

Romains. Mais, il n'en reste malheureusement que de très brèves descriptions, transmises par Lucien[1]; il en va ainsi de l'épisode le plus important, la bataille de Dura Europos, qui vit l'engagement des forces placées sous les ordres d'Avidius Cassius. Certes, comme le dit l'historien, on ne peut pas liquider la rencontre «en moins de sept mots». Et, évidemment, il n'est pas croyable que plus de 70000 Parthes soient morts, contre seulement deux Romains (auxquels il faudrait ajouter neuf blessés). Mais ces chiffres suffisent pour montrer qu'il s'agit d'une grande bataille et qu'elle se termina par une victoire éclatante des légions. Le même Avidius Cassius soutint au moins une autre rencontre, elle aussi victorieuse, à *Circesium* sur l'Euphrate, probablement pour le contrôle d'un gué sur le fleuve. Et, après la prise de Nisibe, ce fut peut-être P. Martius Vérus qui remporta une victoire le long du cours du Tigre; c'est ce même fleuve que le général parthe Chosroès dut, selon Lucien, traverser à la nage pour trouver son salut.

Il serait peut-être opportun, à ce stade de notre enquête, de parler de manière un peu plus approfondie de la guerre parthique par excellence, celle que Trajan a faite dans les années 114-117 après J.-C. Nous nous limiterons ici, naturellement, surtout aux aspects militaires, mentionnant seulement les questions politiques que, pour des raisons de place, nous ne pourrions pas approfondir ici. Les sources ont été analysées depuis longtemps par la critique et elles paraissent ne rien devoir offrir de nouveau au chercheur. Pourtant, les grandes lignes du conflit sont assez bien connues, malgré quelques incertitudes qui concernent surtout la chronologie. La guerre contre les Parthes semble avoir été décidée à la fin de 112 (le départ d'Hadrien pour la Syrie, à l'automne de l'année précédente, aurait été dicté par la nécessité de préparer les

1. Lucien, *Quomodo historia conscribenda sit,* 19, 20; 28.

opérations). Elle était justifiée par l'intervention du souverain arsacide Osrhoès dans l'affaire de la succession de l'Arménie : il avait remplacé Exedarès, fils du précédent roi des rois, Pacorus II, par son frère aîné, Parthamasiris, pendant la célébration des *quindecennalia* de Trajan [1], ce qui était un affront délibéré à la *maiestas* de l'empire.

Le *princeps* partit donc de Rome durant l'automne de l'année 113, probablement avec une petite suite. Il fit étape à Athènes, d'où il renvoya les messagers du roi des Parthes qui s'y étaient précipités pour le rencontrer. De là, il gagna Éphèse et ensuite, probablement par voie de terre, il atteignit Attaleia ou Side, d'où il s'embarqua pour Séleucie de Piérie, le port d'Antioche. Le 7 janvier 114, Trajan fit son entrée dans la capitale de la province de Syrie [2].

Fidèle à sa mission, Hadrien avait, en attendant, réuni un premier contingent de soldats, rassemblant les *vexillationes* ou détachements pris à quelques-unes des légions d'Orient, la *III Gallica,* la *X Fretensis* et la *III Cyrenaica.* À l'arrivée de Trajan, il lui céda le commandement. L'empereur se mit à la tête de ces forces (il avait entre-temps reçu de nombreuses ambassades de potentats locaux et il avait définitivement repoussé les propositions d'Osrhoès). Le *princeps* gagna, peut-être à la fin d'avril, les confins de la province de Syrie. Passant par Zeugma, Samosate et Mélitène, il recueillit les contingents des légions *IV Scythica, VI Ferrata* et *XII Fulminata*, puis il rejoignit la base de Satala où l'attendaient, outre la *XVI Flavia Firma*, de forts contingents qu'il avait fait venir des provinces danubiennes. Le total, avec les auxiliaires, se montait à environ 80 000 hommes.

Après avoir pénétré en Arménie, l'empereur s'installa pour quelque temps dans la ville d'Elegeia. C'est là que Parthamasiris vint le rencontrer, avec beaucoup de retard. Il

1. Quinzième anniversaire de la prise du pouvoir.
2. Malalas, XI, 272.

se présenta dans l'attitude du suppliant, ce qui ne suffit pas à lui rendre son trône, et Trajan proclama l'annexion de l'Arménie. Emmené en captivité sous bonne escorte, le prince arsacide mourut pendant le voyage dans des circonstances qui n'ont pas été éclaircies. Dans une lettre à Osrhoès, Trajan tenta de se justifier, mais le soupçon que l'ordre de tuer Parthamasiris soit venu directement de lui n'est pas sans fondements[1]. Pendant que ses généraux s'avançaient jusqu'aux Portes Caspiennes et aux hauteurs qui entourent le lac de Van, Trajan passa le reste de l'année à renforcer un contrôle sur l'Arménie que personne, par ailleurs, ne semblait en mesure de lui contester. Entre-temps, il avait reçu la soumission de satrapes et de rois clients, soucieux de conserver leur trône.

Une nouvelle phase du conflit contre le grand ennemi commença alors. Les sources littéraires, qui semblent attribuer à l'année 114 la prise de Nisibe et de *Batnae*, ainsi qu'une pointe en direction d'Édesse, alors qu'elles n'enregistrent aucune activité importante pour 115, fournissent une date qui semble en contradiction avec l'épigraphie, car les inscriptions indiquent que Trajan reçut au moins quatre acclamations impériales durant cette seconde année. Il est donc probable que notre auteur principal, Xyphilin, qui a résumé Dion Cassius, a concentré et pour ainsi dire compressé une période plus longue, oubliant le passage de 114 à 115 et l'année à laquelle il aurait dû attribuer les épisodes rapportés. Quoi qu'il en soit, le Berbère Lusius Quietus, peut-être le meilleur des généraux de Trajan, envahit d'abord l'Adiabène. Puis le même officier et l'empereur en personne attaquèrent simultanément la Mésopotamie septentrionale par deux côtés. L'Osrhoène resta libre avec le statut d'État client sous le protectorat de Rome. La conquête de la

1. Arrien, *Parthika,* XL ; Fronton, *Principia Historiae,* XVIII.

Mésopotamie fut achevée sans encombre avant la fin de l'année. Ce fut sans doute alors que Trajan reçut le titre de Parthique.

Après avoir passé l'hiver 115-116 à Antioche, le prince entreprit, au printemps suivant, celle qui devait être la dernière de ses campagnes. Les sources ne sont claires ni sur le déroulement des événements ni sur leur chronologie. Il est probable qu'une première colonne à travers le Tigre et envahit la partie encore libre de l'Adiabène (Nisibe et les territoires transtigritains avaient été occupés l'année précédente). Elle se serait ensuite dirigée vers le sud, suivant, pendant un moment, le trajet qu'Alexandre le Grand avait emprunté. Elle occupa au passage *Ninus* (Ninive), Arbèle et Gaugamèle, ce qui permit la création de la province d'Assyrie[1]. Un second corps d'armée aurait suivi la rive droite du fleuve jusqu'à Babylone, sans rencontrer de résistance. Trajan qui, pour sa part, opérait à la tête d'un autre corps, gagna d'abord Dura Europos, puis il descendit la dernière partie du cours de l'Euphrate, escorté sur le fleuve par une flotte qui devait lui servir à attaquer Ctésiphon. Tirés au sec, les bateaux furent transportés par voie terrestre jusqu'au cours inférieur du Tigre ; ils permirent d'abord d'occuper rapidement Séleucie sur la rive droite du fleuve, puis la capitale des Parthes. La guerre semblait terminée et victorieuse. L'empereur put enfin descendre le cours du Tigre, comme s'il faisait une croisière, jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire jusqu'au port de Spasinou Charax, sur le rivage du golfe Persique. Il rejoignit le royaume allié de Mésène, en regrettant de ne pas avoir la jeunesse nécessaire pour marcher sur les traces d'Alexandre.

La paix, toutefois, n'était qu'une illusion. Peut-être provoquée par un certain Sanatrukes, un petit-fils d'Osrhoès,

1. Eutrope, VIII, 3, 2 ; 6, 2 ; Festus, 14 ; 20.

une ample révolte éclata simultanément dans une grande partie des territoires récemment conquis. Durant la première phase de l'insurrection, les Romains, d'abord pris par surprise, perdirent un *vir consularis*, le personnage qui est appelé Appius Maximus Santra dans le texte de Fronton et qui avait été laissé en arrière (*retro*) par Trajan. L'empereur était alors occupé, selon Fronton, à régler un problème plus administratif que militaire, celui des *portoria equorum et camelorum*, c'est-à-dire qu'il voulait réorganiser les douanes locales (et augmenter les taxes [1]...). Cette occupation prouverait que personne n'avait pris la mesure exacte de la révolte. Et les effectifs militaires qui avaient accompagné Appius Maximus pourraient en fait n'avoir été tout au plus qu'une escorte. Il aurait alors été vaincu et tué par une bande d'insurgés, sans doute peu nombreux[2]. Les Romains, toutefois, surent en tirer une vengeance très dure. Tandis que Lusius Quietus reprenait et détruisait Nisibe et Édesse, deux légions placées sous les ordres d'Erucius Clarus et de Julius Alexander s'emparèrent de Séleucie du Tigre et la mirent à feu et à sang. Et Sanatrukes périt peu après, peut-être vaincu par Trajan en personne si l'on en croit Malalas, peut-être livré par Parthamaspates, si l'on en croit une autre version. Ce dernier, appelé au secours par son père, Osrhoès, choisit de passer à l'ennemi et de régner au nom de Trajan. La situation n'en restait pas moins difficile. La révolte populaire, diffuse, ne pouvait pas être réprimée, du moins pas pour le moment. Aussi l'empereur décida-t-il de faire revivre un royaume client où il imposa Parthamaspates comme nouveau roi. Peu après, Trajan échoua dans sa tentative d'occuper Hatra. Il se retira pour hiverner à Antioche, préparant peut-être une revanche pour l'année suivante. Mais il tomba gravement malade et il dut renoncer à reprendre l'offensive.

1. Fronton, *Princ. Hist.* 16.
2. Fronton, passage cité.

Il mourut alors qu'il retournait en Italie. Hadrien, à qui avait été confié le commandement de toutes les forces de l'Orient, renonça définitivement aux dernières conquêtes au moment même où il accédait au pouvoir.

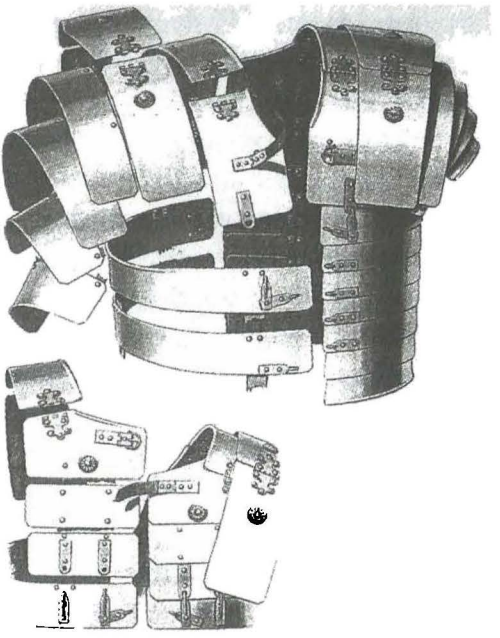
Tel fut, dans ses grandes lignes et avec quelques problèmes de chronologie, le déroulement de la guerre. Il pose cependant, une fois de plus et de manière très claire, le problème, qui n'a toujours pas été résolu, des autres conflits entre Rome et les Parthes. Au moins pendant toute la première phase, les légions se répandent en territoire ennemi sans rencontrer de résistance. Le témoignage explicite de Dion Cassius nous montre que des régions entières se rendent à Trajan sans combattre ; il emploie plusieurs fois le terme *amachei*. On verra aussi l'expression *nichen... anaimon*, « victoire sans que du sang ait été répandu [1] ». L'empereur semble donc surpris et préoccupé par ce qui lui arrive. Après l'occupation éclair de l'Arménie, durant la première phase de sa marche vers le sud, il se méfie peut-être de l'inertie déconcertante de l'ennemi. Il estime nécessaire de tenir en alerte la vigilance des troupes, il simule des alarmes et il fait pratiquer des exercices tactiques incessants [2], évidemment pour éviter un relâchement dangereux. C'est pourtant ce qu'aucun commandant ayant l'expérience de Trajan n'aurait l'idée de faire dans des conditions de danger réel. Pour la suite, et à plusieurs reprises, le même Dion Cassius souligne quels espaces immenses ont été parcourus par les légions sans qu'elles rencontrent le moindre ennemi [3]. Cette situation se poursuit jusqu'à l'occupation de la région de Babylone et jusqu'au moment où Ctésiphon est menacée. Osrhoès abandonne cette ville en grande hâte et, dans son angoisse à fuir, il abandonne sa fille et surtout le trône d'or,

1. Dion Cassius, LXVIII, 18, 3b ; 19, 2 ; cf. 19, 4.
2. Dion Cassius, LXVIII, 23, 2.
3. Dion Cassius, LXVIII, 26, 4.

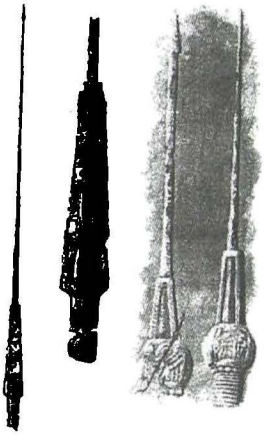
symbole du pouvoir chez les Arsacides. Les seuls problèmes qui se posent aux Romains dans cette première phase se ramènent à quelques entreprises de poliorcétiques sans grande importance ; elles visent à ramener à la raison des villes qui, en fait, paraissent plus frondeuses que véritablement hostiles.

On peut donc dire que les choses ont profondément changé par rapport à la situation qui a régné sur le champ de bataille de *Carrhae*. Les raisons de ce changement doivent être cherchées surtout dans l'évolution que l'armée romaine a connue dans le domaine de l'armement (documents n° 11 à 13). Jusqu'aux batailles de Gindarus (Tell

11. Le légionnaire du début du Haut-Empire
(P. Connoly, *Greece and Rome at War*, Londres 1998, p. 305).



12. La cuirasse dite *lorica segmentata*
(P. Connoly, *Greece and Rome at War*, Londres 1998, p. 230).



13. Le javelot appelé *pilum* utilisé pendant le Haut-Empire
(P. Connoly, *Greece and Rome at War*, Londres 1998, p. 232).

Ginjar) et du mont Amanus (39 avant J.-C.), les Parthes ont dû compter avec la terrible efficacité des frondeurs dont les glands de plomb avaient une portée supérieure à celle du tir des archers montés et qui sont mortels même pour les cataphractaires. Et ce n'est pas tout. L'armement individuel des légionnaires a été profondément transformé par rapport à celui des troupes de Crassus, protégées par la *lorica hamata* et équipées du *pilum* léger. Probablement dès les débuts de l'époque julio-claudienne, ils ont reçu un type de *pilum* complètement différent de celui qu'ils avaient employé jusqu'alors. Et, à partir du second quart du Ier siècle de notre ère, un deuxième type de cuirasse a fait son apparition à côté de la cotte de mailles, mais sans la remplacer. Le nouveau javelot, représenté sur un grand nombre de reliefs, est caractérisé par un fer beaucoup plus résistant et par la présence, au dessus du point de prise, d'une boule sans doute de plomb, un peu plus petite que le poing d'un homme et placée sous l'attache de la pointe. Il possède donc un poids et une force de pénétration très supérieurs à ceux qui avaient caractérisé les modèles antérieurs. Quant à la nouvelle cuirasse, elle est de loin la mieux connue : il s'agit en fait de la cuirasse à lamelles ou cuirasse articulée qui est représentée par exemple sur les colonnes sculptées de Rome. C'est celle que, d'un nom moderne, on appelle la *lorica segmentata*.

L'adoption presque simultanée de ces deux pièces d'armement, très différentes de celles qui avaient été en usage jusqu'alors, doit être liée à un problème tactique précis. Une hypothèse commence à s'imposer : le *pilum* lourd était destiné à être utilisé surtout contre des cavaliers cuirassés, en particulier contre les cataphractaires parthes ou sarmates. On accepte beaucoup moins, en revanche, l'idée avancée par l'auteur de ce livre à propos de la *lorica segmentata* qui, de son côté, a fini par faire ses preuves sur le front de l'Euphrate, assurant une bonne défense à l'infanterie

légionnaire contre les flèches des archers à cheval. Le plus souvent, on pense, à ce propos, que la cuirasse à lamelles, adoptée dans tout l'Occident, est restée presque inconnue sur la frontière parthique. Cette assertion s'appuie sur une constatation superficielle mais en apparence incontestable : les fragments de *lorica segmentata* qui ont été retrouvés proviennent tous des régions de l'Europe du Nord et de l'Ouest, et surtout d'Angleterre.

Pourtant, on ne peut pas ne pas relever un autre fait : surtout en Europe, l'infanterie légionnaire est habituellement gardée en réserve. Et, quand ont lieu des raids de peu d'ampleur, les opérations sont normalement confiées à des troupes auxiliaires, équipées de la *lorica hamata* ou de la *squamata*, la cuirasse à écailles, apparemment mieux adaptée au combat sur ces théâtres d'opérations. Certes, il existe des indices, entre autres les métopes du *Tropaeum Traiani* à Adamklissi, qui nous amènent à penser que les légionnaires eux-mêmes, quand ils doivent affronter les barbares sur les fronts européens, choisissent souvent de se protéger avec ce type de cuirasse, plus souple et mieux capable d'accompagner les mouvements.

Mais la réalité est tout autre. La tradition des études consacrées au *limes* et leur grand succès à l'intérieur de quelques pays européens expliquent certainement, au moins en partie, la concentration des découvertes dans l'Occident romain. Il est néanmoins indiscutable que les restes de *lorica segmentata* qui ont été trouvés dans de nombreuses provinces de l'Occident romain permettent de croire à une énorme diffusion de cet instrument. Apparemment, une présence aussi massive ne peut pas s'expliquer seulement par le hasard des découvertes ou par l'hypothèse d'un emploi généralisé de la cuirasse à lamelles pour les tours de garde. Mais, en revanche, la documentation autorise le doute pour quelques cas sur son emploi par des *auxilia*. Assurément moins souple et moins commode que la *lorica hamata*, elle est plus courte parce qu'elle commence à hauteur de la taille

et elle laisse les bras nus. De ce fait elle est plus légère (elle fait environ 9 kg contre 12-15) et elle joint à cet avantage une relative simplicité de fabrication. C'est peut-être cette dernière qualité qui a poussé les soldats à l'employer quelquefois au combat sur des théâtres d'opérations accidentés, en Europe. La diversité des armures s'explique par une qualité des forces armées romaines qui apparaît maintenant comme une évidence, leur extrême souplesse.

Il convient au contraire d'exclure l'hypothèse que l'usage presque simultané du *pilum* lourd et de la cuirasse à lamelles, armes de conception complètement différente des précédentes, soit dû à un concours de circonstances, et il ne faut pas croire que cette dernière pièce d'armement soit resté inconnue pendant longtemps des garnisons de l'Orient ou, au moins, qu'elle n'ait pas bien vite trouvé sur ce front un emploi très utile. De fait, la cotte de mailles n'assure absolument aucune protection contre la puissance de l'arc composite. Ce dernier lance des flèches longues et qui demandent au bras une forte tension mais qui, en même temps, sont assez minces et légères pour que leur portée ne soit pas réduite. Elles sont en revanche inefficaces contre une cuirasse faite de plaques de grosseur adéquate. Heurtant une surface résistante et compacte, elles vibrent au moment de l'impact et elles tombent ou elles se brisent. Une *lorica segmentata* qui pèse 9 kg a des lamelles de plus d'un millimètre d'épaisseur. De plus, cette épaisseur est le plus souvent doublée par leur superposition sur presque tout le tronc du soldat. Cette cuirasse, tout comme les armures du XVe siècle, serait donc invulnérable, sauf pour des carreaux courts et massifs dont la force de pénétration est renforcée par le recours à un arc en fer. Mais, dans l'Antiquité, la combinaison de ces flèches et de ce métal est réservée aux machines de guerre.

Quelques allusions des sources littéraires semblent conforter la théorie que je propose. Fronton rapporte que les soldats

de Trajan, habitués aux terribles blessures infligées par les faux des Daces, méprisaient, au moment de partir pour l'Orient, les piqûres infligées par les flèches des Parthes [1]. Leur remarque n'est peut-être qu'une bravade. Mais on ne peut exclure que, précisément grâce à l'adoption de la nouvelle cuirasse, la dangerosité des flèches soit apparue bien moindre qu'elle n'avait été dans le passé. Végèce rapporte que, à côté d'un javelot capable de percer *et scutatos pedites et loricatos equites*, « aussi bien des fantassins protégés par un bouclier que des cavaliers couverts d'une cuirasse [2] », il existait une armure dont la fonction était précisément de protéger des flèches. Cette remarque ne constitue pas une preuve absolue, mais, assurément, elle apporte en faveur de ma thèse un autre argument qui n'est pas lié au hasard, d'autant plus que la description de l'auteur de l'Antiquité tardive correspond parfaitement bien à la *lorica segmentata*.

À partir de la fin de l'époque julio-claudienne, l'initiative passa ainsi progressivement aux Romains, même sur l'échiquier oriental, au point qu'au début du IIe siècle les positions paraissent complètement inversées. La supériorité déconcertante que l'armée des Parthes a montrée sur le champ de bataille de *Carrhae* a dorénavant complètement disparu. Il existe à ce propos un texte qui paraît très intéressant. Quand Hérodien affirme que les Parthes ignoraient l'existence du bouclier et de l'armure jusqu'à ce que des soldats déserteurs de l'armée de Pescennius Niger (194 après J.-C.) leur en apprennent l'existence [3], il se trompe certainement. Il est vrai que l'idée était répandue depuis longtemps qu'ils formaient un peuple d'archers [4]. Mais son erreur peut s'expliquer : l'historien de langue grecque n'a trouvé, pour

1. Fronton, *Principia Historiae*, 9.
2. Végèce, II, XV.
3. Hérodien, II, 5, 7-9.
4. Voir, par exemple, Horace, *Carmina*, II, 13, 17-18 ; Virgile, *Géorgiques*, III, 31 ; Sénèque, *ad Lucilium*, 36 [= IV, 7].

les époques les plus récentes, aucune mention d'un corps militaire arsacide sur les théâtres d'opérations orientaux autre que celui des *hippotoxotai*. En réalité, comme on l'a supposé, l'une des deux nouvelles armes, la cuirasse à lamelles, paraît finalement capable d'affaiblir l'impact mortel des flèches des Parthes, et elle offre aux légionnaires une protection adéquate ; l'autre, le *pilum* lourd, est le premier instrument largement répandu qui rende très vulnérables les cataphractaires. Ce javelot, doté d'une énorme force de pénétration, avait des effets mortels, malgré sa portée plutôt réduite, sur des cavaliers dépourvus d'étriers et chargeant en formation compacte. Le *pilum* se révèle d'une grande efficacité quand il frappe l'homme parce que le poids et l'addition des vitesses opposées, celle de l'arme et celle du cheval au galop, lui donnent la possibilité de transpercer la cuirasse et au moins de désarçonner le cavalier par la simple force de l'impact. Il produit des résultats encore meilleurs s'il frappe l'animal. Un cheval, quand il tombe, entraîne dans sa chute ceux qui le suivent et qui sont engoncés dans leur cuirasse et alourdis par le poids des cavaliers ; il est alors incapable de passer par-dessus un obstacle imprévu, et on peut supposer qu'à courte distance une pluie de *pila* lourds pouvait arrêter une charge de cavalerie.

Ce qui suit n'est, naturellement, qu'une hypothèse, mais il semble probable que la haute noblesse arsacide avait reçu un coup sévère en se heurtant à cet instrument de guerre. Ce qui est arrivé des siècles plus tard aux chevaliers français à la bataille de Courtrai[1], les cataphractaires parthes ont dû le ressentir dans un épisode resté inconnu ; ils n'étaient plus invincibles face à des fantassins organisés comme ceux que Rome alignait. La cavalerie lourde a donc probablement été de fait retirée des champs de bataille de l'Orient, parce

1. Bataille dite des Éperons d'or : défaite de la chevalerie française devant les Flamands, en 1302.

qu'elle était trop précieuse pour être exposée à des assauts qui risquaient de lui être fatals et parce qu'elle était très vulnérable, comme on l'a vu, surtout quand les cavaliers étaient à l'arrêt ou désarçonnés. Elle resta éloignée des conflits pendant environ un siècle, à la seule exception de la bataille de Dura-Europos si l'on en croit Hérodien. Cette nouvelle situation finit aussi par rendre beaucoup moins dangereuses les attaques des redoutables archers à cheval. C'est que l'efficacité des armées parthes dépend de l'action combinée de leurs composantes montées, du recours alterné à la puissance de tir et à la force de choc, seule condition qui leur permette de soutenir une rencontre en rase campagne et même, dans des conditions bien précises, d'épuiser des formations closes d'infanterie.

Du reste, le *pilum* lourd n'était pas la seule menace qui pesait sur les cataphractaires. Au cours du IIe siècle, chaque unité légionnaire semble avoir reçu en dotation dix onagres, machines à lancer des pierres, réparties *per singulas centurias*, donc des armes collectives ; chacune reçut surtout cinquante balistes montées sur roues. Ce type particulier de lanceur, de dimensions plutôt réduites, pouvait être toujours tenu prêt à l'emploi et il suivait les légions à bord de chars tirés par des chevaux ou des mules. Le format de cette machine était plus petit que celui des pièces d'artillerie qui l'avaient précédée ; cette réduction a été rendue possible par la nature révolutionnaire de cette arme dont les composantes principales, appareil de propulsion et bras, étaient pour la première fois entièrement en métal, ce qui en accroissait considérablement la puissance. De plus, des lignes épaisses d'archers et de frondeurs étaient désormais constamment disposées devant l'infanterie lourde, selon Végèce, de façon à la protéger[1]. Ces soldats pouvaient frapper l'ennemi de très loin, jusqu'à 600 pieds de distance[1],

1. Végèce, II, XXIII.

ce qui est la portée maximale d'une arme comme le *fustibulum*, la grande fronde attachée à un bâton ; de même, l'arme des archers à pied avait une portée supérieure à celle des *hippotoxotai*[2]. La cavalerie cuirassée était désormais très vulnérable et elle devait payer un tribut absolument prohibitif pour entrer en contact avec les légions, et il est possible qu'ait prévalu la volonté de sauvegarder de quelque manière un corps qui servait de cadre à la haute noblesse arsacide.

Ainsi, quand les troupes romaines pénètrent en force sur son territoire, l'armée parthe se borne à se replier. En général, elle profite de sa mobilité, qui est supérieure, pour éviter tout contact. Elle échange l'espace, qui ne lui manque pas en raison de l'immensité de l'arrière-pays dont elle dispose, contre le temps, nécessaire pour organiser une défense quelconque. Elle confie à la seule cavalerie légère la mission de gêner l'avance de l'ennemi. Cette dernière, quand elle doit attaquer de grandes formations mixtes, ne dispose que d'un nombre limité d'options tactiques, parce qu'elle est privée de l'appui rapproché des cataphractaires. Les *hippotoxotai* n'ont, en ces circonstances, pratiquement aucune possibilité d'action. Pour lancer leurs traits, dont l'efficacité est réduite par les nouvelles armures, les archers montés doivent franchir le barrage des armes de jet, individuelles ou collectives, qui sont désormais très nombreuses à assurer la protection des légions. Une action trop appuyée est non seulement peu rentable et coûteuse en vies humaines, mais elle risque d'être fatale. Ces formations légères ne sont plus protégées de près par les cavaliers cuirassés, et elles ne possèdent donc plus qu'une chance de salut, leur extrême mobilité. Et, si les chevaux sont épuisés par un contact prolongé, elles risquent de ne plus pouvoir échapper aux unités de cavalerie qui

1. Environ 175 m.
2. Coulston 1985, p. 291.

escortent habituellement les grandes formations ennemies sur le front oriental.

C'est précisément pendant l'époque antonine que les éléments montés de l'armée romaine s'enrichissent de quelques corps entièrement nouveaux et qu'ils reçoivent également de nombreux renforts sur le plan numérique. L'entrée en ligne de cataphractaires semble, avant le IIIe siècle, un peu plus qu'une simple expérience, et quelques nouveaux corps de cavalerie lourde viennent appuyer les *equites legionis* dans cette période. Ce sont, par exemple, les *contarii* qui utilisent le *contus*, la longue lance tenue à deux mains, ce qui explique qu'ils ne portent pas de bouclier ni de cuirasse. Comme le rappelle Arrien[1], c'est Hadrien lui-même qui décide que quelques unités d'hommes à cheval, Parthes et Arméniens, Celtes et Sarmates, conserveraient les armements et les méthodes de combat propres à la nation d'où ils sont originaires. Des unités légères apparaissent également à ce moment précis ; elles sont recrutées dans des régions comme la Crète et la Cyrénaïque, la Numidie et tout le Levant. Ce sont les unités appelées *numeri*, les formations indigènes au nombre desquelles se distinguent les Maures, des escadrons berbères qui jouent un rôle décisif durant les guerres de Trajan, ou les *equites sagittarii*, archers à cheval qui imitent ceux des Arsacides.

Quand les armées romaines passent l'Euphrate, elles peuvent alors combiner sur le terrain les possibilités d'emploi de corps très différents, légions et *auxilia*, cavalerie lourde et cavalerie légère, archers, frondeurs et artillerie. Le résultat, c'est qu'elles ne peuvent pas être arrêtées par l'armée parthe. Les Arsacides n'ont pas beaucoup de possibilités d'action. La rencontre en rase campagne ne figure, parmi ces dernières, que comme *extrema ratio*. Même dans les larges espaces du

1. Arrien, *Tactica*, 44.

théâtre d'opérations mésopotamien, on assiste à la raréfaction des grands faits d'armes, ce qui a déjà été observé pour d'autres secteurs de conflits. Les forces parthes peuvent toujours recourir à la guérilla ou à l'embuscade contre de petites unités isolées ; les autres unités plus massives seront au moins partiellement vulnérables à des incursions rapides, nécessairement suivies par une rapide retraite. Dorénavant, elles se terminent par le coup mortel frappé durant la fuite, par la célèbre « flèche du Parthe », qui devient proverbiale dans les sources romaines, et ce n'est pas par hasard.

Les deux structures militaires, très différentes dès les origines, continuent à conserver avec le temps des modes de combat qui sont, au fond, incompatibles. Ce qui a été dit plus haut à propos des légions est toujours valable. Les armées romaines n'ont pas les moyens d'accrocher l'ennemi si ce dernier cherche à éviter la rencontre. Mais elles sont libres d'envahir son territoire parce que les forces des Parthes, de leur côté, doivent se limiter à des actions de guérilla pour ne pas être détruites. Elles recherchent, quand il le faut, ces opérations de poliorcétique dans lesquelles elles excellent. Et, en occupant les villes, elles restreignent progressivement l'espace de manœuvre laissé aux formations ennemies. Entre deux structures inconciliables, celle qui vaincra c'est celle qui saura piéger l'autre en copiant ses propres méthodes de combat. À *Carrhae*, l'entreprise a réussi aux Parthes ; maintenant est venu le tour de Rome.

5. L'autre menace

Tous les arguments qui ont été avancés au paragraphe précédent n'expliquent en rien l'extraordinaire retour en force des Parthes qui se constate à partir du milieu de l'année 116. En premier lieu, il est clair que leurs armées régulières n'ont pas été en mesure de mener une contre-

attaque ni même de la favoriser ; rien ne pouvait leur rendre la suprématie tactique qu'elles avaient perdue. Bien plus, malgré les affirmations de quelques sources et d'une bonne partie de la critique moderne, il est même douteux qu'elles aient joué un rôle de quelque importance dans la reconquête des régions occupées par Rome. Si l'on en croit Fronton, le *vir consularis* Appius Maximus Santra avait été laissé en arrière-garde par Trajan, qui s'occupait d'une tâche plus administrative que militaire, celle d'alourdir les *portoria equorum et camelorum*. Les forces qui l'accompagnaient n'étaient sûrement en réalité qu'une petite escorte et il se peut qu'il ait été vaincu et tué par une bande d'insurgés, plutôt que par une vraie armée parthe. Quant à Sanatrukes, il est peu probable qu'il ait fallu une intervention de Trajan en personne pour le vaincre ; au contraire, il suffisait d'un piège tendu par les Romains avec la complicité de Parthamaspates. Dans ce cas, il est permis de supposer que lui aussi a opéré à la tête de forces irrégulières.

Il semble évident, au contraire, que l'impulsion initiale et la plus importante de la révolte n'est pas venue des sujets du royaume parthe, mais qu'elle a trouvé ses agents non pas tant dans les masses qui habitaient la *chora* que chez les citadins de quelques-uns des centres les plus importants qui étaient situés au-delà de l'Euphrate, centres que nous pouvons identifier grâce aux mesures prises par les Romains, à savoir Séleucie du Tigre, Édesse et Nisibe. Il faut également exclure l'hypothèse que, dans ces villes, la rébellion soit venue de l'élément grec. Ces trois agglomérations différaient entre elles. La première, Séleucie, était une grande *polis* déjà hellénisée et un marché de première importance sur le cours du Tigre. La seconde, Édesse, était la capitale du royaume allié d'Osrhoène, auquel Trajan avait laissé la liberté. La troisième, Nisibe, était l'appendice transtigritain qu'Artaban III avait donné à l'Adiabène quelques années auparavant. C'était devenu un État juif, depuis que son roi, Izates, s'était

converti sous l'influence d'Ananias. Ces cités avaient toutefois un point commun : la présence dans leurs murs de fortes communautés juives. Nisibe avait été jadis le centre de perception de la capitation payée en Haute Mésopotamie et destinée au Temple de Jérusalem ; depuis toujours disputée entre Rome et les Parthes, Nisibe était alors un marché important, où les Juifs contrôlaient le commerce de la soie. Le négoce était aussi, pour l'essentiel, entre leurs mains à Édesse, où vivait un noyau juif ancien et florissant. Quant à Séleucie, une *polis* depuis longtemps très grecque, et donc comme nous l'avons dit hostile depuis des siècles à l'autorité des Parthes, elle avait été contrainte par le pouvoir arsacide victorieux à recueillir ces Juifs dont elle s'était débarrassée peu auparavant par un épouvantable massacre (35-41 après J.-C.). Elle avait dû leur laisser jouer un rôle important à l'intérieur de la cité.

C'est dans ces villes que l'on peut, probablement, trouver une des principales réponses au problème. Vers le moment où commençaient les difficultés pour les Romains dans les terres récemment conquises, une très violente révolte des Juifs éclata sur leurs arrières, d'abord en Cyrénaïque ; puis elle s'étendit à l'Égypte et à Chypre. Quelques historiens [1] soutiennent qu'elle a été favorisée par la réaction des Parthes en Mésopotamie. Mais il semble au contraire qu'elle l'a précédée. Il est assuré que les Juifs de l'empire ont été encouragés par un fait nouveau : l'expédition de Trajan avait presque complètement dégarni les provinces orientales, surtout de forces légionnaires. Ce sont eux qui, les premiers, ont bougé. D'après Eusèbe [2], dont il n'y a pas lieu de douter, le premier incendie éclata en Cyrénaïque en l'année XVIII du règne de Trajan, c'est-à-dire en 115-116.

1. Bennett, *Trajan optimus princeps. A Life and Times*, p. 201.
2. Eusèbe, *Historia Eccl.*, IV, 2, 1.

Souvent discuté, le rapport entre cette insurrection et les événements de Mésopotamie a été parfois nié, surtout au nom d'une malencontreuse distinction entre les Juifs qui vivaient dans les différentes régions de l'empire et ceux qui lui étaient extérieurs. Il est toutefois bien connu que les Juifs de Palestine voyaient depuis toujours des frères dans leurs coreligionnaires de la Diaspora, surtout dans ceux qui vivaient à Babylone. Il est tout aussi sûr que quelques facteurs très nouveaux avaient contribué à la naissance d'une conscience unitaire parmi eux depuis 70 et la destruction de Jérusalem. La disparition du centre spirituel constitué par le Temple avait eu pour conséquence de transférer l'autorité et l'enseignement religieux aux synagogues et aux écoles rabbiniques ; c'est ainsi que les noyaux de résistance potentiels s'étaient multipliés sans limites. Dans le même temps, l'émigration massive, spontanée ou forcée, de Juifs provenant de Judée vers toutes les régions limitrophes avait non seulement renforcé les anciens liens spirituels, culturels et politiques entre les différentes communautés, mais encore elle avait mis les Juifs de la Diaspora directement en contact, pour la première fois, avec l'idéologie des zélotes, farouches opposants au pouvoir romain. Une sorte d'identité nationale juive encore embryonnaire était née dans ces circonstances, favorisée par l'attitude du pouvoir dominant.

Pour la dernière période du règne de Trajan, la relation entre les différents théâtres d'opérations paraît confirmée au-delà de tout soupçon par les sources. Même si les auteurs classiques nous donnent peu d'informations sur la Mésopotamie, ils s'accordent pleinement avec les renseignements fournis par une tradition chrétienne bien plus explicite. À cet égard, si Eusèbe[1], Nicéphore[2] et Rufin ne parlent que d'un soupçon de la part de Rome, la version arménienne de

1. Eusèbe, *Historia Eccl.*, IV, 2, 5.
2. Nicéphore, *Historia Eccl.*, III, 22B.

la chronique d'Eusèbe[1] mentionne explicitement des révoltes juives. Saint Jérôme[2], Orose[3] et Georges le Syncelle[4] parlent d'une véritable rébellion. Les buts, les méthodes et les objectifs de chaque groupe d'insurgés paraissent identiques. On a fait observer que « les sources chrétiennes ne font aucune différence entre les objectifs de l'insurrection en Mésopotamie et ceux du mouvement dans les autres pays de la Méditerranée ; elles placent tous les événements plus ou moins sur le même plan[5] ».

Il est vrai que les fragments restants de Dion Cassius ne mettent pas les Juifs directement en rapport avec la révolte, qu'ils parlent simplement d'une insurrection de tous les territoires occupés. Eusèbe, quant à lui, ne mentionne que les Juifs. Et la présence de communautés juives dans les principaux centres de la révolte semble conforter sa thèse[6]. La majorité de la critique moderne semble convaincue, elle aussi, de ce caractère de la révolte en Mésopotamie. Il en va de même des meilleurs juges en la matière, les Romains eux-mêmes. Ce n'est pas par hasard si c'est Lusius Quietus, à qui l'on devait la prise de Nisibe et d'Édesse, qui semble avoir été chargé de la réprimer en tant que gouverneur de la Judée ; cette charge lui permettait de garder sous son contrôle direct et constant une zone considérée évidemment comme très dangereuse.

Les armées parthes étaient effrayées et presque paralysées par une infériorité qui était tactique plus encore, sans doute, que numérique. Elles se bornèrent donc, pendant toute la première partie du conflit, à se replier le plus possible vers l'intérieur du royaume. Elles cédaient du terrain pour éviter

1. Eusèbe, *Chronicon vers. arm.*, p. 164.
2. Saint Jérôme, *Chron. Hieron.*, p. 196 Helm.
3. Orose, VII, 12, 7.
4. Georges le Syncelle, 348 A.
5. Pucci, *La rivolta ebraica al tempo di Trajano* 1981, p. 85.
6. Smallwood, *The Jews under Roman Rule* 1976, p. 418, 420.

la destruction, en attendant des temps meilleurs. Et elles ne reprirent l'action – et encore peut-être seulement de manière limitée – qu'au moment où les forces romaines durent se diviser pour faire face à une menace générale, lorsque leurs lignes arrière furent mises à feu et à sang et quand la révolte se mit à se répandre sur les terres récemment conquises.

En raison de l'énorme concentration de troupes romaines qui se trouvaient au-delà de l'Euphrate, les premières communautés à se révolter ne furent pas celles de la Mésopotamie mais celles de la Diaspora orientale de l'empire romain. Peu auparavant, ces dernières avaient espéré pouvoir mettre fin à leur domination sur l'Orient en les chassant non seulement de leurs nouvelles provinces, mais encore de toute l'Asie (en fin de compte, ce projet rejoignait pour l'essentiel celui qu'avait conçu à l'origine la monarchie arsacide). Les Juifs espéraient ainsi rétablir un État juif indépendant en Palestine[1]. Ils avaient depuis longtemps associé à leur rêve de rédemption nationale le pouvoir des Parthes, perçu comme la seule force capable de s'opposer à Rome.

Mais, à ce moment, toutefois, ce programme ambitieux risquait de faire naufrage. Les Arsacides étaient au bord de la défaite et même la liberté des frères de Mésopotamie semblait en danger. On a dit que, si les Juifs de Mésopotamie avaient pu prévoir la destruction du Temple, ils seraient accourus pour le défendre. À ce moment, face à la menace qui pesait sur eux, et surtout sur cette communauté de Babylone qui était devenue le cœur politique de l'hébraïsme mondial, ce furent les communautés de la Diaspora qui, ne voulant probablement pas répéter l'erreur passée, décidèrent d'intervenir. Incités à agir par l'exemple de leurs frères d'Occident, et peut-être poussés par le pouvoir parthe, les

1. Smallwood, *The Jews under Roman Rule* 1976, p. 419.

Juifs se soulèvèrent peu après dans les régions récemment conquises, innervant un vaste mouvement de résistance à Rome. Assurément, les Juifs de Mésopotamie étaient conscients des conditions privilégiées dans lesquelles ils vivaient à l'intérieur de l'État des Arsacides. Certes, ils étaient également inspirés par des motifs économiques, parce qu'ils craignaient que le favoritisme pratiqué par Rome à l'égard des Grecs ne s'étendît au-delà de l'Euphrate, et ils redoutaient l'accroissement du tribut. Mais leurs principaux motifs ont dû être, une fois de plus, de nature surtout idéologique. À la rancœur toujours persistante ressentie pour la destruction du Temple s'ajoutait désormais la certitude que les Romains ne faisaient plus de distinctions entre les communautés, toutes frappées par l'infamie du *fiscus Iudaicus*.

En ce qui concerne cette guerre et la suivante, au cours de laquelle l'Arménie et la Mésopotamie furent de nouveau envahies par les légions de Lucius Vérus, il semble indiscutable que c'est le courage fanatique des communautés juives qui a finalement arrêté les Romains, et pas les armées parthes. Que les Arsacides aient cyniquement tiré profit de la soif de liberté et de délivrance des Juifs en les exposant au massacre n'est pas prouvé et ne pourra pas l'être. Mais l'absence de scrupules du pouvoir parthe dans des circonstances qui auraient demandé une tout autre attitude autorise plus qu'un simple soupçon à ce sujet.

Les rapports de Rome avec ce peuple s'étaient dégradés depuis longtemps. Peut-être parce qu'ils étaient convaincus qu'ils ne devaient obéir qu'à Yaweh, peut-être parce qu'ils avaient été capables dans le passé de donner vie à un État fondé sur une idéologie, dont le principe était le judaïsme, « un État qui suit les prescriptions de la Loi [1] », les Juifs

1. Vidal-Naquet, *Du bon usage de la trahison*. Flavius Josèphe, *La guerre des Juifs*, Paris 1977, p. 41-42 (*Il buon uso del tradimento. Flavio Giuseppe e la guerra giudaica* 1992, p. 40).

refusaient obstinément de se soumettre. Et leur résistance tenace, constamment rallumée, finit par provoquer une réaction des Romains contre leur guérilla. À côté de l'expression *iustum proelium*, qui définit la forme de combat caractéristique de la *polis*, on constate que tous les mots qui en latin désignent la guérilla appartiennent à la sphère sémantique de la tactique : *concursatio, excursio, levia certamina, insidiae, leve* ou *minus proelium*. C'est comme si cette pratique particulière ne représentait pour eux qu'une forme de lutte partielle et comme si, par conséquent, elle était indigne d'être élevée au rang d'un mode de combat authentique et universel. Tous ces mots possèdent cette signification, sauf un qui relève au contraire de la dimension stratégique de la guerre : *cunctatio*, « circonspection ». Ce dernier renvoie explicitement au seul moment pendant lequel les Romains adoptèrent à leur tour cette forme de lutte, parce qu'ils se trouvaient en grave difficulté devant un ennemi très habile. Adoptant la stratégie de Fabius Maximus, le *cunctator* par excellence, l'*Urbs* engagea Hannibal dans une série ininterrompue d'escarmouches, évitant avec soin toute bataille en rase campagne.

Rome n'a donc jamais aimé la guérilla. Mais elle a été contrainte d'y recourir au moins une fois dans son histoire, assurément à contrecœur, et elle le reconnaissait. Peu après la fin de la deuxième guerre punique, Ennius[1], utilisant un aphorisme destiné à justifier la résistance obstinée opposée à Hannibal, écrit qu'aucun vainqueur ne peut se considérer comme tel avant que le vaincu n'ait reconnu sa défaite. Dans cette circonstance, Rome s'était beaucoup éloignée de la philosophie de la guerre qui était aussi bien celle des Grecs[2] que la sienne propre, en refusant de respecter les règles du

1. Ennius, *Annales,* frg. 31, 493 : *Qui vincit non est victor nisi victus fatetur.*

2. Polybe, XXXV, 1.

jeu habituelles et de se reconnaître pour battue, malgré les terribles défaites subies sur le champ de bataille. Bien plus, elle avait eu recours à la pratique de la guérilla, qui était pour elle totalement insolite. Ce choix l'amena pourtant par la suite à considérer que cette forme de lutte était acceptable. Elle alla jusqu'à affirmer, par la voix de Cicéron [1], que, au fond, une résistance poussée à l'extrême n'est pas un motif suffisant pour refuser la clémence aux vaincus.

En revanche, ce que les Romains n'ont jamais admis, c'est que celui qui avait déposé les armes puisse les reprendre, quel que soit le motif qui l'anime. Hérode Agrippa semble avoir parfaitement bien compris leur mentalité. Dans un discours que lui prête Flavius Josèphe [2], il prévient ses compatriotes prêts à la révolte du danger auquel les expose leur attitude. « Le moment de faire un effort pour ne pas être soumis aux Romains, dit-il, s'est placé quand Pompée a envahi le pays... » Mais, au moment présent, « le désir de la liberté est mal venu, parce que c'était auparavant qu'il fallait lutter pour ne pas la perdre. L'expérience de l'assujettissement est horrible et il est juste de se battre pour ne pas y succomber. Mais celui qui se rebelle après avoir été assujetti est un esclave désobéissant, et pas un amoureux de la liberté ». En effet, comme semble le croire Hérode Agrippa, le *rebellis* est assimilé, dans la mentalité des Romains, à celui qui viole la *fides* plus qu'à un esclave. Comme on l'a vu plus haut, c'est la *fides* qui est mise en cause par Cicéron. Cette valeur, à la fin de l'époque julio-claudienne, est peut-être en partie oubliée par les Romains. Mais elle est inextricablement liée à leur mentalité et elle les pousse à considérer que le recours frauduleux à la *deditio* (« soumission ») *in fidem*, quand il est suivi par la reprise des armes, est une faute

1. Cicéron, *De officiis*, I, 11, 35.
2. Flavius Josèphe, *Bellum Iudaicum*, II, 16, 4, 355-358.

impardonnable. Ce principe éthique n'est plus compris de nos jours, parce qu'il a été dépassé et en quelque sorte mis de côté par l'émergence des différentes identités nationales. Mais il était alors très rigoureux. Et c'est parce qu'ils le respectaient que les Romains réussirent à avoir systématiquement raison de la guérilla.

Utilisé comme exemple de l'éclatant héroïsme des Juifs, le célèbre épisode de Masada se prête aussi à illustrer de manière parfaite l'inflexible détermination des Romains. L'extraordinaire forteresse avait été construite par Hérode le Grand sur un éperon rocheux qui s'élevait à une petite distance de la rive sud-ouest de la mer Morte. Elle avait été occupée dès le début de la révolte, en 66, et elle était devenue le refuge d'un groupe de *sicarii*, placé sous les ordres d'Éléazar ben Yaïr. Elle résistait encore trois ans après la chute de Jérusalem, comme un dernier lambeau de territoire juif indépendant à l'intérieur duquel survivait la dangereuse flamme du rêve messianique. Plusieurs possibilités s'offraient au nouveau gouverneur, L. Flavius Silva. Il aurait pu attendre que les derniers insurgés aient épuisé leurs réserves de vivres et d'eau ; il les aurait cueillis au moment même où ils seraient redescendus dans la vallée. Mais le terrain cultivable au sommet du relief et la présence de nombreuses citernes assuraient à Masada une autonomie presque illimitée. Comme le légat se trouvait à la tête de forces importantes, une légion et des détachements auxiliaires, soit au total plus de 7 000 hommes, il aurait également pu tenter un assaut direct de la forteresse. Mais ce choix aurait inévitablement entraîné de très lourdes pertes.

Alors Flavius Silva opta pour une patiente opération de poliorcétique qui réduisait les risques presque à néant ; elle lui permettait, dans le même temps, de vaincre les insurgés dans des délais raisonnablement brefs. La phase d'approche dura six mois. Les Romains commencèrent patiemment par élever vers le sommet du plateau un terre-plein de plus de

200 coudées de longueur[1] ; il était surmonté par une plateforme en pierre. Ils poussèrent vers le sommet une tour d'assaut équipée de roues, couverte de fer et haute de plus de 60 coudées[2]. Et ils se mirent à battre les défenses externes de la forteresse. Voyant que toute résistance serait inutile, les défenseurs se suicidèrent collectivement. Il y eut 960 victimes, y compris les femmes et les enfants (seuls deux femmes et cinq enfants en réchappèrent, en se cachant dans des galeries souterraines). Hérode Agrippa, dans le discours qui a déjà été mentionné et qui plaide en faveur de la paix, avait averti ses coreligionnaires : ils ne trouveraient aucun endroit pour se réfugier en cas de révolte[3]. Cet avertissement s'était en tous points vérifié. Pour venir à bout d'une résistance désormais réduite à quelques dizaines de combattants, Rome n'avait pas hésité à immobiliser pendant des mois des effectifs qui auraient suffi pour former la garnison d'une province de dimensions moyennes. Par là même, elle avait manifesté de nouveau sa volonté inébranlable de punir les *rebelles*.

Le mode de guerre des Juifs était en outre tout à fait particulier. Dans la résistance armée qui était l'inévitable point d'aboutissement de leurs rapports avec Rome, ils osèrent accomplir un saut qualitatif formidable et très dangereux (pour Rome...), et ils furent les seuls de toute l'Antiquité à le tenter. Il faut en effet continuer à distinguer entre ce que nous continuerons à appeler la guérilla et l'ensemble toujours plus vaste et plus complexe de phénomènes que, au contraire, nous ferions mieux d'appeler une guerre de partisans ou une guerre du peuple. La guérilla s'accompagne de l'absence d'un front défini et elle admet la possibilité de retours offensifs dans le dos de l'ennemi, notamment à l'intérieur du territoire occupé. Cependant, dans ce cas, ce

1. Compter que 1 coudée = 0,4416 m ; donc 200 coudées = 88,32 m.
2. Soit 26, 5 m.
3. Flavius Josèphe, *Bellum Iudaicum,* II, 16, 4, 397.

genre d'actions est confié à des troupes en quelque sorte régulières ; elles opèrent donc au nom d'une sorte d'État jusqu'alors indépendant et donc formellement habilité à combattre. La guerre du peuple, au contraire, prévoit que, même après la capitulation des structures officielles de l'État vaincu, la lutte contre la puissance occupante se poursuit ; elle est alors confiée à des individus, à des organisations ou à des groupes qui ne sont pas officiellement habilités à conduire des opérations de guerre, au moins dans les débuts. Cette forme de guerre est nourrie d'éléments idéologiques plus forts, de nature politique ou économique et, surtout pour l'Antiquité, nationaliste et religieuse ; elle prévoit l'élargissement du conflit à toutes les couches de la population ainsi que le passage à la clandestinité ; elle n'exclut donc aucune méthode.

Les Juifs avaient été les premiers et peut-être les seuls, de toute l'Antiquité, à avoir su faire de la composante religieuse monothéiste le fondement d'un sentiment de véritable identité nationale. C'est sans doute pour cette raison qu'ils se reconnaissaient dans cette forme de guerre totale. Ils expérimentèrent son pouvoir sans aucune restriction, d'abord contre les Séleucides puis contre Rome. Ils en adoptèrent toutes les formes, relevées une à une par Flavius Josèphe. Elles allaient de la résistance passive aux ordres de l'autorité jusqu'aux manifestations sur la place publique qui débouchaient parfois sur des révoltes ouvertes, depuis les agressions contre les représentants de l'empereur ou du pouvoir local jusqu'aux attaques contre les arsenaux organisées pour la fourniture d'armes, depuis la corruption pratiquée envers les gouvernants eux-mêmes jusqu'à la fuite dans la montagne ou le désert de partisans ou de groupes messianiques, depuis la destruction des archives jusqu'au vol ou à l'enlèvement de notables pour obtenir en échange de l'argent ou la libération de prisonniers, depuis le meurtre de Romains ou de collaborateurs juifs, exploits surtout accomplis

par les célèbres sicaires, jusqu'aux attaques contre des colonnes militaires en marche ou contre des garnisons.

Mais la seule de ces méthodes qui ait fait la preuve de son efficacité, en quelques occasions, ce fut la résistance passive[1]. Elle fut pourtant abandonnée au profit d'une violence terrible, cachée ou publique, qui provoquait les pires rétorsions. En apparence, les Juifs ne manquaient pas de l'une des conditions qui sont aujourd'hui jugées indispensables pour qu'un mouvement de résistance puisse espérer le succès: ils avaient l'appui d'une puissance étrangère. Pourtant, ce fut peut-être ce soutien qui créa au sein de la population juive une terrible équivoque, une illusion fatale. Les Parthes, sur lesquels ils comptaient pour obtenir, avec l'expulsion des Romains de tout l'Orient, leur liberté et la renaissance de l'État d'Israël, étaient en réalité depuis longtemps sur la défensive. Et, si notre hypothèse est juste, ce fut l'Iran qui, consciemment ou non, tira tous les bénéfices de l'affaire; les Arsacides opposèrent aux légions de Rome, qui menaçaient leurs satrapies occidentales, le courage fanatique et désespéré des masses juives.

Non seulement les Juifs s'engagèrent systématiquement aux côtés des Parthes dans les grands conflits qui les opposèrent à l'*Urbs*, mais encore ils se révoltèrent à deux reprises tout seuls (66-70 et 131-135 après J.-C.). Les pertes qu'ils causèrent à chaque fois aux armées de l'empire furent incomparablement plus élevées que celles qui ont été infligées à ces dernières par les armées arsacides.

Bibliographie

1. Les passages cités dans le texte sont extraits de: C. Nicolet, *Le métier de citoyen*, Paris, 1976 (*Il mestiere del cittadino nell'antica Roma*, Rome, 1999[3], p. 33-34, 60-61).

1. Flavius Josèphe, *Bellum Iudaicum*, II, 16, 4, 351

Sur l'armée et les institutions à l'époque augustéenne, voir, entre autres : A. Momigliano, « I problemi delle istituzioni militari di Augusto », in : *Augustus. Studî in occasione del bimillenario augusteo*, Rome, 1938, p. 195-215 ; E. Cavaignac, « Les effectifs de l'armée d'Auguste », *REL* XXX (1952), p. 285-296 ; M. Junkelmann, *Die Legionen des Augustus*, Mayence, 1986 ; K. Raaflaub, « Die Miltärreformen des Augustus und die politische Problematik des frühen Prinzipats », in : *Saeculum Augustum*, I, édit. G. Binder, Darmstadt, 1987, p. 246-307. Sur les corps spéciaux à l'époque augustéenne et sur la garnison de Rome : M. Durry, *Les Cohortes prétoriennes*, Paris, 1968 ; M.P. Speidel, *Die equites singulares Augusti*, Bonn, 1965 ; H. Fries, *Die cohortes urbanae. Epigraphische Studien 2*, Cologne-Graz, 1967 ; J. Sasel, « Zur Rekrutierung der Prätorianer », *Historia* XXI (1972), p. 474-480 ; D.L. Kennedy, « Some observations on the Praetorian Guard », *AncSoc* IX (1978), p. 275-301 ; A. Daguet-Gagey, « I grandi servizi pubblici a Roma », in : *Roma imperiale*, édit. E. Lo Cascio, Rome, 2000, p. 73-82 ; 95 sv. (avec bibliographie). Pour le trésor : M. Corbier, *L'aerarium Saturni et l'aerarium militare*, Paris, 1975. Voir aussi : Y. Le Bohec, *L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, Paris, 2002[3], p. 20-30 (*L'esercito romano. Le armi imperiali da Augusto a Caracalla*, trad. it., Rome, 1992, p. 17-39).

2. Le passage cité dans le texte est tiré de E.N. Luttwak, *La Grande Stratégie de l'empire romain*, trad. B. et J. Pagès, Paris, 1987, p. 35 (*La grande strategia dell'impero romano*, trad. it., Milan, 1981, p. 65).

Sur l'État des Parthes, cf. N.C. Debevoise, *A Political History of Parthia*, Chicago, 1938 ; R. Ghirshman, *Parthes et Sassanides*, Paris, 1962 (*Iran : Parthians and Sassanids*, Londres, 1962) ; *id.*, « L'Iran et Rome aux premiers siècles de notre ère », *Syria* XLIX (1972), p. 161-165 ; M.A.R. Colledge, *The Parthians*, Londres, 1967 ; *The Seleucid, Parthian and*

Sassanian Periods (The Cambridge History of Iran 3 : 1 et 2*)*, édit. E. Yarshater, Cambridge, 1983 ; E. Gabba, « I Parti », in : *Storia di Roma*, II, 2, Turin, 1991, p. 439 sv. ; *Ancient Iran and the Mediterranean World : Proceedings of an International Conference in Honour of Professor Józef Wolsky held at the Jagiellonian Universuty Cracow in Septémber 1996*, édit. E. Dabrowa, Cracovie, 1998.

Pour le point de vue des modernes : Debevoise, *Political History* cit., p. 93 ; M. Rostovtzeff, « Dura and the Problem of Parthian Art », *YClS* V (1935), p. 162-163 ; M.G. Raschke, « New Studies in the Roman Commerce with the East », in : *ANRW* II, 9, 2, édit. H. Temporini, Berlin-New York, 1978, p. 821 (et notes 727-728).

Sur les cataphractaires : A.D.H. Bivar, *Cavalry Tactics and Equipment on the Euphrates*, « Dumbarton Oaks Papers » XXVI (1972), p. 273-291 ; M.P. Speidel, « Catafractarii, Clibanarii and the Rise of the Later Roman Mailed Cavalry », *Epigraphica Anatolica* IV (1984), p. 151-156 ; J.C. Coulston, « Roman, Parthian and Sassanid Tactical Developments », in : *The Defence of the Roman and Byzantine East*, édit. P. Freeman et D. Kennedy, BAR S, 297 Oxford, 1986, p. 60-68 ; 71-75 ; A. Hyland, *Equus. The Horse in the Roman World*, Londres, 1990, p. 148-156 ; M. Mielczarek, *Cataphracti and Clibanarii. Studies on the Heavy Armoured Cavalry of the Ancient World*, Lodz, 1995 ; *id.*, « Cataphracts : a Parthian Element in the Seleucid Art of War », in : *Ancient Iran* cit., p. 101-105 ; O. Harl, « Die Kataphraktarier im römischen Heer : Panegyrik und Realität », *JRGZ* XLIII/2 (1996), p. 601-627.

À propos de l'arc et des archers : V. Chapot, *La Frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe*, Paris, 1907, p. 42-44 (où l'on trouvera la liste des sources) ; F.E. Brown, « A Recently Discovered Compound Bow », *Seminarium Kondakovianum* IX (1937), p. 1-9 ; Ghirshman, *Iran* cit., fig. 340 ; G. Rausing, *The Bow. Some Notes on its Origins*

and Development, Lund, 1967, p. 68 sv.; D. Thompson, «A Fragmentary Stucco-plaque in the Royal Ontario Museum», in: *Near Eastern Numismatics, Iconography, Epigraphy and History. Studies in Honor of George C. Miles*, Beyrouth, 1974, p. 83-96; J.C. Coulston, «Roman Archery Equipment», in: *Proceedings of the Second Roman Military Equipment Seminary*, édit. M.C. Bishop, BAR S, 275, Oxford, 1985, p. 259-263; G. Amatuccio, *Peri toxeias: l'arco da guerra nel mondo bizantino e tardo-antico*, Bologne, 1996. D'après le *Taybughä*, un traité marocain d'archerie, les meilleures pointes pour les flèches de guerre sont celles qui possèdent une section carrée ou triangulaire: J.D. Latham et W.F. Paterson, *Saracen Archery*, Londres, 1970, p. 25-26.

Pour la tactique à laquelle les Parthes recourent, habituellement utilisée contre des armées de fantassins, cf. G. Brizzi, «Note sulla battaglia di Carre», in: *id.*, *Studi militari romani*, Bologne, 1983, p. 13 sv.

3. Les passages cités sont extraits de E. Gabba, «Sulle influenze reciproche degli ordinamenti militari dei Parti e dei Romani», in: *id.*, *Per la storia dell'esercito romano in età imperiale*, Bologne, 1974, p. 14 et note 16; p. 10 et note 10; 9-11; et de A. Garzetti, «M. Licinio Crasso», *Athenaeum* n.s. XXII (1944), p. 54.

Sur l'armement des Romains: H. Russell Robinson, *The Armour of Imperial Rome*, Londres, 1975; M. Feugère, *Les Armes des Romains*, Paris, 1993; M.C. Bishop et J.C.N. Coulston, *Roman Military Equipment*, Londres, 1993.

Pour la bataille de *Carrhae*: D. Timpe, «Die Bedeutung der Schlacht von Carrhae», *MH* XIX, 1962, p. 104 sv.; Gabba, *Sulle influenze* cit., p. 7-42 (qui met en parallèle les batailles entre Parthes et Romains d'une part, entre Français et Anglais pendant la guerre de Cent Ans d'autre part). Bien que beaucoup d'auteurs comme Speidel (*Catafractarii, clibanarii* cit., p. 154) insistent sur le prestige croissant de cette

composante, pour ma part, et à l'instar de Nolan (*Cavalry: its History and Tactics*, Londres, 1853, p. 64, 68-69) et de Gabba (*op. cit.*, p. 29, 32), je nourris des doutes sérieux sur leur efficacité.

La dernière reconstitution se trouve dans Brizzi, *Note* cit., p. 9-30.

4. Les passages cités sont extraits de A. Garzetti, *L'impero da Tiberio agli Antonini*, Bologne, 1960, p. 181, 382-383 ; A. Calderini, *I Severi e la crisi dell'impero nel III secolo*, Bologne, 1949, p. 59, 70.

En général, sur les rapports entre Rome et les Parthes : M. G. Bertinelli Angeli, *Roma e l'Oriente. Strategia, economia, società e cultura nelle relazioni politiche tra Roma, la Giudea e l'Iran*, Rome, 1979 ; *ead.*, « I Romani oltre l'Eufrate nel II sec. d.C. », *ANRW* II, 9, 1, édit. H. Temporini, Berlin-New York, 1978, p. 15-16. Pour le conflit à l'époque de Marc Aurèle : M.L. Astarita, *Avidio Cassio*, Rome, 1983, p. 39-52.

Sur la guerre parthique de Trajan : F. Lepper, *Trajan Parthian War*, Oxford, 1948 ; M.I. Henderson, *JRS* XXXIX, 1949, p. 127-128 ; A. Maricq, « Classica et Orientalia 6 : La province d'Assyrie créée par Trajan », *Syria* XXXVI (1959), p. 254 ; L. Dilleman, *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents*, Paris, 1962, p. 278 ; T.B. Mitford, « Cappadocia and Armenia Minor. The Historical Setting of the Limes », *ANRW* II. 7, Berlin-New York, 1980, p. 1196-1198 ; E. Cizek, *L'Époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, Bucarest-Paris, 1983, p. 415-467 ; *id.*, « À propos de la guerre parthique de Trajan », *Latomus* LIII/2 (1994), p. 376-385 ; C.S. Lightfoot, « Trajan's Parthian War and the Fourth Century Perspective », *JRS* LXXX (1990), p. 116-124 ; J. Bennett, *Trajan Optimus Princeps. A Life and Times*, Londres, 1997, p. 183-203.

La première reconstitution vraisemblable de la *lorica segmentata* a été proposée par Russell Robinson, *The Armour*

cit., p. 174-186. Il faut également lui attribuer l'interprétation que je ne partage pas (p. 9, 175 sv.; elle a été suivie, par exemple, par M. Simkins, *The Roman Army from Hadrian to Constantine*, Londres, 1979, p. 17), d'après laquelle cette cuirasse n'a pas été employée en Orient. Pour en expliquer l'origine, Williams («Roman Arms and Armour: a Technical Note», *JAS* IV, 1977, p. 77) a avancé une théorie, ensuite reprise et adoptée par Bishop et Coulston (*Equipment* cit., p. 85-86): la *lorica segmentata* aurait été créée pour sauver le légionnaire des coups de hache ou de massue et des tranchants d'épée capables de le blesser malgré la protection de la cotte de mailles. Cette idée explique sans doute une de ses fonctions, mais pas la seule (et probablement pas la plus importante...). À la remarque – il est vrai très pénétrante – de Williams, on peut répondre que les Romains connaissaient depuis quelques siècles des ennemis pourvus de lourdes épées *sine mucrone*, qui frappaient exclusivement de taille; et, malgré tout, ils ne s'étaient jamais souciés de modifier une armure remontant au moins aux guerres puniques (alors qu'ils avaient adopté très rapidement, au contraire, les brassards à lamelles qui devaient les protéger contre les faux des Daces...). De plus, contre de simples tranchants, il aurait été facile de munir la *lorica hamata* d'épaulières tout à fait semblables à celles de la *lorica segmentata;* celle-ci, au contraire, est une armure de conception entièrement nouvelle. Sur ce problème, v. aussi G. Brizzi, *L'età di Adriano: armamenti e tattiche*, dans: *Les Discours d'Hadrien à l'armée d'Afrique*, édit. Y. Le Bohec, Paris, 2003, p. 138 sv. (et, en particulier, note 41).

Armes de jet: D. Baatz, *Bauten und Katapulte des römischen Heeres*, Stuttgart, 1994. Pour la *carroballista:* E.W. Marsden, *Greek and Roman Artillery. Historical Development*, Oxford, 1969, p. 164-167, 188-190, pl. 9-13; A. Wilkins, «Reconstructing the cheiroballistra», in: *Roman Military Equipment: Experiment and Reality*, édit. C. van

Driel-Murray = *JRMES* VI, 1995, p. 5-59 ; Coulston, *Roman Archery Equipment* cit., p. 259-263.

Pour toutes ces questions : Brizzi, *Note* cit., p. 24 sv. ; *id.*, « L'armamento legionario dall'età giulio-claudia e le guerre partiche », *Critica Storica* XVIII/2 (1981), p. 177-201 ; *id.*, *L'età di Adriano : armamenti e tattiche*, cit. ; *id.*, *La guerra partica*, sous presse (avec bibliographie).

5. Les Juifs : J. Juster, *Les Juifs dans l'Empire romain. Leur condition juridique, économique et sociale*, I-II, New York, 1914 ; E. Schurer, *The History of the Jewish People in the Age of Jesus Christ*, trad. angl., rév. G. Vermes, F. Millar et M. Goodman, I-III, 2, Édimbourg, 1973-1986 (également disponible en trad. it., Brescia, 1985-1998) ; *The Jewish People in the First Century*, édit. S. Safrai & M. Stern, en collaboration avec D. Flusser & W.C. van Unnik, Assen, 1974 ; E.M. Smallwood, *The Jews under Roman Rule*, Leyde, 1976 ; N.R.M. De Lange, « Jewish Attitudes to Roman Empire », *Imperialism in the Ancient World*, édit. P.D.A. Garnsey-C.R. Whittaker, Cambridge, 1978, p. 265 ss. ; A.M. Rabello, « The Legal Condition of the Jews in the Roman Empire », *ANRW* II, 13, Berlin-New York, 1980, p. 662-762 ; A. Linder, *The Jews in Roman Imperial Legislation*, Detroit-Jerusalem, 1987 ; P. Schäfer, *Histoire des Juifs dans l'Antiquité*, trad. fr., Paris, 1989 ; *La Palestina. Storia di una terra. L'età antica e cristiana. L'Islam. Le questioni attuali*, Rome, 1987 (voir en particulier les essais de M. Liverani et d'A. Giardina). L'essai de P. Vidal-Naquet, *Du bon usage de la trahison*. Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, Paris, 1977 (*Il buon uso del tradimento. Flavio Giuseppe e la guerra giudaica*, trad. it., réimpr. Rome, 1992. *Greece and Rome in Eretz Israel*, édit. U. Rappaport & G. Fuks, Jérusalem 1990), reste encore précieux pour les confrontations entre les mentalités.

Pour les communautés de la Diaspora : J. Newman, *The Commercial Life of the Jews in Babylonia 200 C.E.-500 C.E.*,

Londres, s.d.; J. Neusner, *A History of the Jews in Babylonia. I. The Parthian Period*, Leyde, 1969[2]; A. Kasher, *The Jews in Hellenistic and Roman Egypt. The Struggle for Equal rights*, Tübingen, 1985; J. Mélèze Modrzejewski, *Les Juifs d'Égypte de Ramsès II à Hadrien*, Paris, 1991. Sur le commerce de la soie: J.B. Segal, *Edessa, «the Blessed City»*, Oxford, 1970; Stern, *The Jewish* cit., p. 171; Smallwood, *The Jews* cit., p. 420; Raschke, *New Studies* cit., p. 642, 643, 646 (avec bibliographie aux notes 761 et 793). Sur les rapports avec le monde, in: J.N. Sevenster, *The Roots of Pagan Anti-semitism in the Ancient World*, Leyde, 1975; J. Neusner, «The Jews East of the Euphrates and the Roman Empire in 1st-3rd Centuries A.D.», *ANRW* II, 9/1, Berlin-New York, 1976, p. 46-69; E.M. Smallwood, *The Jews under Roman Rule*, Leyde, 1976.

Plusieurs auteurs croient en la réalité d'une contre-offensive des Parthes, par exemple: Lepper, *Trajan's Parthian War* cit., p. 88; L. Petersen, «Lusius Quietus, ein Reitergeneral Trajans aus Mauretanien», *Altertum* XIV, 1968, p. 214; et Cizek, *À propos de la guerre parthique* cit., p. 384 (selon lui, cependant, l'initiative vint des Juifs de Parthie qui provoquèrent le soulèvement de leurs coreligionnaires vivant à l'intérieur de l'Empire); mais ce schéma reste sujet à caution: Henderson, *cit.*, p. 127-128.

Sur Lusius Quietus, gouverneur de Judée: *PIR*[2] I, 439; W. Eck, «"Jahres" und Provinzialfasten der senatorischen Statthalter von 69 bis 138-139 (I)», *Chiron* XII (1982), p. 359; M.P Gonzalez-Conde, *La guerra y la paz bajo Trajano y Adriano*, Madrid, 1991, p. 163.

Pour la révolte juive: M. Pucci, *La rivolta ebraica al tempo di Traiano*, Pise, 1981 (en particulier p. 98-99). En ce qui concerne les autres guerres contre les Juifs, il suffit de mentionner la révolte de Bar Kochba. Les *auxilia* de Judée ont été décimés, s'ils n'ont pas été détruits (A. Birley, *Hadrian. The Restless Emperor*, Londres-New York, 1997, p. 359); et

les rebelles ont peut-être bien réussi à anéantir une des légions, la *XXII Deiotariana* (cf. L.J.F. Keppie, «The History and disappearance of the legion XXII Deiotariana», in: *Greece and Rome in Eretz Israel* cit., p. 54-61). En général, et en dernier lieu, G. Firpo, *Le rivolte giudaiche*, Bari, 1999.

À propos de la guérilla, outre l'enquête de Cecchini (*v. supra*), cf. W. Hahlweg, *Storia della guerriglia*, trad. it., Milan, 1977. Pour ces problèmes, je renvoie également à quelques-uns de mes travaux: G. Brizzi, «Città greche, comunità giudaiche e rapporti romano-partici in Mesopotamia», *RSA* XI (1981), p. 103-118; *id.*, «Considerazioni di storia mesopotamica da un passo di Giuseppe Flavio (Ant. Jud. XVIII, 314-379)», *Cahiers du Centre G. Glotz* VI (1995), p. 61-80.

Conclusion

Nous avons suivi sur presque dix siècles l'évolution de l'armée «hoplitique». Nous avons vu son développement, sa logique interne et l'évolution de sa tactique, l'affrontement de cette armée avec ses principaux ennemis et la recherche d'une synthèse idéologique à partir de quelques valeurs essentielles, parfois à l'occasion de confrontations avec des formes de conflit sournoises et difficiles comme la guérilla. Nous sommes ainsi arrivés au terme du voyage. C'est avec les Sévères que s'amorce le déclin de cette structure. On a souvent affirmé que le choix des Romains, de se fier de plus en plus aux forces de cavalerie, obéissait essentiellement à des motifs d'ordre tactique et stratégique, et qu'un nouveau rapport, fonctionnel et de prestige, s'était établi entre cavaliers et fantassins; les Romains auraient admis que des cavaliers possédaient une plus grande efficacité pour répondre aux nouveaux besoins de l'empire. Personnellement, je ne le crois pas. Quand elle était bien commandée et suffisamment entraînée, l'infanterie est restée, jusqu'à une époque tardive, supérieure à n'importe quel corps de cavalerie. Je crois donc que les regrets de Végèce concernant l'*antiqua legio* sont plus que justifiés. Mais désormais, à son époque, les conditions, culturelles et politiques, idéologiques et sociales, sur lesquelles se fondait ce genre d'armée, avaient disparu.

Le premier symptôme de ce processus doit peut-être être cherché dans la disparition progressive, dans le changement, en moins de cinquante ans, d'un armement individuel qui, depuis, le VIIe siècle avant J.-C. jusqu'au temps de Septime Sévère n'avait pas cessé d'évoluer à partir des mêmes archétypes originaux. La première à disparaître fut la *lorica segmentata*, la plus commode de toutes les armures. Elle est représentée pour la dernière fois, précisément, sur l'arc de Septime Sévère. Mais, d'une manière générale, l'emploi du casque et de la cuirasse, quel qu'en soit le type, se raréfia de plus en plus, jusqu'à se restreindre à la seule cavalerie lourde et au corps des officiers.

On a cherché à expliquer ce processus. On a parlé de l'entrée dans l'armée, à partir de Gordien III (238-244 après J.-C.), de contingents barbares, par tradition réticents à utiliser toutes les formes d'armes défensives. On a évoqué le très grave relâchement de la discipline, caractéristique d'une époque de crise. Les origines de ce genre d'évolution sont en réalité complexes, au point que nous ne pouvons pas toujours mener notre enquête jusqu'à son terme. Aux origines de cette évolution se placent d'autres facteurs qui, peut-être, ne représentent que les aspects visibles et divers d'un problème unique, caché par le pouvoir central mais jamais résolu, et pourtant de portée œcuménique : l'opposition entre l'Orient et l'Occident de l'empire. Les très anciennes cultures indigènes continuent à vivre, sans être inquiétées, dans les campagnes de l'Orient romain, à côté du monde hellénisé des *poleis* et de leurs « bourgeoisies » depuis toujours dévouées à Rome. Le conflit, ouvert et très violent avec les Juifs, est plus discret, mais il est rempli de presque autant de pièges, constitués par les restes d'un « Vieil Orient » ; gardien orgueilleux de ses propres traditions, ce dernier n'a été que superficiellement romanisé.

Vaincus militairement, les habitants de cette terre finirent par obtenir leur revanche d'une autre manière, et sans en

avoir pleinement conscience. Intégralement géré par les marchands orientaux, le trafic des marchandises précieuses finit par provoquer un déséquilibre de la balance économique de l'empire, appauvrissant et donc affaiblissant sa partie occidentale. Et ce n'est pas tout. La diaspora orientale porte vers l'Occident, dans le monde méditerranéen et en Europe centrale, des idées, des valeurs et des modèles qui lui sont étrangers. Ces modèles contribuent à transformer les citoyens en sujets. Les masses des déshérités trouvent leur libération dans les cultes orientaux, au sens large de l'expression, et en particulier dans le christianisme. Les souverains eux-mêmes voient leurs ambitions les plus secrètes flattées de manière criminelle par le concept cher à toute religion théocratique, celui d'un pouvoir qui n'est plus une projection de la *virtus* mais une émanation directe de la divinité, et qui est donc absolu pour cette raison. Aelius Aristide, un rhéteur de l'époque antonine, pouvait encore définir l'empire comme une « synthèse de cités » ; mais ce système est graduellement et profondément dénaturé. Les nouvelles valeurs altèrent complètement son essence municipale, énervent l'orgueil civique et le sens servien du *munus*, le service à rendre à l'État ; en un mot, elles minent ses conceptions de base, profondément aristocratiques. Le formidable instrument de sa suprématie sur le monde subit les transformations de la société avec des conséquences dramatiques.

L'idéal de l'hoplite (ou du légionnaire, ce qui est la même chose) ne put évidemment pas survivre à cette crise. Parmi les concepts exportés par l'Orient figure, et point par hasard, celui de la supériorité de la cavalerie sur l'infanterie. À l'époque d'Alexandre Sévère, l'enrôlement massif d'auxiliaires orientaux s'explique encore par une « adhésion de cet empereur à des traditions régionales », somme toute contingente, par le déclin régulier de l'infanterie. Ce déclin de la « base traditionnelle de l'armée romaine, au moins depuis le IIIe siècle, donne un reflet mélancolique, où l'on

voit le déclin des structures civiques de l'empire, c'est-à-dire de l'élément caractéristique de la civilisation classique et, à l'inverse, l'émergence d'un type de vie et de culture différent [1] ».

1. Gabba, *Sulle influenze* 1974, p. 34.

Table

Préface, par Yann Le Bohec 9

Introduction 13

I. La Grèce 15

1. Le guerrier des origines 15
2. L'âge de l'hoplite 21
3. L'évolution des dispositifs militaires grecques : de la phalange hoplitique à la phalange macédonienne. La naissance des peltastes 27

II. Rome : les origines 43

1. De l'armée de Servius à la légion manipulaire .. 43
2. *Fides* et stratagèmes 52
3. La légion à l'épreuve. Des Samnites à Pyrrhus .. 62

III. Carthage et Rome 79

1. L'avant-guerre 79
2. Les réformes des Barcides : la première phase .. 83
3. Les réformes des Barcides : Hannibal 92
4. Le temps de *Mens* 101

5. La réforme de Scipion 108
6. Zama 113

IV. VERS L'EMPIRE MONDIAL 131

1. La légion et la phalange 131
2. D'autres ennemis : les Ibères et la naissance de la cohorte 141
3. L'armée professionnelle 155
4. Guerre et paix 160

V. L'ÉPOQUE IMPÉRIALE 179

1. Le système augustéen 179
2. Un nouvel ennemi : les Parthes 195
3. La bataille de *Carrhae* 203
4. La riposte romaine 214
5. L'autre menace 232

Conclusion 253